

9

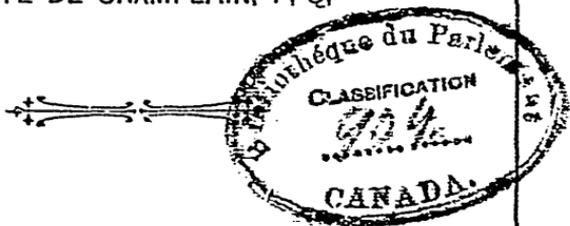
# NOTES

- SUR LA -

## PAROISSE DE

# Notre-Dame Du Mont-Carmel.

COMTE DE CHAMPLAIN, P. Q.



PAR D. O. S. DE CARUFEL, PTRE.

LA CIE ED. S. DE CARUFEL, IMPRIMEUR  
48 rue du Platon, Trois-Rivières,

1907.

## LETTRE DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR F. X. CLOUTIER, ÉVÊQUE DES TROIS - RIVIÈRES.

M. LE CHANOINE,

Je viens de parcourir les Notes que vous avez écrites, sur la paroisse de Notre-Dame du Mont-Carmel. Ces Notes rédigées avec exactitude, précision et clarté, sont loin d'être dépourvues de mérite, même littéraire. Elles exhalent, du reste, un parfum de douceur et d'aimante bonté, qui en double l'attrait.

En les publiant, vous faites une œuvre utile. Sans doute, il y a là d'abord, comme vous le dites, un intérêt local : celui de toutes ces familles dont les chefs ou les aïeux ont fondé cette belle et bonne paroisse. Vous fixez le souvenir de choses qui leur tiennent au cœur, qui sont pour les uns un titre de gloire, pour d'autres un encouragement et une direction, pour d'autres encore une épreuve rappelée avec profit.

Mais ces pages offrent de plus un intérêt général, non-seulement par la physionomie de ce coin du pays que vous dessinez d'une manière complète, mais encore et surtout par les beaux exemples de dévouement patriotique que vous mettez sous les yeux. Ne sont-ils pas, en effet, des patriotes au premier chef ces hardis colons, qui, au prix de tant de sacrifices et avec un courage indomptable, ont ouvert des régions nouvelles, et reculé ainsi les limites de la civilisation canadienne ? Ne convient-il pas de les présenter comme modèles aux jeunes générations, trop portées à la recherche des positions plus faciles, mais aussi plus dangereuses, des villes et des cités ?

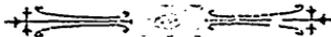
Votre livre parlera en ce sens ; puisse sa voix être écoutée d'un grand nombre !

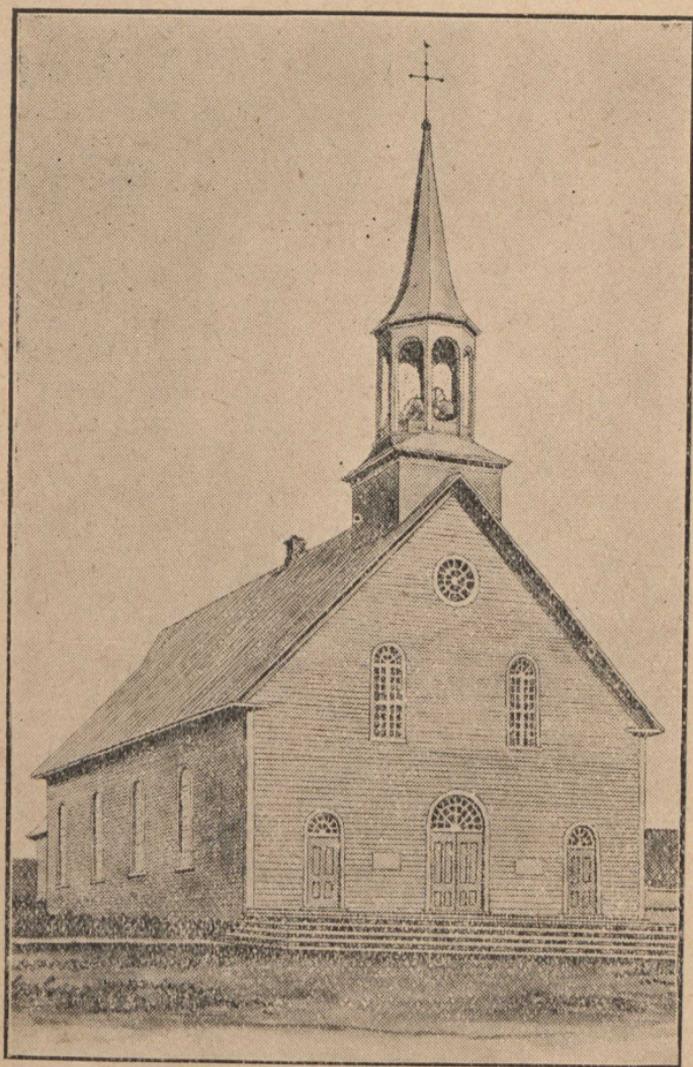
Vous donnez aussi, par ce travail, un exemple que je voudrais être suivi par tous les prêtres qui en ont le loisir. Quels recueils précieux seraient ainsi constitués dans chaque paroisse ! Une fois de plus, notre clergé manifesterait par là son dévouement complet au bien de nos populations, son zèle pour le maintien et la diffusion de la foi religieuse, et son inviolable attachement aux intérêts et à la gloire de la patrie

Je vous offre, M. le Chanoine, avec mes félicitations, l'expression de mon entier dévouement en N. S.

† F. X., EV. DES TROIS-RIVIÈRES.

Evêché des Trois Rivières, }  
7 Octobre 1907.





Eglise de Notre-Dame du Mont-Carmel,  
construite en 1870

NOTES

SUR LA PAROISSE DE

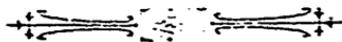
NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

# NOTES

- SUR LA -

## PAROISSE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

COMTE DE CHAMPLAIN, P. Q.



PAR D. O. S. DE CARUFEL, P<sup>TRE</sup>.

LA CIE ED. S. DE CARUFEL, IMPRIMEUR  
48 rue du Platon, Trois-Rivières.

1907.

BX4605

NGT

237

100

0.3

8.200

## INTRODUCTION.

---

LA lecture de notes précieuses, tracées par une main diligente et déposées dans les archives de Notre-Dame du Mont-Carmel, a grandement intéressé l'Auteur de cet ouvrage. Elle lui a suggéré la pensée et inspiré le désir de travailler à les compléter par des recherches patientes sur l'origine et les développements de la paroisse, par des informations précises puisées à bonnes sources, obtenues de personnes témoins des évènements, ou fidèles gardiennes d'une exacte et scrupuleuse tradition.

Ce modeste travail d'une plume faible et inhabile, peu attrayant sans doute pour des lecteurs étrangers, sera probablement utile aux paroissiens désireux de conserver vivace le souvenir des faits accomplis au berceau de la paroisse et durant les années subséquentes

Cet opuscule n'est pas fait dans le but de retracer toute l'histoire de la paroisse. L'auteur se propose simplement de recueillir et de fixer la tradition sur les principaux évènements accomplis.

Ces petites notes, peu détaillées mais précises, auront l'avantage de fournir des données certaines qui pourront, dans la suite, faciliter le travail d'une rédaction complète des Annales de Notre-Dame du Mont-Carmel

On ne saurait apporter trop d'attention à conserver dans les moindres détails, pour les transmettre à la postérité, les événements qui se déroulent pendant l'organisation d'une paroisse.

Bien des faits qui paraissent tout d'abord indifférents, acquièrent néanmoins, avec le temps, une réelle importance et un intérêt marqué.

Les longues fatigues des premiers colons, toujours guidés, soutenus, encouragés par des prêtres pieux et zélés; leurs durs labeurs, leurs sacrifices incessants doivent nécessairement attirer l'attention et provoquer l'admiration d'un peuple.

Dans le monde, on ne sait pas toujours apprécier à leur juste valeur, les mérites réels et précieux d'hommes courageux qui s'éloignent de leur paroisse natale, pénètrent péniblement dans la profondeur des forêts, à travers des sentiers difficiles, pour porter les premiers coups de cognée aux arbres séculaires, et inaugurer des défrichements.

Cependant il faut bien le reconnaître et l'avouer, ces généreux pionniers ne sont pas des travailleurs ordinaires. Animés d'un esprit chrétien et patriotique, pleins de vaillance et de dévouement, ils endurent de bon cœur des privations sans nom-

bre, pour s'emparer du sol et contribuer largement à la fondation d'une paroisse.

Leur conduite noble, courageuse et éminemment utile à la société, est un exemple admirable donné à leurs concitoyens. Leurs noms, bénis de Dieu et des hommes, méritent d'être inscrits en lettres d'or dans les annales de la patrie et transmis avec honneur et gloire à la plus lointaine postérité.

D. O. S. DE CARUFEL, PTRE.



## SOMMAIRE.

### DIVISION DE CET OPUSCULE.

PREMIERE PARTIE.—Site de la paroisse ; ses beautés pittoresques.—Montagne.—Rivières.—Chutes.—Lacs.—Forêts.—Mines de fer. Gibier, Chasse. Etc. Etc. Etc.

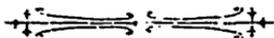
### DEUXIEME PARTIE.—DE 1843 à 1870.

Premiers défrichements.—Arrivée des colons.—Première messe.—Desserte régulière.—Construction de la première chapelle.—Premières cloches.—Erection canonique ; érection civile de la paroisse.

### TROISIEME PARTIE.—DE 1870 à 1907.

Construction de l'église. —l'presbytère.—Dépendances.—Succession des Curés.—Achat d'une terre pour la Fabrique.—Achat d'un harmonium.—Achat de trois cloches —Années d'épreuves pour la paroisse.—Travaux divers dans l'église et à l'extérieur. Chemin de la Croix.—Achat d'un orgue.—Construction du second presbytère.—Le premier presbytère transporté à l'ouest de l'église.

Accidents douloureux dans les familles. etc.



## PREMIÈRE PARTIE

### Site de la Paroisse.

---

La paroisse de Notre-Dame du Mont-Carmel, Comté de Champlain, de fondation relativement récente, est située au nord du fleuve St-Laurent, à cinq lieues de la ville des Trois-Rivières. Elle n'est pas à grande distance des paroisses de St-Maurice, de St-Louis de France, de St-Etienne, de St-Boniface, de St-Pierre de Shawinigan, de Ste-Flore, de St-Théophile du Lac et de St-Narcisse, qui l'entourent comme d'une couronne. Son territoire très spacieux avant l'érection de la paroisse de St-Théophile, conserve encore aujourd'hui une grande étendue de terrains, divers de nature et de qualités.

Au dernier recensement, la paroisse était composée de 270 familles, 1626 âmes, 1074 communiant.

Elle a été érigée sous le vocable de Notre-Dame du Mont-Carmel, en souvenir du Mont-Carmel de Terre-Sainte, souvent et glorieusement nommé dans les Livres Saints.

Le prophète Elie fit un long séjour sur cette remarquable montagne de la Palestine, qui forme une pointe avancée au-dessus de la Mer Méditerranée. Elle abrite aussi la baie de St-Jean d'Acre, si célèbre dans l'histoire des Croisades, qu'elle domine comme une immense forteresse

Dans sa retraite et durant ses ferventes oraisons, le prophète Elie fut favorisé du Ciel de merveilleuses visions et fut aussi gratifié du don des miracles, dans un sacrifice à jamais mémorable, dont les victimes furent consumées par le feu du Ciel, à la prière du grand serviteur de Dieu. Ce prodige couvrit de confusion les prêtres des faux dieux, qui firent d'inutiles efforts pour opérer un semblable miracle.

Cette Montagne d'Orient est devenue aussi importante à une époque éloignée, par l'établissement des Religieux Carmes, un des Ordres les plus saints de l'Eglise et des plus dévoués au culte de la Ste-Vierge.

La paroisse dont le territoire forme, dans son ensemble, une figure approchant d'un rectangle, représente une étendue d'environ deux lieues de longueur, sur une largeur à peu près égale.

Elle est partagée en six rangs, dont cinq, St-Félix, St-Flavien, St-Louis, St-Michel, St-Mathieu, sont parallèles au fleuve St-Laurent. Le rang St-Pierre (des Grès) tracé dans la direction du nord, touche les autres à leur extrémité ouest, en faisant un angle approchant de l'angle droit.

Le village situé dans le rang St-Flavien, d'une apparence bien humble, n'offrant rien de remarquable, occupe cependant une belle position, d'où la vue s'étend très loin vers les différents points de l'horizon.

On a donné au bureau de Poste le nom de Valmont, (vallée et montagne) sans doute à raison de l'intime et étroite liaison entre la montagne et la grande plaine qui s'étend et s'abaisse par une pente douce vers le fleuve St-Laurent.

---

## LA MONTAGNE

La montagne du Carmel, élevée de plusieurs cents pieds au-dessus du niveau du St-Laurent, est jetée, comme un rempart de ville fortifiée, au milieu d'une grande plaine légèrement ondulée, entre le grand fleuve, d'un côté, et de l'autre les hautes chaînes des Laurentides, dont elle est complètement séparée dans la partie ouest, et reliée à ces mêmes chaînes, vers le nord-est, dans le comté de Portneuf. Son extrémité ouest, de forme arrondie, ressemblant un peu à une île, s'incline doucement dans une large vallée, qui se prolonge dans les Comtés de St. Maurice et de Maskinongé.

Suivant des indices nombreux, qui n'échappent pas à l'œil de l'observateur attentif, cette montagne a longtemps été baignée et battue par les grandes eaux.

Sa partie supérieure forme un large plateau, autrefois couvert de *bois francs*, particulièrement d'érables séculaires, et maintenant livré à la culture, à l'exception d'une certaine étendue de terres réservées pour des érablières. Ces terrains composés de

différents sables, de graviers, de cailloux roulés recouverts d'une couche d'humus, étaient d'une grande fertilité à l'époque des défrichements. Une culture à *outrance* les a étrangement appauvris. Cependant, depuis un certain nombre d'années, les cultivateurs se sont appliqués, par divers moyens, à leur donner une nouvelle vigueur

La montagne s'étend et s'abaisse vers le nord-est, dans la direction de la paroisse de St-Narcisse, où le chemin de fer des Grandes Piles la traverse, en décrivant une ligne courbe très prononcée. Le sommet de la montagne est avantageusement disposé pour offrir un champ immense d'observations. Durant la belle saison, le visiteur a toutes les facilités de l'atteindre. De ce point culminant, il voit à ses pieds se dérouler les campagnes verdoyantes de la rive nord du grand fleuve. Aux différentes heures du jour, son œil distingue et suit avec plaisir, à de grandes distances, les convois du chemin de fer des Piles et du Pacifique Canadien, qui se dirigent vers la ville des Trois-Rivières ou s'en éloignent, laissant à leur suite une longue traînée de vapeurs blanches qui se dissipent bientôt dans les airs.

Ici et là, à travers les bosquets, le St-Laurent sillonné par de nombreux vaisseaux, laisse entrevoir, comme une large bande d'argent, la surface de ses eaux profondes qui baignent la ville trifluvienne, le village de Notre-Dame du Cap, celui de Ste-Angèle et autres.

La rive sud du fleuve apparaît aussi également

belle et riante, avec les différentes et nombreuses paroisses qui s'élèvent en amphithéâtre vers les Cantons de l'Est.

A droite et à gauche, sur divers points, les clochers de plusieurs églises dominent les nombreux bosquets et dressent fièrement vers le ciel leurs flèches brillantes et élancées.

A l'arrière plan viennent les chaînes de montagnes, dont les lignes variées et les crêtes aux formes multiples se dessinent dans le ciel bleu et sont faciles à suivre du regard, sur une étendue de trente à quarante lieues.

Les imposantes montagnes de Richmond, Danville, Tingwick, Arthabaska, de Ham et celles plus éloignées de Halifax, de la Beauce, passent instantanément sous les yeux du spectateur.

Elles forment comme un haut et majestueux mur de séparation entre le Canada et la République Américaine,

Là-bas, vers le sud-ouest, apparaît le beau et gracieux lac St. Pierre. Sur la vaste étendue de ses eaux limpides, les rayons du soleil, durant les beaux jours de l'été, forment de multiples filets d'argent qui s'agitent en tous sens. On dirait aussi une infinité d'étincelles électriques qui jaillissent de l'élément liquide et parcourent incessamment l'immense région des nuages.

Dans un lointain moins défini et plus nuageux, se dresse aussi fièrement la montagne de Belœil. Au-delà encore, à peu de distance, semble se montrer

d'une manière assez distincte à de bons yeux, l'historique et célèbre Mont-Royal.

Dans cet immense et riche nature baignée d'un océan de lumière, cet ensemble de scènes variées et pittoresques forme un panorama aux proportions colossales. Ces gigantesques horizons surprennent agréablement, étonnent et réjouissent les yeux de l'observateur qui ne peut se lasser de les admirer, de les contempler durant de longues heures.

---

## LES LACS

Les lacs de la paroisse sont au nombre de deux seulement : le lac Lambert et le lac Trotochaud.

### LAC LAMBERT.

Ce lac est situé sur le versant nord de la montagne, à petite distance du rang St. Louis. Son niveau ne paraît pas beaucoup inférieur à celui du grand plateau de la montagne. Il offre un caractère curieux, étrange même et tout différent de celui des autres lacs, ne recevant ostensiblement ses eaux d'aucune source et n'ayant aucune décharge pour les conduire à la rivière voisine. Durant toute l'année le niveau de ses eaux est à peu près stationnaire.

Les poissons de toutes espèces semblent com-

Lac de la Montagne, non loin du quel fut célébrée la première messe en 1854



plètement exclus de ses eaux limpides et solitaires.

Les grands vents ont peu d'accès à sa surface pour troubler la limpidité de ses ondes, qui sont parfois visitées par les canards et les outardes. De forme ovale, il a une étendue de cinq arpents en longueur et de trois arpents en largeur, avec une profondeur de vingt cinq à trente pieds.

Ce lac est évidemment un aqueduc naturel alimenté par les lacs des hauts sommets des Laurentides, qui lui transmettent leurs eaux d'une manière imperceptible. Toujours par des canaux invisibles, il pousse et dirige les eaux reçues vers les différents points de la montagne, les déverse dans la plaine par des sources nombreuses servant à former les ruisseaux et les petites rivières, comme celle de Champlain et autres.

L'étude de ce jeu de la nature, qui semble en opposition avec les lois physiques, ne manque certainement pas de piquer la curiosité et d'exciter l'intérêt du touriste qui visite cette belle nappe d'eau.

### LAC TROTOCHAUD.

Celui-ci diffère du premier par sa position, par une étendue plus considérable et par la composition de ses eaux.

Il est situé au bord de la grande savane vulgairement nommée *Grand Pelé*, avec laquelle il a des communications souterraines. Sa longueur est d'environ vingt arpents, et sa largeur de dix arpents.

De forme ovale, comme le premier, ses rivages sont plats, très unis. Ses eaux chargées d'oxide de fer, peu profondes et peu poissonneuses, se déversent lentement dans la petite rivière *Cachée*.

Bien abrité par la haute montagne et protégé aussi par les jeunes arbres qui l'entourent, sa surface n'est pas très exposée à subir l'action des vents impétueux. Aussi, durant les jours du printemps et de l'automne, est-il le rendez-vous des canards et des outardes, qui trouvent facilement dans ses ondes tranquilles le repos et la nourriture préparée avec sollicitude par la divine Providence.

Dans tout son ensemble, ce lac offre un aspect très agréable à l'œil de l'amateur de chasse.

---

## GRANDE SAVANE

Au nord du lac précédemment désigné, on voit des terrains incultes et pour le moment inhabitables de plusieurs milles en superficie. Ils sont composés d'une tourbe noire accumulée, noyée dans une eau abondante et recouverte d'une forte couche de mousse, plus ou moins consistante, entremêlée parfois de racines de broussailles qui la soutiennent et l'affermissent un peu.

En mille endroits différents, ce tapis de verdure est percé de manière à former une multitude de

petits étangs de dimensions diverses et de contours très irréguliers. Leurs eaux claires reflètent les rayons du soleil et attirent de loin les oiseaux aquatiques.

Vue du sommet de la montagne, cette large et profonde solitude à l'apparence d'immenses prairies baignées par les grandes pluies d'automne.

Cà et là, au sein de cette nature sauvage, on aperçoit des côteaux sablonneux couverts de petits arbres annonçant peu de vigueur, attestant même une vie languissante.

Sur la lisière des forêts voisines, on peut encore distinguer des traces de minerai de fer, autrefois très abondant, mais aujourd'hui à peu près complètement épuisé.

En ces lieux retirés croissent une foule d'arbrisseaux, aux fruits divers et agréables au goût. Les bleuets, les *atocas* et autres fruits, qui donnent un rendement considérable, sont recherchés et recueillis, chaque année, avec beaucoup de soin. Plusieurs familles de la paroisse réalisent de bons profits en faisant cette cueillette.

A l'époque de la maturité des fruits, les oiseaux et les bêtes sauvages sortent des forêts voisines et viennent dans cette vallée solitaire réclamer leur part de nourriture à ce banquet préparé et offert par le Créateur, qui donne à l'homme le pain de chaque jour, aux petits des oiseaux leur pâture, et qui ne cesse de subvenir, avec une libéralité divine, à tous les besoins des animaux de la terre.

Ce vaste territoire était jadis le domaine pacifique des chevreuils, des caribous, des orignaux qui menaient en ces parages une existence paisible, loin des poursuites et des atteintes des cruels chasseurs. Mais depuis cette époque fortunée, poursuivis, harcelés sans merci, ils sont tombés en grand nombre sous les balles meurtrières de l'homme, leur maître, leur *Souverain*, par la volonté de Dieu, et devenu, depuis sa chute, leur implacable et mortel ennemi.

---

## LES RIVIERES

Les eaux de la Grande Savane semblent se partager de manière à se diriger vers deux points principaux, le nord et l'ouest, pour tomber dans les ruisseaux et petites rivières, qui les conduisent à la grande rivière St. Maurice. Une troisième partie de ces eaux s'incline vers le sud-est et se jette dans la rivière au *Lard*, tributaire de la rivière Champlain.

Un mot d'observations sur ces petits cours d'eau, peut avoir son utilité.

### RIVIÈRE AUX TOURTES

La rivière aux *Tourtes* prend sa source au nord de la Grande Savane et se dirige vers l'ouest par

une pente douce qui s'accroît et forme de profonds ravins bordés d'épaisses forêts, dans lesquelles autrefois les bêtes sauvages, spécialement les ours, trouvaient un asile et un refuge contre les poursuites des chasseurs. Dans sa course vers la rivière St. Maurice, elle traverse une contrée fertile dont une partie est encore bien boisée

Depuis l'ouverture des chemins, les travaux de défrichements ont été poussés avec une grande activité. Aujourd'hui les terres donnent aux cultivateurs d'excellentes et abondantes récoltes.

Ces terrains sont, à n'en pas douter, le résultat d'un bouleversement du sol causé par un tremblement de terre, à une époque reculée, probablement en l'année 1663.

Cette secousse a produit un ébranlement dont la conséquence a été de faire glisser dans le St. Maurice, en forme de demi cercle, une masse de terre d'une étendue de plusieurs cents arpents. La rivière a dû être complètement obstruée, Ses eaux, en se traçant énergiquement un passage à travers l'éboulis, ont formé l'île aux *Tourtes*, qui paraît reposer en partie sur des arbres renversés. Cette portion des rangs St. Mathieu, St. Pierre et St. Michel est devenu le *grenier* de la paroisse.

### RIVIÈRE " CACHÉE."

La rivière *Cachée* prend sa source au lac *Troto-chaud*, conduit d'abord doucement ses eaux et accé-

lère ensuite sa course sous des arbres au feuillage épais penchés sur ses bords. Dans leur parcours, ses eaux traversent des terrains sablonneux, franchissent plus d'une petite chute, et arrivent bruyamment à son embouchure sur un lit de cailloux roulés, pour se jeter dans la rivière St. Maurice, à un endroit nommé *Fer à Cheval*, au-dessous de la chute des *Grès*.

On distingue encore sur la pointe formée par les deux rivières, les restes d'une ancienne scierie construite par un étranger venu d'Ecosse.

A l'époque des grandes eaux du printemps, le poisson est abondant et la pêche agréable à l'embouchure de la rivière *Cachée*. Durant la saison de l'été, la pêche de la petite truite donne aussi des moments de jouissance aux amateurs.

### RIVIERE DE "L'ILET."

Cette petite rivière paraît prendre sa source aux dernières ondulations des côteaux sablonneux du rang St-Flavien. Elle s'incline d'abord légèrement vers le sud, pour se tourner ensuite vers l'ouest. Ses eaux pures, limpides, très aimées de la truite, coulent facilement sur un beau lit de sable jaune et arrivent au St-Maurice un peu au-dessous d'une petite île, à un endroit appelé "*Pointe à Baptême*."

Sur cette rivière, à une petite distance du St-Maurice, se trouvait l'établissement des "*Forges de*

*l'Îlet,*" appartenant à Messieurs McDougall, des Trois-Rivières.

Cet établissement fut florissant et bien fréquenté durant plusieurs années. Un petit village très animé a surgi sur l'emplacement des "Forges." La plus grande activité régnait là et dans les environs. Les cultivateurs du rang St-Flavien travaillaient avec ardeur pour couper le bois sur leurs terres et le transporter aux "Forges," où il était converti en charbon. Ce commerce était sans doute rémunérateur; mais l'enlèvement à peu près complet de ce combustible a été probablement désavantageux et propre à appauvrir le sol.

Le minerai de fer, qui avait déjà été si recherché et enlevé pour alimenter les fourneaux des *Vieilles Forges*, est venu à manquer. L'établissement a été fermé, et le village est aujourd'hui disparu.

## LE ST-MAURICE

La rivière St-Maurice, l'une des plus grandes et des plus belles du Canada, sert de bornes à Notre-Dame du Mont-Carmel et l'entoure comme d'une ceinture, dans une partie de son étendue, en décrivant une courbe très prononcée de l'extrémité ouest du rang St-Félix à la limite nord du rang St-Mathieu.

Ses eaux brunes, ferrugineuses, abondantes, venant des lacs lointains des montagnes du nord, reçoivent, dans leur parcours, une augmentation

considérable de volume par l'addition des eaux d'une multitude d'autres rivières et de lacs distribués au sein des Laurentides. De ces lieux éloignés elles descendent vers le sud-est sur des sables jaunes, à travers des graviers, des cailloux roulés, entre des rochers abrupts, des montagnes escarpées, dont les unes tombent perpendiculairement dans la rivière, les autres s'élèvent graduellement de ses bords à des milles de distance, enrichies d'épaisses forêts verdoyantes, offrant l'image d'immenses tapis de forme et de couleur très variées.

Poursuivant leur course tantôt lente, tantôt accélérée, les eaux s'agitent et se brisent avec grand bruit dans de fortes chutes, dans des rapides longs et nombreux. Elles décrivent parfois de longs circuits, de grands détours, formant par tous ces caprices de la nature des pointes qui déterminent de forts courants, dont la vitesse rend la navigation difficile et dangereuse. Aussi sont-ils nombreux les infortunés voyageurs qui ont trouvé la mort dans les ondes perfides du St-Maurice.

Au sein de ces eaux redoutables s'est noyé le Rév. M. James Harper, au cours d'une mission laborieuse, non loin de l'embouchure de la rivière *Vermillon*.

On à peine à se faire une idée des fatigues, des souffrances de milliers de personnes qui n'ont cessé, depuis un temps immémorial, de parcourir en tous sens cette rivière. Elle a été le témoin d'évè-

nements divers qui l'ont rendue célèbre dans l'histoire du Canada.

L'illustre découvreur Jacques-Cartier l'a visitée à son embouchure, où il a planté une grande croix sur la pointe d'une île, manifestant en cela sa foi vive et voulant, par cet acte religieux, prendre possession de cette contrée, au nom de son Souverain et du Christ Roi.

Cette rivière a vu passer des légions de sauvages descendant aux Trois-Rivières chargés de fourrures, pour faire la traite avec les compagnies marchandes et rapporter, en retour, dans la profondeur des bois des munitions, des vêtements et divers objets qui piquaient leur curiosité.

Des prêtres dévoués, animés de l'esprit de sacrifice, allant à la conquête des âmes, ont bien des fois suivi son cours pour porter aux tribus indiennes, au péril même de leur vie, la lumière de la vérité, la paix et le salut.

Le Rév. Père Jacques Buteux, jésuite, un de ces héroïques missionnaires, a été massacré dans le voisinage des *Grandes Pointes*, au-dessus de la *Tuque*, par ces cruels enfants des bois.

Des combats nombreux, acharnés et sanglants entre tribus sauvages, ou entre les *Blancs* et les *Indiens*, ont sans doute été livrés sur les bords de cette célèbre rivière.

Aujourd'hui la plupart des sauvages, sinon tous, ont été éclairés des lumières de l'Évangile, et

vivent d'une manière plus pacifique et plus chrétienne.

### RAPIDE DES FORGES.

De la baie de Shawinigan au fleuve St-Laurent, les eaux du St-Maurice sont agitées dans la chute des *Grès* d'abord, et plus bas dans le rapide des *Forges*, qui ne manque pas d'attirer les regards des voyageurs.

A l'ouest, sur une pointe formée par la rivière et par un ruisseau aux ondes pures et limpides, était situé le grand et important établissement des *Vieilles Forges*.

Le Mont-Carmel a fourni sa large part de matériaux en bois, en charbon, en minerai de fer, pour alimenter les fourneaux de la Compagnie.

Sur l'ordre de M. Bell, propriétaire des *Forges*, les érables de la montagne, si remarquables par leur quantité et leur grosseur, ont été abattus, convertis en charbon et transportés aux *Forges* par des chemins directs, vulgairement appelés chemins de *bannes*, ouverts dans ce but à travers les épaisses forêts

Le minerai de fer, alors très abondant, a été aussi transporté de la même manière.

Cet établissement si considérable est disparu. Un antique édifice en pierre construit par les Français, tout près du St-Maurice, a été démoli ces an-

nées dernières. Il était le seul et dernier témoin d'un passé plein d'intéressants souvenirs.

### CHUTE DES GRÈS.

La chute des *Grès*, haute de plusieurs pieds, se trouve à mi-distance environ entre Shawinigan et le rapide des *Forges*. Son aspect agréable, imposant même, est loin cependant d'impressionner le visiteur, de captiver son attention comme le spectacle grandiose offert par les incomparables chutes de Shawinigan.

Durant plusieurs années, le *pouvoir d'eau* des *Grès* a été utilisé par M. A. Baptist, commerçant de bois des Trois-Rivières. Possesseur de limites considérables dans la région du St-Maurice, il fit construire, près de la chute, d'importantes scieries qui furent longtemps en opération.

Pour obvier à un inconvénient offert par le rapide d'un mille de longueur, au-dessous de la chute un canal en madriers avait été fait le long de la côte pour recevoir tout le bois scié. L'eau introduite en quantité suffisante dans cette *rivière artificielle*, emportait promptement les morceaux de bois à l'extrémité inférieure.

À cet endroit nommé remou de la *Gabelle*, les pièces de bois étaient rassemblées, liées ensemble et transportées par les flots à l'embouchure de la rivière. Là, le bois étant chargé sur des vaisseaux, on le transportait en Europe ou aux États-Unis.

Depuis la disparition de cet établissement, une compagnie industrielle, dit-on, a acheté ce magnifique *pouvoir d'eau* des Grès, pour installer bientôt des usines sur l'emplacement des anciennes scieries.

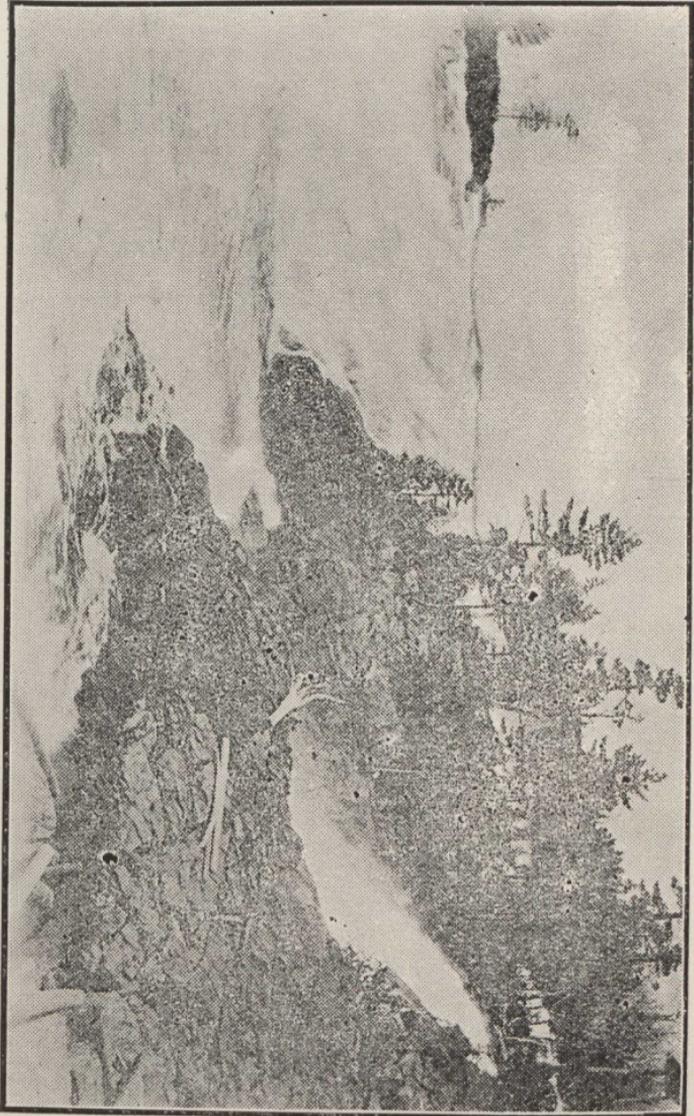
### CHUTES DE SHAWINIGAN

Depuis le moment où ont été inaugurés les travaux faits par des compagnies industrielles pour exploiter les puissants *pouvoirs d'eau* de la rivière St-Maurice, le nom des chutes de Shawinigan est devenu célèbre. Tous les échos de la Puissance du Canada le répètent à l'envi. Il retentit même au-delà des frontières, chez des peuples étrangers.

Ces chutes, autrefois peu connues et d'un accès difficile, sont aujourd'hui visitées par une foule de touristes qui ne peuvent se lasser d'en admirer le site, la forme et les beautés pittoresques. Elles offrent, en effet, à l'œil qui les contemple un spectacle grandiose. Dans leur langage énergique et pénétrant, elles proclament hautement la grandeur, la puissance, la majesté infinie de Dieu.

Des voyageurs qui ont vu les grandes chutes du St-Laurent, la trouvent d'une beauté extraordinaire, lui permettant de soutenir avantageusement la comparaison avec celle des cataractes de Niagara.

La voix sonore de cette merveille de la nature se fait entendre à de grandes distances. Elle se manifeste par un grondement continu, incessant,



Chutes de Shawinigan, rive sud est, Mont-Carmel.

semblable à celui des flots d'une mer battue par la tempête.

A certains moments, sous l'action de courants d'air variés, qui le voilent un instant, soudain le bruit s'accroît davantage et se propage avec une nouvelle intensité, ressemblant beaucoup aux formidables roulements du tonnerre pendant les violentes orages de l'été. Ces solennels accents de la majestueuse voix des chutes sont fidèlement reçus et repercutés par tous les échos des montagnes voisines.

Les énormes masses liquides qui se précipitent et se brisent avec un horrible fracas, sur des rochers inébranlables, semblent imprimer au sol un tremblement dont les ondulations multiples se font sentir à plusieurs cents pieds de distance, sous les pas des visiteurs.

Les sentiers ardues et difficiles d'autrefois, ont fait place à de bons chemins permettant au touriste d'atteindre facilement les bords de la rivière qui, à raison de ses côtes élevées et couvertes de forêts, ne peut être aperçue de loin.

Un des endroits les plus favorables pour bien observer les chutes, dans leur ensemble, les contempler sous leurs divers aspects, est celui nommé *Table du Gouverneur*. De ce point élevé, le visiteur jouit à son aise d'un spectacle inoubliable.

Les eaux volumineuses de la rivière, déjà brusquement secouées dans leur passage à travers la chute de *Grand' Mère* et le rapide des *Hêtres*, trou-

vent un moment de calme, dans un vaste et beau bassin qui à l'apparence d'un lac tranquille.

Mais bientôt reprenant leur course accélérée, et glissant légèrement le long d'un groupe d'îles, dont la plus grande s'appuie sur le bord même des chutes, elles arrivent du nord-est et de l'est par deux larges branches, qui se tournent l'une vers l'autre pour se réunir.

Ces deux immenses nappes d'eau tombent dans un gouffre d'une profondeur de près de deux cents pieds. Elles s'entrechoquent, bondissent, se brisent avec une violence extrême. Des gerbes énormes, lancées dans les airs à une grande hauteur, retombent écumantes pour se jeter de nouveau les unes sur les autres, se briser encore avec un bruit et une fureur indescriptibles. Dans leur course vertigineuse, les vagues furibondes viennent directement frapper d'énormes rochers abrupts, qui les arrêtent soudain, paralysent leur fureur, les broient et les rejettent dans l'abîme avec une égale violence.

Les eaux tourmentées et bouillonnantes se partagent ensuite en deux grands courants, dont l'un se dirige à droite et l'autre à gauche

Alors se produit un phénomène curieux et bien digne d'attention, peu remarqué, sans doute, de la plupart des visiteurs. Les flots tumultueux, violemment poussés vers le sud-est, s'accumulent dans un grand bassin vulgairement nommé *Remou du diable*. Quand cette masse liquide dont le niveau s'est élevé graduellement, est devenue assez lourde

pour l'emporter sur les courants du centre, qui l'ont retenue prisonnière durant quelques minutes, elle réussit à s'échapper en traversant victorieusement les couches inférieures de ces ondes courroucées, dont la force paraît pourtant irrésistible.

Des morceaux de bois, flottant dans le grand remou, suivent le mouvement qui les attire vers le centre des chutes ; mais aussitôt ils sont écartés et poussés avec une énergique vigueur vers le fond du bassin, d'où ils sont venus. Ils tournent incessamment en tous sens, frappent les uns contre les autres, et travaillent ainsi réciproquement à leur destruction.

Ces mouvements réguliers des eaux se renouvellent et se répètent durant tous les jours de l'année.

Le vaste réservoir des chutes débordant d'ondes bouillonnantes, qui se soulèvent, s'abaissent, s'élancent vers le ciel, ressemble à un gigantesque bassin rempli d'un liquide en ébullition, incessamment tourmenté par des torrents de flammes invisibles.

Les eaux bondissantes des chutes terminent leur lutte acharnée, frénétique, en se repliant sur la droite, dans la direction du nord-ouest, et se dirigent tumultueusement vers un passage excessivement resserré. Elles le franchissent avec une vitesse indicible et se précipitent en grosses vagues écumantes dans une grande baie, qui s'ouvre largement pour les recevoir.

Là elles s'aplanissent peu à peu ; elles se calment et s'endorment. La surface de cette vaste nappe d'eau devient unie, luisante et semble tout à fait immobile.

Les milliers de flocons blancs d'écume qui la couvrent, ont l'apparence de nombreuses bandes, d'oiseaux de mer qui, longtemps ballottés et fatigués par les efforts de la tempête, sont tout fiers et heureux de se reposer dans une onde pacifique et bienfaisante.

L'aspect si remarquable des chutes varie avec les saisons. Sous l'action des froids rigoureux de l'hiver, leurs bords se couvrent de glaces épaisses, qui emprisonnent et font disparaître aux regards des visiteurs les eaux les moins rapides. Les courants les plus agités demeurent sans cesse découverts. Parfois, de leur centre monte dans les airs, à une hauteur considérable, une large et épaisse colonne de blanches vapeurs condensées, qui indique au loin et d'une manière précise, le site de ces magnifiques et imposants *pouvoirs d'eau*.

D'autres fois, sous le souffle modéré des vents, les vapeurs se déposent abondamment sur les branches des nombreux arbres voisins, se changent en givre, et produisent sous l'action des rayons solaires, des millions de cristaux et de diamants.

À l'époque de la belle saison, elles s'élèvent, montent légèrement dans les airs, se condensent et retombent sur les forêts voisines en une pluie douce et rafraichissante.

Durant les jours sereins et ensoleillés, les couleurs brillantes de l'arc-en-ciel réjouissent et charment les yeux du spectateur.

En présence de cette nature si grandiose, le visiteur s'éloigne à regret de ces lieux particulièrement remarquables, avec le désir sincère et ardent d'y revenir bientôt, pour les contempler encore dans toute leur grande et majestueuse beauté.

---

## TERRAINS.

Le lecteur a pu le remarquer déjà par les notes précédentes, le sol de la paroisse est d'une nature variée et d'une consistance inégale.

Dans l'ensemble du territoire, on trouve des terres propres à toutes les cultures.

Les rangs St-Félix et St-Louis étalent à la vue du cultivateur des terres noires, étendues et profondes. Le rang St-Flavien et la partie ouest du rang St-Louis offrent aux regards des terrains sablonneux. Les rangs St-Michel, St-Pierre et St-Mathieu réjouissent les yeux des propriétaires par leurs terres argileuses, riches et fécondes.

---

## FORETS.

Les forêts du Mont-Carmel étaient jadis d'une richesse peu ordinaire. Les arbres étaient gros, longs, pleins de vigueur. Les érables, les merisiers, les hêtres, les tilleuls, les cèdres, les épinettes, les pins présentaient avec orgueil, à l'admiration des colons et des voyageurs, leurs belles formes, leurs troncs vigoureux, élancés, leur épaisse et riche verdure.

Depuis longtemps, l'exploitation du bois a été faite sur une grande échelle, poussée constamment avec beaucoup d'activité ; néanmoins, dans certaines parties on trouve encore, au milieu des forêts conservées, des arbres d'une grande valeur.

Au milieu des terrains défrichés, l'observateur peut aujourd'hui encore trouver facilement la preuve non équivoque de cette végétation extraordinaire d'autrefois.

En différents endroits de la paroisse, sur des côteaux sablonneux et ailleurs, on voit plusieurs énormes souches de pin, témoins véridiques et éloquentes d'une époque éloignée, qui se conservent bien, résistent d'une manière victorieuse à toutes les injures du temps.

---

## MINES DE FER.

Le minerai de fer était autrefois répandu en immense quantité au nord-est comme à l'ouest de la rivière St-Maurice. Dans la Grande Savane, sur la lisière des bois, sur la pente des côteaux, au centre même des forêts, on en trouvait des couches considérables. La plus grande partie a été transportée et fondue à l'établissement des *Vieilles Forges*. Les *Forges de l'Ilet* ont reçu et absorbé à peu près tout le reste. Les derniers fragments de minerai, trouvés sur les terres, sont transportés par les cultivateurs aux *Forges Radnor*, dans la paroisse de St-Maurice.

---

## REMINISCENSES DE CHASSE.

---

### ORIGNAUX ET CARIBOUS

Les orignaux et les caribous faisaient anciennement leur séjour habituel dans la Grande Savane, où ils trouvaient une eau fraîche et abondante. Le foin *bleu* leur fournissait une nourriture fortifiante. Les bosquets touffus d'arbres résineux, situés au pied de la montagne, leur offraient un asile commode et sûr pour les soustraire aux recherches des chasseurs.

Les mousses abondantes, suspendues aux bran-

ches des arbres, leur procuraient aussi un aliment agréable et substantiel.

Dans cette vaste région qui paraissait leur être si chère, ils ont pu pendant nombre d'années, déjouer les plans des chasseurs, se moquer des ruses et des poursuites de leurs *ennemis*, par une surveillance de tous les instants, par une fuite prompte et rapide.

Malgré tous les moyens à leur disposition et suggérés par l'instinct de la conservation, ils ont fini enfin par succomber dans la lutte.

Ceux de ces animaux sauvages qui survivent, sont très défiants et d'une prudence extrême. Leurs organes doués d'une grande délicatesse, les avertissent de l'approche du chasseur et du moindre danger. Alors, prompts comme l'éclair, ils s'élancent à travers ces immenses marécages, les franchissent avec une agilité et une vitesse incroyables.

Ils donnent la preuve de leur force, de leur infatigable énergie, dans de longues courses, lassant, épuisant même les chasseurs les plus ardents à les poursuivre. Ils reçoivent aussi souvent de cruelles et profondes blessures, avant de s'affaisser sur le sol.

En voici un exemple : Messieurs Joseph Buisson et Noé Hamelin, deux chasseurs robustes et vigoureux, se rendent un jour dans la Grande Savane, où ils se séparent afin d'avoir plus d'avantage dans la recherche du gibier. Bientôt ils voient simultanément un caribou, à une certaine distance. Tous

deux ajustent leur carabine et pressent la détente. Les balles sifflent, atteignent l'animal qui frémit, sans prendre la fuite. Les coups de feu se répètent et le succès n'est pas plus apparent. La neuvième balle lancée, la pauvre bête chancelle, tombe, s'agite un peu et rend le dernier soupir.

Les deux chasseurs s'approchent promptement, examinent l'animal et comptent neuf blessures. L'énergique caribou avait supporté l'atroce douleur causée par les neuf balles, avant de s'avouer vaincu et de subir la mort.

Un autre exemple de la surprenante vigueur de ces animaux est le suivant :

Au rang St-Louis, près du lac de la montagne, un ancien et habile chasseur, M. Honoré Lambert remarque, à l'aube d'un jour d'automne, la présence d'un superbe caribou au milieu de son troupeau de vaches. Il se hâte de se rendre à cet endroit. Favorisé par une brume épaisse, il peut, sans effrayer l'animal, avancer suffisamment pour diriger adroitement le coup de feu dans le côté. Mortellement atteint par la balle, le caribou se soulève violemment, s'élançe avec impétuosité, frappe le sol avec effort, fait une course circulaire de quatre à cinq arpents, et revient tomber lourdement au lieu du départ, en poussant de douloureux gémissements. La balle avait été lancée avec assez d'énergie pour traverser les deux côtés de la poitrine du robuste animal.

## CHASSE RECENTE et BELLE

Depuis l'automne de 1906, trois beaux et superbes originaux ont été tués sur le territoire de N-D. du Mont-Carmel.

Dans le cours du mois de septembre, le premier des trois est allé fatalement se jeter entre les mains de deux chasseurs de Grand'Mère, MM. Milot et St-Cyr, rendus sur les bords du lac *Trotochau* pour y faire la chasse aux canards. Ils l'ont tiré dans la tête, à *bout portant*, et l'ont tué instantanément.

Les deux autres s'étaient retirés pour y passer l'hiver, au nord-est de la montagne, au milieu des bois touffus qui bordent la Grande Savane. Découverts dans leur paisible retraite et forcés de prendre la fuite, ils s'élancent à travers les grandes neiges durcies et couvertes d'un épais verglas formé par les pluies tombées les jours précédents.

Les blessures nombreuses infligées à leurs pattes dans leur course précipitée, pour se soustraire à la poursuite de trois chasseurs, MM. J. Chevalier, J. Buisson et G. Morand, les font souffrir au point de les forcer à venir dans les lieux habités, pour s'emparer des grands chemins.

Le premier a été frappé de quatre ou cinq balles avant de tomber pour ne plus se relever, à l'extrémité nord-est de la partie défrichée du rang St-Louis. L'autre original a pu, ce jour, éviter la mort et chercher vers l'ouest un refuge dans les grandes côtes de la rivière *Cachée*.

Après un repos de deux jours à peine, les chasseurs le font sortir précipitamment de sa retraite, lui lancent plusieurs balles et le blessent mortellement. Le robuste et énergique animal a la force de parcourir encore avec vitesse une distance de plus d'un mille, répandant un sang abondant, qui jaillit chaque côté de sa tête et rougit la neige à cinq ou six pieds de distance.

Après de multiples et épuisants efforts, le pauvre animal fait un dernier bond et s'affaisse lourdement au milieu de la forêt de St-Michel. Quand les chasseurs arrivent près de l'original mourant, il a seulement la force de lever la tête pour regarder ses agresseurs, qui viennent lui arracher son dernier souffle de vie.

---

## CANARDS ET OUTARDES

Comme les caribous et les orignaux, les canards et les outardes ont aussi beaucoup d'affection pour les lacs et pour les étangs de la Grande Savane. Les canards y viennent surtout l'automne, et font un séjour de plusieurs semaines, avant leur départ pour les pays chauds.

Les outardes se donnent rendez-vous en ces lieux, spécialement au retour du printemps.

Les hardis et habiles chasseurs du Mont-Carmel les attendent avec d'ardents désirs, les surveillent

au moment de leur arrivée, les poursuivent à outrance pour les atteindre et les exterminer..... Les succès, néanmoins, ne sont pas toujours en rapport avec leurs désirs.

Durant leur séjour dans les eaux tranquilles des lacs et de la Grande Savane, les canards paraissent peu s'éloigner. Les outardes au contraire, font des voyages journaliers. Chaque soir, au moment où le soleil descend à l'horizon, elles quittent les grandes eaux du lac St-Pierre et viennent en droite ligne vers la montagne, passent au-dessus du village, ordinairement à une hauteur considérable, pour se rendre au plus grand des deux lacs, où elles trouvent un lieu de repos.

Les chasseurs les attendent de pied ferme et, au moment de leur passage, sans *ménagement* et sans *pitié* ils leur lancent le plomb meurtrier de leurs fusils. Les détouations bruyantes des armes à feu, répétées par tous les échos de la montagne, jettent l'effroi parmi les intrépides outardes, excitent leurs cris perçants, et portent le trouble dans leurs rangs. Mais bientôt elles se rassurent, forment de nouveau leurs rangs et s'en vont à tire d'ailes vers le lac *Trotochaud*.

Déconcertés de leur insuccès, les chasseurs tournent les yeux de ce côté, et fixent un long regard attristé sur les rapides voyageuses, qui conservent *toutes leurs plumes* . . . Ils regrettent sans doute beaucoup dans le moment, le *magique grain de sel* tant recommandé autrefois par leurs grands'mères,

dont l'effet désastreux serait *préférable* à celui du plomb perdu dans les airs.

Poursuivant leur course accélérée, les heureuses outardes arrivent au-dessus d'un profond ravin qui longe le versant nord de la montagne, le suivent en s'abaissant vers le sol, décrivent dans les airs un grand d-mi cercle, et tombent bruyamment dans les eaux tranquilles et hospitalières du lac, battant des ailes, poussant des cris animés et joyeux, pour se féliciter sans doute d'avoir échappé aux mains de leurs ennemis.

Bientôt les ombres du soir voilent la surface des eaux ; le calme se fait dans la nature ; le silence règne partout, et la nuit se passe dans le repos. Mais, dès l'aube du jour, les vaillantes outardes sont sur le *qui-vive*, attendent le signal du départ, et, au moment marqué, frappant énergiquement les ondes de leurs ailes vigoureuses, elles s'élèvent dans les airs pour aller recueillir sur la montagne la nourriture préparée par la Divine Providence.

Si les chasseurs viennent encore là pour leur nuire, elles retournent courageusement dans les grandes eaux du lac St-Pierre.

Après des migrations de quelques semaines, elles quittent définitivement ces lieux pour descendre sur les côtes du Labrador. Là, dans d'immenses et profondes solitudes, où les bêtes sauvages et les êtres humains ne peuvent pénétrer, dans une atmosphère fraîche dont la température est défavorable aux insectes nuisibles et ennemis jurés de ces

oiseaux, elles élèvent facilement leurs petits qui les accompagnent et les suivent, avant la saison des frimas, vers d'autres régions plus riches et plus hospitalières .

Les chasseurs du village ne seront peut-être pas flattés de lire cet article sur la chasse aux outardes, qui leur paraîtra fait uniquement pour *plaisanter*. Il est cependant écrit selon la vérité.

De mémoire d'homme, on peut le dire, les outardes n'ont jamais été tuées à leur passage au-dessus du village, sans doute à raison de la grande hauteur où elles se tiennent dans les airs, à ce moment qui n'est pas favorable aux amateurs.

Dans l'intérêt de la réputation des chasseurs et pour faire connaître toute la vérité, on le dira avec plaisir, afin de leur donner satisfaction en leur rendant justice, sur le plateau de la montagne, dans les champs de St-Flavien et de St Félix, ils réussissent à en faire tomber plusieurs sous leurs coups.

Des jeunes gens de St-Félix, fils de M. Théophile Levasseur, sont parvenus déjà à en prendre quelques-unes *au piège*. Ce procédé curieux et un peu nouveau, ne manque cependant pas d'intérêt. Néanmoins la chasse au fusil donne plus d'émotions et procure plus de jouissances aux amateurs.

---

## LES OURS.

A l'arrivée des premiers colons, les ours étaient nombreux dans les forêts du Mont-Carmel. Dès le début des travaux de défrichements, ils voulurent avoir leur part dans la récolte du premier grain semé.

Les ours ont beaucoup d'attrait pour la chair des animaux ; cependant lorsqu'ils en sont privés, ils se contentent volontiers de fruits et de grains.

Quand les rayons du soleil d'août ont doré les épis, l'ours aime à pénétrer sur les terrains semés, pour savourer à son aise les sucs du grain nouveau. Pour atteindre son but, il s'assied commodément au milieu du champ, saisit de ses deux pattes libres qui lui servent de mains, des faisceaux d'épis mûrs, les enfonce dans sa grande gueule, les broie avec un appétit vorace, exprime en une minute le jus du grain et rejette ensuite les enveloppes qui lui sont inutiles. Durant une seule nuit, un ours peut faire des dégâts considérables dans un champ d'avoine.

Dès la première offense de la part des ours, les colons résolurent de faire la guerre à ces êtres mal-faisants, à ces ennemis perfides et cruels. Ils eurent recours aux trois moyens ordinaires mis en œuvre contre de tels adversaires : le piège, la trappe et le fusil.

10. LE PIÈGE.—Le piège tendu dans la forêt au pied d'un arbre, est dissimulé sous une couche de feuilles sèches. Il est placé entre des pieux solides,

qui obligent un ours à s'avancer directement pour prendre l'appât suspendu au-dessus du piège. L'animal sans trop de défiance, met une patte sur la détente, et le piège le saisit instantanément. Pour le laisser plus facilement, sans l'exposer à se rompre la patte, dans les efforts violents faits pour s'échapper, la chaîne du piège est fixée à une longue perche qui suffit pour retarder beaucoup l'ours dans sa marche à travers les bois, et le fatiguer au point de le forcer au repos.

Les chasseurs suivent ses traces, bien faciles à distinguer, par les branches d'arbres rompues, les broussailles arrachées, et réussissent à lui ôter la vie, sans s'exposer à un danger sérieux pour eux-mêmes.

20. LA TRAPPE.—La trappe est composée de trois ou quatre grosses pièces de bois élevées horizontalement, suspendues entre des arbres, à une hauteur de quatre pieds du sol environ, au-dessus d'une autre pièce placée horizontalement sur la terre, et armée d'une grosse cheville aiguë tournée vers le ciel et destinée à percer le corps de l'animal. Un poteau appuyé sur un levier très mobile, soutient la charge.

L'appât destiné à attirer l'ours est suspendu au fond d'une petite cabane, tout près des grosses pièces de bois portées par le poteau. L'animal qui se présente est forcé de se mettre sous la charge pour arracher l'appât fixé au bout du levier. Le mouvement du levier déplace et écarte le poteau,

faisant tomber la charge sur le dos de l'ours qui est écrasé par le lourd fardeau. Plus d'une fois cependant, des chasseurs ont trouvé des ours assez vifs et assez forts pour porter une charge énorme et résister longtemps avant de s'affaisser sur le sol. Pour se dédommager et faire diversion au malaise inévitable qu'ils éprouvaient dans cette périlleuse situation, ils poussaient des hurlements qui ébranlaient les arbres de la forêt, et faisaient dresser de frayeur les cheveux des chasseurs les plus braves et les plus courageux.

30. LE FUSIL.—La chasse au fusil est la plus étonnante et, on pourrait bien dire, la plus dangereuse.

Il s'agit pour les chasseurs d'aller au devant de ces animaux féroces, pour les *garder*, suivant l'expression reçue et consacrée par l'usage.

Les ours pleins de vigueur, d'une force étonnante, qui les rend capables de se défendre en toute occasion contre des ennemis puissants et redoutables, sont néanmoins très défiants et même parfois craintifs.

Quand ils s'approchent d'un champ d'avoine, s'ils remarquent un changement survenu depuis leur dernière visite, on les voit s'arrêter, se tenir un instant sur la lisière du bois, hésiter, même rebrousser chemin et retourner dans la forêt, sans prendre pour le moment la nourriture convoitée.

A l'appui de cet avancé, on peut fournir un exemple entre plusieurs

Sur la propriété de M. Pierre Lord, au rang St-Michel, durant un automne les ours commençaient à envahir un champ d'avoine. Messieurs Edouard Levasseur et Octave Tessier, deux jeunes gens pleins de vigueur et avides d'émotions, se proposèrent de les *garder*. Dans ce but, ils préparent une espèce d'estrade dans les branches d'un arbre et, un jour, au moment où le soleil descend à l'horizon, ils se rendent sur les lieux, se placent sans faire de bruit sur la plateforme précédemment préparée, attendent silencieux, observent, regardent de côté et d'autre pour voir arriver les ours.

Les chasseurs n'attendent pas en vain. Un gros ours apparaît soudainement sur la lisière de la forêt et s'arrête. La coupe du grain, faite probablement le jour même, a changé l'aspect du champ d'avoine. L'animal surpris, inquiet, se dresse sur ses pattes, regarde, flaire, et semble sur le point de retourner en arrière. Ce moment est plein d'anxiété pour les jeunes gens qui, dans le but d'éviter le moindre bruit, s'efforcent de retenir leur respiration. Le cœur, moins docile, bat avec violence dans la poitrine frémissante des deux chasseurs. Il n'y a pas une minute à perdre ; la proie convoitée va disparaître pour ne plus revenir. En un clin d'œil les deux chasseurs mettent en joue et lui envoient, en guise de balles, deux bouts de fer entrés avec effort dans le canon des fusils.

La charge frappe l'animal à la tête et lui fait pousser un cri de douleur, un rugissement épouvan-

table. Il saute, il bondit et retombe lourdement sur le sol, en faisant entendre de nouveaux hurlements qui retentissent au loin. Il saisit et arrache avec fureur les petits arbres autour de lui.

Les deux chasseurs, tout tremblants, le regardent avec stupeur se débattre, s'agiter en tous sens, au milieu d'étranges et atroces souffrances.

Enfin, baignant dans son sang, épuisé de forces, le farouche et terrible animal tombe pour ne plus se relever, et il expire.

Le moment d'inquiétude, on oserait même dire, d'angoisse est passé, et la crainte fait place à une joie bien vive, dans le cœur des deux jeunes gens. Ils vont en toute hâte faire connaître aux paroissiens du rang St-Michel le résultat de leurs démarches, la réalisation de leurs désirs, leur entier et plein succès.

L'extrémité nord-est du plateau de la montagne a aussi attiré les ours dès le début des défrichements.

À la faveur des épaisses forêts voisines, qui les abritaient sûrement, vers le coucher du soleil, ils gravissaient lestement et sans crainte les flancs de la montagne, pour venir chercher dans un champ d'avoine leur nourriture toute préparée.

Les plus braves des chasseurs allaient les attendre au milieu du champ de grain, pour les frapper d'une balle en pleine poitrine.

Les autres se plaçaient dans les arbres à une certaine hauteur, sur une espèce d'échafaud d'où ils pouvaient, sans être vus, examiner les champs de grains, observer les ours, choisir le moment favorable pour leur lancer le plomb meurtrier, et les arrêter dans leurs déprédations et leurs *festins*.

Plusieurs de ces bêtes féroces sont tombées à cet endroit. victimes de leur hardiesse et de leur gloutonnerie.

Au nombre des intrépides chasseurs qui se sont signalés sur la montagne, on compte un respectable et gai vieillard d'une paroisse voisine, homme robuste et fort, d'un caractère imperturbable, sans peur et sans reproche, comme le chevalier Bayard

Un jour, se trouvant au presbytère avec des amis, il raconte leutement et posément à son bon et spirituel curé un de ses voyages faits sur la montagne, pour *garder* les ours, suivant l'expression alors bien connue.

Comme les bêtes sauvages tardaient à se montrer dans le champ d'avoine, le brave vieillard prend le parti de s'asseoir près d'une souche, sur laquelle il s'appuie commodément pour mieux se reposer, et s'endort dans cette position.

S'éveillant d'une manière soudaine, durant la soirée, il aperçoit dit-il, avec un grand *accent de vérité*, mais aussi le sourire sur les lèvres, à deux pas devant lui un ours qui lui flaire et lèche les pieds.

M. le curé lui donne à peine le temps de proférer ces derniers mots, et lui répond avec vivacité : “ *Mon vieux crâbe, s’il vous a senti les pieds, il n’a pas dû aller plus loin, il est mort empoisonné.*”

On le comprend de suite, cet incident de chasse raconté par le jovial vieillard, la fin inattendue de la narration et la repartie vive de M. le curé, ont causé une agréable surprise et une grande hilarité aux personnes présentes, qui ont plaisanté et bien ri durant la soirée.

L’histoire s’arrête là, sans nous dire lequel des deux est mort le premier, du chasseur ou de l’ours. L’omission de ce détail dans le récit est certainement bien *regrettable* !!!

Un des plus adroits chasseurs d’ours, pour ne pas dire le plus habile, dont les exploits sur le plateau de la montagne et dans les lieux circonvoisins, méritent une mention toute spéciale, fut M. Joseph Bourgeois, de la paroisse de St-Maurice, décédé ces années dernières à un âge très avancé. Durant sa longue et heureuse carrière, à lui seul, selon le sentiment général, il n’a pas été moins de trente à quarante ours. M. Bourgeois, très habile tireur, d’un sang-froid étonnant, était aussi doué d’une intrépidité et d’une bravoure consommées.

Quand les ours sont pressés par la faim, ils deviennent très hardis, audacieux même. En voici une preuve.

Pendant une année qui n’est pas très éloignée

de notre temps, il prit fantaisie à un ours de grande taille de quitter les montagnes pour venir dévorer les pourceaux dans les champs du-rang St-Félix. Il en avait déjà mangé plusieurs, et continuait résolument sa sanglante besogne.

Deux jeunes et vaillants chasseurs, Messieurs Amédée et Joseph Lord, prenant connaissance de ses *agissements*, cherchèrent sans délai, pour l'arrêter, une occasion favorable qui ne tarda pas à venir.

L'animal carnassier venait d'égorger un porc dont il avait avalé une partie à son aise ; et laissant là le reste pour un autre *repas*, il s'était retiré dans les bois, pour profiter de sa nourriture dans un repos parfait.

Le lendemain, à la tombée de la nuit, les deux chasseurs vont se mettre en embuscade dans le champ, et attendent en silence la visite de la bête féroce. Bientôt un bruit confus de pas se fait entendre, et soudain l'ours arrive en galoppant. Il passe pour ainsi dire, au milieu de plusieurs moutons effrayés qui prennent la fuite, et se sauvent à toutes jambes devant cet étrange visiteur. L'ours se rend directement à sa proie.

Dans les ombres du soir, les chasseurs le distinguent assez bien pour mettre sûrement en joue leurs fusils. Ils pressent ensemble fiévreusement les détenteurs ; une flamme vive jaillit, les échos voisins répètent la détonation des armes à feu.

Avec empressement, mais aussi avec prudence,

les jeunes gens s'approchent, regardent et aperçoivent le terrible animal étendu sur le sol, s'agitant dans les angoisses de l'agonie. Il ne tarde pas à rendre le dernier soupir.

Aussitôt plusieurs hommes accourent sur les lieux et transportent joyeusement au rang St-Félix le redoutable ennemi vaincu.

La femelle de l'ours, dans les moments de danger, peut braver le fer et le feu, pour protéger et secourir sa progéniture.

Dans la Grande Savane, au temps de l'exploitation du minerai de fer, M. Amable Buisson chargé de conduire des hommes employés par Messieurs McDougall, venait un jour de les quitter, allant seul à travers ces lieux solitaires, pour sonder le terrain et découvrir les endroits favorables à l'exécution de travaux rémunérateurs.

Pour toute arme, il portait dans ses mains une baguette de fer, très utile pour chercher le minerai.

D'une manière soudaine et inattendue, il se trouve en présence d'une mère ourse et de deux petits.

En le voyant approcher, loin de s'enfuir, la bête fait entendre un sourd grondement, se dresse sur ses pattes, grince des dents, puis, sans hésiter d'avantage s'élance vers lui.

Convaincu de l'inutilité d'une résistance prolongée, M. Buisson tourne à l'instant le dos et prend la fuite. Mais la difficulté de courir sur cette couche

épaisse de mousse imbibée d'eau, est pour lui un immense désavantage.

Les efforts faits pour échapper à la poursuite de l'animal devenu furieux, le fatiguent étrangement et l'épuisent bientôt

Par bonheur pour lui, la bête féroce est forcée de ralentir sa course, et même de s'arrêter, pour attendre ses petits qui la suivent.

Dans l'espoir d'obtenir un prompt secours, M. Buisson pousse des cris perçants et désespérés.

Les employés de la compagnie qui travaillaient plus loin, entendent sa voix, s'élançant au devant de lui pour le défendre et le sauver.

La bête cruelle, un peu surprise et intimidée enfin par la présence de plusieurs hommes, qui viennent en toute hâte pour lui faire face, cesse sa poursuite, change de direction et disparaît dans les bois.

Un autre exemple frappant de la sollicitude d'une mère ourse pour ses petits, est celui dont la narration va suivre.

Le Rév. M. J. T. S. de Carufel, premier curé de cette paroisse, aimait la chasse ; il avait bon œil ; il était aussi un habile tireur.

Un jour du mois de juillet 1882, à la suite d'un ministère laborieux exercé les jours précédents, voulant prendre un peu de repos, M. le curé, en compagnie de son vicaire, le Rév. M. F. X. E. Dus-

sault et de M. J. O. Hardy-Chaillon, professeur de musique au Séminaire de Nicolet, quittait le presbytère avec l'intention de visiter les chutes de Shawinigan.

La plus grande partie de la route était parcourue. Au moment où la voiture arrive près de la rivière aux *Tourtes*, on entend sur la gauche, à petite distance du chemin, un bruit particulier et un peu étrange. "Que signifie ce bruit" se demande-t-on ? "Est-ce un ours qui s'enfuit ? Oui, probablement."

Aussitôt M. le curé, qui n'allait jamais dans les bois sans être armé, prend son fusil, sort de la voiture et s'avance sans balancer au milieu des arbres, dans la direction de la rivière. Il descend la côte avec certaine difficulté, regarde de côté et d'autre, ne voit rien tout d'abord.

A cet endroit la rivière, large d'environ trente à quarante pieds, n'a pas l'aspect d'un cours d'eau ordinaire. Elle est formée d'un grand nombre de petits filets d'eau coulant à travers une foule de touffes d'herbes diverses, entremêlées de broussailles.

Le curé observe, examine avec soin et aperçoit à quelques pas devant lui un ours sous le coup d'une vive excitation, placé sur une petite élévation du terrain et recevant entre des branches d'arbres, sur son poil noir hérissé, d'abondants rayons de soleil, qui le font briller d'un vif éclat.

L'animal a la tête levée, le museau allongé. Il flaire avec soin et regarde vers un point de la forêt, sans paraître distinguer le chasseur qui se trouve un peu dans l'ombre.

Sous l'empire d'une émotion bien facile à comprendre, sans être effrayé cependant, le curé se prépare à faire immédiatement le coup de feu, disant *tout-bas*, en regardant l'ours : " Oh ! quelle belle peau ! ! "

Mais une charge de gros plomb, qui séjournait depuis des semaines dans le fusil, ne pouvait pas tuer l'animal dans la position où il se trouvait. Le curé se serait exposé à un danger sérieux et inévitable. Réflexion faite, il juge plus prudent de reculer.

En gravissant la côte à reculons, il tire de son gousset une balle, la fait descendre promptement dans le canon du fusil et prend même le temps de mettre en place la baguette, tout en étant suivi par l'ours qui revient aussi sur ses pas.

Le curé ne pouvait tout d'abord expliquer *l'attitude* d'un ours qui prend la fuite, s'arrête soudain et retourne à l'endroit d'où il est parti. Il ne fut pas longtemps avant de tout comprendre. Cet animal était une mère dont les deux petits reposaient alors, à une grande hauteur, sur les branches d'un gros pin, à quelques pieds seulement du chemin.

Le matin de ce jour, quelques hommes travaillant dans la route, avaient vu cette mère avec ses

petits. Intimidés par cette rencontre, et pour se mettre en sûreté, les petits ours avaient jugé bon de monter dans l'arbre. La mère inquiète et pleine de sollicitude, *faisait la garde* dans les environs, pour protéger et défendre sa progéniture.

Le curé parvenu au sommet de la côte, s'arrête pour attendre l'ourse qui monte vers lui et sur ses traces

Au moment où la bête fait un bond pour franchir un arbre renversé, le curé met en joue son fusil, presse résolument la détente et la charge entière va frapper l'animal sur le cou, fracturant les os, brisant la moelle épinière et paralysant toutes ses forces.

Aussitôt deux cris énergiques, faisant écho à la détonation de l'arme à feu, partent de la voiture. "Sur quoi avez-vous tiré demande-t-on?" "J'ai tiré sur un ours répond le curé." "Il est *foudroyé*, ou bien la charge ne l'a pas atteint." "La fumée de la poudre ne me permet pas de le voir."

Les Messieurs accourent avec empressement auprès du curé. Tous trois cherchent, examinent et trouvent l'animal étendu près de la rivière, sans mouvement, respirant encore, mais dans un état où évidemment il n'est pas redoutable et dangereux pour le chasseur.

Les hommes qui travaillent à petite distance dans la route, viennent aussitôt, regardent avec étonnement le superbe gibier, le transportent en un instant au chemin et le placent sur la voiture.

Au moment où le curé et ses compagnons de voyage, remis de leurs vives émotions, s'éloignent de la rivière dans la direction des chutes, ils entendent des voix répéter bien haut : " Encore des ours !!..... " Les travailleurs viennent de découvrir les deux petits ours, sur les branches du gros pin.

Le curé se hâte de revenir sur ses pas. En cinq minutes, les deux pauvres petits ours, frappés de balles meurtrières, tombent lourdement et sans vie sur le sol.

Après le résultat d'une chasse si belle, si émouvante, les heureux voyageurs reprennent gaiement leur route, se rendent au rang St-Mathieu, où ils déposent leur importante et riche *capture*, pour la mettre sous les yeux des paroissiens de l'endroit et satisfaire leur légitime curiosité.

---

## LES TOURTES.

A l'époque où furent faits les premiers travaux de défrichements sur la montagne et dans les lieux voisins, les oiseaux de passage, de différentes espèces, étaient encore nombreux.

Chaque année, au retour de la belle saison, ils arrivaient en grandes bandes sur les bords du St-Laurent, se dispersaient dans les lacs, les rivières et les immenses forêts.

Parmi ces diverses sortes de volatiles, les tourtes étaient remarquables par leur quantité, l'élégance de leur forme, la beauté de leur plumage, l'agilité de leurs mouvements et la rapidité de leur vol.

Elles prenaient tout particulièrement possession des larges versants des Laurentides, où elles construisaient leurs nids, composés en grande partie de petites branches sèches déposées pêle-mêle au sommet des grands arbres.

Durant leur séjour prolongé en ces régions, régulièrement, deux fois le jour, elles quittaient leur paisible retraite, s'élançant à tire-d'ailes dans les plaines environnantes.

Elles s'abattaient hardiment sur les champs qui venaient de recevoir la semence et, en de courts instants, elles en enlevaient une partie considérable. au grand détriment des cultivateurs, qui se virent dans l'obligation de monter la garde sur leurs propriétés, pour les défendre contre leurs *rapines*.

Ces légions de tourtes affamées et insolentes étaient souvent repoussées et mises en fuite, d'une manière qui leur était désastreuse.

Une année, dans la paroisse de Maskinongé, un habile chasseur, choisissant le moment favorable où les tourtes, en très grand nombre, prenaient leur vol pour retourner dans les montagnes, d'un seul coup de fusil en abattait trente qui tombèrent à ses pieds.

Leur inoubrable multitude rappelait à la mémoire le passage de l'Écriture Sainte parlant des grandes quantités de cailles envoyées par le Seigneur, pour nourrir son peuple de prédilection, dans sa marche à travers les sables de l'Arabie.

Les tourtes n'étaient pas trop craintives, et les colons pouvaient facilement les capturer par deux moyens qui n'occasionnaient pas de grandes dépenses.

On faisait la chasse au filet et au fusil.

Pour réussir dans la première, les chasseurs choisissaient au milieu des bois un endroit où ils nettoyaient et nivelaient le sol, sur lequel ils répandaient du grain abondamment.

Dans leurs courses vagabondes, les tourtes ne tardaient pas à découvrir ce lieu fortuné. Perchées sur les branches des grands arbres, elles regardaient d'abord avec une certaine hésitation cette nourriture si attrayante et si convoitée. Se rassurant ensuite, elles descendaient sur le sol pour manger, en poussant des cris joyeux et perçants.

Les chasseurs, dont la présence était dissimulée par une touffe de broussailles, faisaient tomber à temps le filet préparé d'avance qui, dans sa chute, couvrait instantanément et retenait captives plusieurs douzaines de tourtes folées, faisant des efforts désespérés, mais inutiles, pour reconquérir leur liberté.

Pour les atteindre au fusil et les tuer en grand nombre, les chasseurs plantaient en ligne droite

plusieurs poteaux, sur lesquels ils fixaient des perches. A une des extrémités sur une pièce de bois mobile, étaient attachées des tourtes vivantes, dont les yeux étaient forcément fermés.

Au moyen d'une corde légère, le chasseur bien caché, forçait les tourtes à faire des mouvements, à battre des ailes, et, par ce stratagème, attirait les autres qui venaient sans défiance se placer sur les gaules, de manière à former des rangs réguliers. Avant qu'elles fussent descendues sur le sol, pour manger le grain jeté là, dans le but de les attirer, le chasseur profitant du moment favorable, faisait le coup de feu, et les abattait nombreuses au pied des arbres.

Les tourtes offraient aux familles des nouveaux colons une ressource précieuse, une nourriture abondante et saine. Tout le monde s'accorde à le dire, la viande brune et succulente des tourtes servait à préparer une soupe délicieuse et incomparable. Mais à raison de leur multitude innombrable, les tourtes, pourtant si utiles tout d'abord, devinrent plus tard un véritable fléau pour les défricheurs.

Elles se répandaient par légions dans les champs ensemençés, et enlevaient tout le grain dans de courts instants, détruisant ainsi toutes les espérances des cultivateurs.

Des processions, des prières publiques furent sollicitées et faites pour conjurer le Ciel de les éloigner du Canada. Les supplications des fidèles ont été efficaces et promptement exaucées.

Les années suivantes, devenues bien moins nombreuses, les tourtes disparaissaient sensiblement. Bientôt elles ont quitté nos forêts d'une manière définitive pour se diriger vers l'ouest, sur les côtes de l'Océan Pacifique.

Aujourd'hui les enfants et les jeunes gens du Canada ne connaissent ni la forme, ni la couleur des tourtes.

---

## LES PERDRIX.

Les perdrix ne sont pas comme les tourtes, des oiseaux de passage pour le Canada. Elles vivent constamment et meurent dans les forêts où elles ont pris naissance.

Leurs instincts et leurs habitudes sont d'une nature particulière. Elles sont distribuées dans les bois par familles détachées, mènent une vie *frugale*, se nourrissent en général des bourgeons des arbres de certaines feuilles de divers arbrisseaux, de petits fruits et d'insectes nombreux qui se rencontrent sur leur passage.

Au fond de leurs retraites, les perdrix sont silencieuses et ne révèlent par aucun cri leur présence au chasseur *importun*, qui les recherche pour leur donner la mort.

Durant la belle saison, les perdrix marchent lentement et sans bruit tout le long du jour, cher-

chent patiemment leur nourriture, à travers les broussailles et sous les grands arbres. Elles peuvent suivre longtemps, sans se lasser, une petite haie d'un pied de hauteur, ou une clôture élevée par les enfants, qui laissent à différents endroits, des ouvertures dans lesquelles ils suspendent des petits lacets en laiton, pour prendre et étouffer les perdrix.

Ces oiseaux légers, qui pourraient si facilement, par un petit bond, franchir la clôture, arrivent sans défiance et sans crainte à cet endroit, tendent délicatement le cou pour passer outre, et mettent leur tête dans le collet. Se sentant saisies par le fil métallique, elles bondissent, font des efforts violents, désespérés et vains, pour se dégager de cette étreinte cruelle. Bientôt à bout de forces, elles retombent une dernière fois sur le sol, dans un épuisement complet, et ne tardent pas à expirer.

Quand les perdrix, dans leurs courses quotidiennes, sont surprises par un chasseur, elles s'élancent de terre avec un bruit d'ailes retentissant, une rapidité extrême, et franchissent l'espace comme un trait suivant une ligne droite, et s'arrêtant d'une manière soudaine sur une branche d'arbre, ordinairement cachée par plusieurs autres. Là, dans un *mutisme* parfait, dans une immobilité complète, elles attendent l'éloignement du danger.

L'aboïement d'un chien de chasse, au moment où les perdrix prennent leur vol, les force à s'arrêter tout court, ordinairement dans un arbre sec

Le cou tendu, la plume hérissée, elles regardent fixement l'animal et ne s'occupent plus du chasseur, qui arrive sûrement et peut en tuer plusieurs sans changer de position.

Par exception très rare, on voit durant la saison d'automne, des perdrix sortir des bois et venir même au milieu des habitations. Elles paraissent alors bien égarées, et finissent ordinairement leurs *excursions* d'une manière tragique, par de sérieux mécomptes, de fâcheux incidents qui leur occasionnent la mort.

Elles semblent à certains moments n'avoir plus souci de leur conservation, s'exposent imprudemment aux regards des chasseurs et tombent fatalement sous leurs coups.

On vient de le dire, les perdrix, en prenant leur vol, cherchent toujours à parcourir les distances en suivant la ligne droite. Parfois elles s'exposent à rencontrer des obstacles insurmontables, même quand elles jugent à propos de faire des *excursions* dans les campagnes.

La narration de la triste aventure de l'une d'entre elles trouve ici sa place. Le narrateur a été témoin oculaire de l'incident curieux et amusant auquel il fait allusion.

Durant l'automne de 1901, il gravissait par un beau jour, les degrés d'un escalier, pour se rendre au monastère du Précieux Saug, aux Trois-Rivières. Tout à coup un bruit particulier frappe ses oreilles,

et au même instant, il voit une perdrix qui s'élève de terre, tout près de lui, avec une rapidité extrême. Elle glisse sous les arbres du bocage et disparaît. Le visiteur la croyant cachée dans les branches, regarde avec soin, cherche de côté et d'autre sans la découvrir. Il tourne les yeux vers le portique de la maison privée et voit une sœur *Thurière* sur le seuil de la porte, tenant la perdrix dans ses mains. Comment expliquer cela?... Voici ce qui s'était passé :

L'oiseau agile et prompt comme l'éclair, se trouvant dans sa fuite, à sortir du bocage vis-à-vis le centre du monastère, avait à faire de trois choses l'une : il lui fallait, ou monter verticalement dans les airs pour s'élever au-dessus du toit, ou bien se diriger vers l'une des deux extrémités du monastère, afin de contourner l'édifice et de s'en aller dans son *domaine*. Trouvant sans doute trop onéreux un pareil trajet, elle croit pouvoir, sans inconvénient, suivre la ligne droite et se diriger vers un châssis.

Ne connaissant pas la nature et les qualités du verre, elle veut passer par cette ouverture où elle espère trouver le grand air comme ailleurs. Pour son malheur, elle va se heurter avec violence contre une vitre, la fait voler en morceaux et tombe lourdement dans le chœur des Religieuses, au moment où elles récitent l'office divin avec un profond recueillement et une grande piété.

Le bruit d'une vitre cassée avec effort, l'arrivée soudaine et inattendue de cet oiseau, qui tombe comme une pierre sur le plancher de la chapelle,

produisent sur toute la communauté une surprise, un étonnement, un émoi qui font sans doute jeter un cri involontaire à plus d'une Sœur, et provoquent nécessairement des distractions qui n'offensent pas Dieu.

L'indiscrète et téméraire perdrix, qui ose ainsi, à une heure indue, *forcer l'entrée du cloître*, avant de se remettre du malaise éprouvé dans sa chute, est saisie et transportée hors de la chapelle et du cloître. De ce moment, elle n'a plus la jouissance de parcourir à son gré les grandes et chères forêts, les vastes horizons, les immenses espaces. Elle demeure prisonnière, absolument privée de toute liberté.

Après des jours d'ennui et de tristesse, la mort est venue mettre fin aux langueurs de sa captivité.

Le récit de cet incident curieux et drolatique terminé, le lecteur doit retourner, par la pensée, dans les profondes forêts, afin d'y continuer les observations déjà commencées et pour un moment interrompues.

Si un homme arrive au milieu d'une couvée, les jeunes perdrix, qui ne peuvent voler, se renversent immédiatement sur le dos, saisissent de leurs petites pattes une feuille sèche qu'elles tiennent au-dessus de leurs corps, pour se soustraire aux regards de l'ennemi, se croyant ainsi à l'abri de toute poursuite et de tout péril.

La mère, dans une grande inquiétude, vole en tous sens, fait grand bruit autour du cruel chasseur, qui peut lui ravir ses chers petits, objets constants

de ses soins empressés et de sa plus tendre sollicitude.

En cette occasion, elle déploie pour leur défense un courage, une énergie, une intrépidité de nature à toucher le cœur d'un homme témoin d'une si belle manifestation de l'amour maternel.

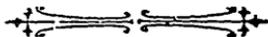
Pendant la saison rigoureuse et les grands froids de l'hiver, les perdrix cherchent protection dans les épaisses forêts de sapins et autres arbres résineux, dont elles mangent les bourgeons. Parfois à la tombée de la nuit, elles quittent leur retraite, se précipitent de la cime des arbres dans la neige légère, où elles demeurent jusqu'au matin suivant. Mais ce moyen de se protéger contre la rigueur de la saison présente deux inconvénients très sérieux. Si la température change et s'élève subitement, la couche de verglas qui se forme, devient assez forte pour les emprisonner et les faire mourir. Quand elles passent la nuit cachées sous la neige légère, elles sont exposées à tomber sous la dent cruelle des renards.

Ces animaux voraces, à l'odorat si fin, si développé, les sentent de loin, approchent promptement, font un saut énergique, retombent verticalement sur leur proie, la saisissent vivement et la dévorent avec une avidité insatiable.

A l'arrivée des premiers colons dans la paroisse, les perdrix, très nombreuses et peu craintives, laissaient facilement approcher les défricheurs, qui

pouvaient les tuer en leur lançant des pierres ou des morceaux de bois. Leur nombre aujourd'hui est bien restreint.

La chair des perdrix, blanche, belle, agréable au goût, est très recherchée des amateurs de gibier et de bonne *cuisine*.



## DEUXIÈME PARTIE

DE 1843 A 1870

---

### PREMIERS DEFRICHEMENTS.

---

#### RANG ST-FÉLIX.

La montagne du Carmel et les régions voisines ont été depuis longtemps foulées par les pieds des ingénieurs civils, des explorateurs, des employés de compagnies industrielles, qui ont travaillé avec ardeur à l'exploitation des bois de commerce.

Les chasseurs à la recherche du gibier, ont aussi parcouru en différents sens ces vastes domaines couverts d'épaisses et riches forêts. Tous ces hommes cependant, n'y faisaient pas un long séjour. Les travaux qui les appelaient là étant terminés, ils se dirigeaient vers d'autres contrées. Mais voici le moment venu où arrivent sur ce territoire inoccupé les premiers pionniers, désireux de prendre possession du sol pour le cultiver et travailler à la fondation d'une paroisse.

Les travaux de défrichements ont été inaugurés durant l'année 1843. Monsieur Henri Lord, député

shérif de la ville des Trois-Rivières, a formé le premier établissement dans le rang St-Félix, sur le lot de terre désigné par le numéro 72 de concession.

Durant l'année 1844 M. Lord fit construire sur sa propriété une maison et une grange, qui ont été incendiées plus tard par les feux des forêts.

M. H. Lord a quitté la ville des Trois-Rivières pour aller se fixer à Montréal, où il est décédé un peu plus tard âgé de 52 ans.

Il nous eut été très agréable de mentionner ici, avec honneur, les noms des braves et courageux bûcherons qui, sous la direction et les ordres de M. H. Lord, ont nettoyé le premier coin de terre et l'ont préparé à recevoir la semence. Les renseignements demandés, les informations prises nous laissent encore dans l'incertitude relativement à ces hommes de mérite, dont la tradition paraît n'avoir pas conservé les noms.

Le premier colon qui s'est fixé dans le rang St-Félix est Monsieur Pétrus Landry, né à St-Grégoire, comté de Nicolet, jeune homme plein de vigueur, de courage et d'énergie. Avec le secours de ses frères, désireux de marcher sur ses traces et de partager ses pénibles labeurs, il construisit, sur le lot de terre numéro 68 de concession, une petite maison qu'il habita pendant quelques années.

Il quitta plus tard son établissement pour aller aux Etats-Unis, où il s'est fixé d'une manière définitive. Ses frères, MM. Calixte et Michel Landry,

ont continué avec énergie les travaux de défrichements sur leurs propriétés, et les succès ont répondu à leurs courageux efforts.

Monsieur Joseph Lord, natif de St-Grégoire époux de l'ame Victoire Landry, est venu en l'année 1850, se placer sur le lot numéro 2 du rang St-Félix. M. Lord a ensuite quitté le rang St-Félix pour se fixer définitivement au village, où il a été en même temps cultivateur, marchand, propriétaire d'une scierie et d'un moulin à farine construits au rang St-Louis, sur la rivière *Cachée*.

Intelligent, actif, d'une grande ardeur au travail, M. J. Lord a vécu dans une honnête aisance, jouissant de l'estime et de la confiance des paroisiens.

M. et Mme Lord, sont tous deux décédés au sein de leur famille, dans le cours du mois de février 1881.

Les enfants ont reçu le bienfait d'une éducation chrétiennement chrétienne, à l'ombre du clocher paroissial, sous la garde de leur vertueuse mère, douée de précieuses qualités qui permettent de la comparer, dans une large mesure, à la femme forte de l'Évangile.

Deux de ses jeunes filles, Mesdemoiselles Céphise et Elise ont eu l'avantage de faire leur cours d'études au Pensionnat des Dames Ursulines des Trois-Rivières. Toutes deux ont obtenu plein succès dans leurs classes. La première, Mlle Céphise, aini-

mée du désir de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse, n'a pu cependant mettre son pieux projet à exécution. D'une constitution bien délicate, sa santé chancelante la retint forcément sous le toit paternel. Dans cet état précaire, elle eut néanmoins le courage de demeurer durant plusieurs mois organiste de la paroisse.

Après avoir édifié les fidèles par sa vie angélique, mortellement atteinte d'une maladie des poumons, elle vit ses forces décroître rapidement et la mort arriver à courte échéance. Elle fit généreusement le sacrifice de sa vie, et tourna avec une confiance inaltérable ses regards vers la bienheureuse éternité.

Enfin, durant le mois de novembre 1885, peu après la solennité de la Toussaint, elle quittait la vallée des larmes pour s'élancer toute joyeuse vers la Patrie céleste.

Sa jeune sœur qui l'avait suivie au Pensionnat, obtint son entrée dans le cloître. Elle est depuis plusieurs années une fervente Ursuline devenue, par ses heureuses aptitudes, un sujet précieux pour le monastère. Les belles qualités de son esprit et de son cœur, ses vertus solides, font constamment l'édification de la Communauté.

D'autres enfants de la paroisse, dont suivent les noms, ont aussi embrassé la vie religieuse.

1c.—Le Révd Frère Pascal, né Gustave Buisson, fils de M. Amable Buisson et de Dame Marguerite

Boisclair, entré dans la Communauté des Rév. Pères Franciscains, réside aux Trois-Rivières.

20.—La Rév. Sœur Marie du Calvaire, née Victoria Laliberté, fille de M. Félix Laliberté et de Dame Emilie Marcotte, Religieuse Converse, dans la Communauté des Dames Ursulines des Trois-Rivières, décédée.

30.—La Rév. Sœur Marie-Jérôme, née Dina Landry, fille de M. Onésime Landry et de Dame Marie Blais, Religieuse de la Communauté des S.S. de Jésus-Marie, à Montréal

40.—La Rév. Sœur Marie St-Séverin, née Joséphine Buisson, fille de M. Sévère Buisson, et de Dame Exilia Brunelle, Religieuse du Bon Pasteur, à St-Jean, N.-B.

50.—La Rév. Sœur Marie-Séraphine, née Marie-Olive de Montigny, fille de M. Siméon de Montigny, et de Dame Marie Germain, Religieuse Angeline, dans la Communauté des Dames Ursulines des Trois-Rivières.

60.—La Rév. Sœur Marie-Bernadette, née Hélène de Montigny, fille de M. Siméon de Montigny, et de Dame Marie Germain Religieuse Angéline, dans la Communauté des Dames Ursulines des Trois-Rivières.

70.—La Rév. Sœur Marie-Mélanie, née Céline Levasseur, fille de M. Nazaire Levasseur, et de Dame Clarisse Doucet, Religieuse Angéline, dans la

Communauté des Dames Ursulines des Trois-Rivières.

### RANG ST-LOUIS.

Monsieur Antoine Vézina, originaire de la paroisse de Champlain, fut le courageux pionnier qui le premier se fixa au rang St-Louis, sur le lot de terre portant le numéro 52, sur le versant nord de la montagne, un peu au-dessous du petit lac. En quittant sa paroisse natale, M. Vézina s'était d'abord arrêté, pour former un établissement, dans la paroisse de St-Maurice, au rang Ste-Marguerite. Désireux de posséder une propriété plus grande pour élever sa famille, il forma le projet de se fixer au Mont-Carmel, et le mit sans retard à exécution.

Dans le cours du mois d'avril 1850, M. Vézina, avec l'aide de deux hommes, avait fait, sur le lot ci-des-us désigné, les premiers travaux pour préparer un logement à sa famille, consistant en une construction formée de pièces de bois rond, ajustées bien à la hâte, à dimensions très réduites, n'ayant ni porte, ni chassis, ni plancher, ni couverture.

Le 25 Mai suivant, accompagné de son épouse, Dame Marguerite Toutan, et de ses 6 enfants, 3 garçons et 3 filles, M Vézina quittait le rang Ste-Marguerite pour aller prendre possession de sa nouvelle résidence. La température était douce et le soleil brillant. Pour atteindre le but désiré, il lui fallait nécessairement passer par un endroit appelé *Pointe à la Hache*, sur la rivière St-Maurice, près des

*Vieilles Forges*, où résidait M. Jacob Collins, puis parcourir près du double de la distance, et revenir vers le Mont-Carmel, après l'avoir dépassé, par un chemin de *bannes* encore couvert en maints endroits d'une épaisse couche de neige, qui rendait plus difficile ce trajet déjà long et bien pénible.

La famille arrive enfin, sans accident, au terme du voyage. Pour le repos de la première nuit, la bonne mère étend sur le sol les couvertures dont elle dispose, dans lesquelles elle enveloppe soigneusement ses petits enfants, afin de leur procurer un doux sommeil, dont le retard prolongé permet aux bambins de contempler à loisir la voute étoilée qui leur sert *d'abri*.

Le cheval et la vache sont attachés tout près du logis, afin de les préserver des attaques des ours, dont la visite intempestive est redoutée

Le lendemain, sans prendre plus de repos, M. Vézina descend en toute hâte au Cap de la Madeleine, afin d'acheter les planches dont il a besoin pour couvrir sa maison.

Durant la nuit suivante, Madame Vézina, seule avec ses enfants, entend le bruit fait par un ours qui s'approche du logement, avec le désir évident de s'élancer sur la vache pour la dévorer. La timide bête, dans son effroi, secoue énergiquement la chaîne qui la retient, agite la petite cloche suspendue à son cou, et réussit à tenir à distance l'animal féroce, qui se décide enfin à s'éloigner.

Durant cette saison, avec le secours de ses enfants, M. Vézina a pu nettoyer et semer une étendue de terrain d'environ trois arpents en superficie. La récolte de ce grain, on le comprend facilement, était loin de suffire aux besoins de la famille. Il fallait donc nécessairement chercher et trouver d'autres ressources pour se procurer le pain de chaque jour. Sans se laisser abattre par les difficultés et les épreuves, M. Vézina travailla avec ardeur, durant les années subséquentes, pour agrandir son domaine et préparer un avenir prospère à ses chers enfants.

Pendant l'automne de 1850. M. Basile Langlois avec sa famille, MM. P. Buisson, M. Boisclair et Timothé Young, virent se fixer à ses côtés, et tous, dans une noble émulation, rivalisèrent de zèle pour défricher leurs terres et obtenir, chaque année des récoltes de plus en plus abondantes.

#### SOUFFRANCES DES PREMIERS COLONS.

Pour se faire une idée exacte des fatigues et des souffrances endurées chaque jour par les défricheurs, il faut les voir à l'œuvre et considérer attentivement l'excès de leurs labours. Tout d'abord, ils sont dans l'obligation de s'éloigner de leur église et de leur famille, de s'enfoncer dans la profondeur des forêts pour y passer des moments d'ennui et de privations. Leur travail est long et pénible. De l'aurore au crépuscule ils sont sur pied, portant le poids du jour et de la chaleur. La hache ou la pioche suspendue à leurs bras, ils versent des sueurs abon-

dantes qui provoquent incessamment une soif intense, bien difficile à apaiser. L'eau dont ils s'abreuvent est loin d'être toujours de bonne qualité. Leurs mains souvent en contact avec des morceaux de bois carbonisé s'irritent inévitablement et sont fréquemment atteintes de douloureuses blessures. La poussière de la terre et du charbon, remuée par les outils, se mêle à la sueur qui couvre leurs membres, et produit sur la peau une sensation tout à fait désagréable.

La brise rafraichissante pénètre rarement et difficilement dans ces endroits ordinairement environnés de bois qui la retardent et l'arrêtent même parfois, dans son mouvement et son action bienfaisante.

Une nourriture peu délicate et peu attrayante, ordinairement froide, est l'unique ressource pour réparer les forces des courageux colons, avec un petit moment de repos accordé, au milieu du jour, à leurs membres lassés.

Durant les heures de travail, les insectes nuisibles viennent ajouter à ces inconvénients un surcroit de malaise et de souffrances. Ils importunent les ouvriers tout le long du jour en voltigeant sans cesse autour d'eux, pénétrant insolemment dans leurs oreilles, leurs narines et leurs yeux. Bien plus, ils s'acharnent à leurs victimes au point d'exiger d'elles le *tribut du sang* qu'elles boivent avec une insatiable avidité.

A la tombée de la nuit, quand arrive pour les pionniers le moment du grand repos, loin de se calmer les insectes deviennent plus insolents, plus cruels, et tourmentent davantage ces généreux colons, qui ont tant besoin d'un sommeil réparateur, afin de pouvoir, le lendemain, continuer leur travail avec une nouvelle ardeur. Pour se défendre contre ces multitudes de mouchérons importuns, ils sont dans la nécessité de faire brûler des écorces, des morceaux de bois humides, afin de produire une épaisse fumée qui a l'effet de chasser les insectes; mais elle a aussi le sérieux inconvénient d'incommoder les travailleurs au point de les tenir en éveil une partie de la nuit. Leurs lits, généralement faits de branches de sapins, ne sont pas des plus mollets et des plus propres à favoriser le sommeil. Il leur faut ainsi passer des semaines, des mois entiers dans un travail exténuant, dans une lutte incessante, dans une guerre à outrance contre les *maringouins*, les *moustiques* et les *brulots*.

Les Canadiens-Français qui ont le courage et l'énergie de s'imposer de semblables sacrifices, d'endurer de telles souffrances pour l'amour de Dieu et de la Patrie, pour l'avantage et le bien-être de leurs familles, sont certainement des héros dont les noms méritent d'être transmis aux générations futures.

---

PREMIÈRE MESSE.

L'année 1854 tenait en réserve, pour M. Vézina et ses amis, un jour de grande joie et de véritable bonheur, qu'ils ne pouvaient sans doute attendre et espérer sitôt.

Le zélé et intrépide curé de St-Maurice, le Révd M. Joseph Bailey eut la pensée et le désir de faire une visite aux pionniers de la montagne. Durant la saison rigoureuse, au milieu des grandes neiges, le trajet était réellement difficile et propre à causer de grandes fatigues. Monsieur le curé cependant ne se laisse pas dominer par la crainte des difficultés à vaincre. Il se procure des raquettes et se met en marche à travers champs et forêts, fait l'ascension de la montagne, et se rend sans faiblir au milieu des colons de St-Louis, tous joyeux de recevoir la visite du missionnaire, qui arrive le sourire sur les lèvres, le cœur débordant de charité, les mains pleines de bénédictions.

Le bon et aimable curé vient les consoler, les encourager, leur procurer l'extrême bonheur d'entendre la sainte messe et de recevoir le pain des Anges. M. A. Vézina a l'insigne honneur de voir sa maison choisie pour y célébrer le saint-sacrifice.

Le lendemain, après les confessions, le vertueux prêtre monte à l'autel préparé pour la circonstance. Les fidèles réunis pour assister aux saints mystères entrent dans un profond recueillement et puisent

leurs ferventes prières à celles du célébrant, pour faire descendre les faveurs célestes sur leurs familles et leurs travaux de chaque jour.

A la voix de son humble ministre, Jésus-Hostie quitte les splendeurs du ciel et descend pour la première fois, dans le sacrement de son amour, sur cette montagne privilégiée, où Il répandra à l'avenir de multiples bénédictions.

A la fin de la cérémonie religieuse, les paroles bienveillantes tombées des lèvres du zélé missionnaire, ses exhortations sympathiques consolent les colons, leur font oublier momentanément leurs grandes fatigues et leur inspirent un courage tout nouveau. Ils retournent ensuite dans leurs demeures le cœur rempli de la plus douce joie.

Ce jour trois fois béni doit être conservé à jamais dans la mémoire des paroissiens du Mont-Carmel. Dans ce but, ne serait-il pas désirable de voir élever un monument bien simple mais durable, à l'endroit où a été célébrée la première messe, afin d'en conserver un souvenir impérissable. Les nombreuses pierres disséminées dans les champs voisins pourraient facilement être réunies près du chemin, à l'angle formé par les deux clôtures, de manière à ne pas gêner les travaux des cultivateurs, puis élevées en une rustique mais imposante pyramide, surmontée d'une croix en métal. Ce monument bien modeste, occasionnant peu de dépenses et pouvant néanmoins résister à toutes les injures du temps, serait un témoin fidèle d'un passé plein de charmes

et de précieux souvenirs. Dans 50 ans, dans un siècle, il redirait aux descendants des familles actuelles : en l'année 1854, ici même pour la première fois, le saint sacrifice de la messe a été offert sur le territoire de la paroisse de Notre-Dame du Mont-Carmel. (\*)

Selon toute probabilité, la mission a été donnée encore une fois ou deux au rang St-Louis. Un fait qui n'a pas été mis en oubli, semble le faire supposer. Durant l'été de 1854 ou 1855, le Révd M. J. Bailey se trouvait un jour dans la demeure de M. Amable Buisson. Le feu fut mis accidentellement aux vêtements d'un enfant âgé de deux à trois ans. M. le curé, témoin de l'accident, s'empressa de porter secours à l'enfant déjà sérieusement blessé, et réussit à éteindre le feu. Ce jeune enfant est devenu M. Joseph Buisson, demeurant autrefois à St-Théophile et aujourd'hui fixé à Shawinigan. Le Révd M. Bailey avait dû se rendre à St-Louis pour y célébrer les saints mystères.

À l'automne de 1855, M. Bailey quittait la paroisse de St-Maurice pour prendre possession de celle de St-Pierre les Becquets, où il est décédé le 23 Mars 1866, âgé seulement de 47 ans.

---

(\*) Dix années après l'événement mémorable ci-haut relaté, M. A. Vézina fut victime d'un accident fatal. Il était durant l'hiver, occupé à la coupe du bois dans les environs de Peterborough, Haut-Canada, aujourd'hui Province d'Ontario. Un pin qu'il abattait prit une direction imprévue et l'écrasa dans sa chute. Les voies de communications n'étant pas alors faciles, le corps de M. Vézina a été inhumé au lieu où la mort l'avait frappé d'une manière soudaine et tragique. Mme Vézina dont la vie s'est prolongée encore quelques années, est décédée en cette paroisse.

Son successeur, le Révd M. Amable Charest, d'une santé bien affaiblie et d'un âge avancé, n'a pas donné la mission au Mont-Carmel, durant son séjour peu prolongé à St-Maurice.

Le Révd M. G. E. S. L. Jacques-Duheault, choisi par Monseigneur Ths. Cooke pour remplacer Messire A. Charest, a commencé la desserte régulière de la mission en 1857, au rang St-Félix, dans la demeure de M. Calixte Landry, époux de Dame Marie Richard, venu de la paroisse de St-Grégoire avec des frères et des cousins, jeunes gens pleins de courage et d'énergie.

De 1859 à 1862, il y eut un peu d'interruption dans la célébration des offices au Mont-Carmel. Durant cet intervalle, les colons hâtaient par leurs ardens désirs la construction d'une chapelle, dont la nécessité commençait à se faire sentir et semblait s'imposer.

M. Calixte Landry, qui a eu l'honneur et la générosité de mettre plusieurs fois sa maison à la disposition des missionnaires et des fidèles pour la célébration des offices religieux, après avoir mené une vie très laborieuse pour élever une nombreuse famille, a vu avec bonheur le succès couronner ses efforts. Bon père, citoyen intègre, excellent chrétien, toujours très respectueux pour le prêtre et l'autorité, M. C. Landry parvenu à l'âge avancé de 70 ans, fut atteint d'une maladie qui le conduisit en quelques semaines aux portes du tombeau. Muni des sacrements et de tous les secours de la

Sainte Eglise, il vit avec calme approcher la mort, et s'endormit doucement dans le Sein de la terre, au milieu de ses enfants bien-aimés, le 27 Mars 1896.

### RANG ST-FLAVIEN

Pendant l'année 1852, M Edouard Levasseur, originaire de la banlieue des Trois-Rivières, époux de Dame Rose-de-Lima Belisle, alla fixer son séjour à la montagne, sur le lot désigné par le numéro 59, et se mit à l'œuvre avec ardeur pour faire chaque année des défrichements et subvenir aux besoins de sa famille.

Le plateau de la montagne offrait le sérieux inconvénient de manquer complètement d'eau. Pour s'en procurer, il fallait descendre du sommet, afin de la puiser dans les sources nombreuses qui surgissent abondantes à la base.

Messieurs les notaires V. Guillet et F. de Lotinville, des Trois-Rivières, faisant exécuter des travaux de défrichements non loin de la propriété de M. Levasseur, tentèrent un grand effort pour atteindre l'élément liquide sur le sommet de la montagne, en faisant creuser un puits d'une profondeur de 80 pieds. Ce travail dispendieux est demeuré inutile, et l'eau a toujours refusé avec opiniâtreté de se rendre aux désirs des propriétaires. Ce trou profond n'étant pas assez solidement fermé, est devenu un danger pour les animaux. Un cheval appartenant à M. François Thellend et conduit par un jeune

homme, passait là un jour, au commencement de l'hiver, et se précipita dans cet abîme caché, où il trouva la mort.

A la suite de M. E. Levasseur, MM. M. Courteau, E. Grondin, Moïse Brunelle et d'autres colons vinrent se placer au même endroit, ou dans les environs. Cependant, après un séjour plus ou moins long, ils quittèrent tous ce lieu pour aller se fixer ailleurs.

La colonisation faisait évidemment des progrès rapides dans les rangs St-Félix et St-Louis. Le rang St-Flavien, offrant moins d'avantages, demeurait plus stationnaire.

En laissant la montagne, M. E. Levasseur alla s'établir dans la partie ouest du rang St-Flavien, et continua d'élever chrétiennement sa nombreuse famille. Plus tard, il prit le parti d'émigrer aux Etats-Unis, où il mourut dans un âge avancé.

### RANG ST-MICHEL

La partie supérieure du territoire de Notre-Dame du Mont-Carmel a été colonisée plusieurs années après la partie sud-est, à raison du manque de communications.

L'ouverture des chemins a attiré de différents points les colons, qui se sont fixés dans les rangs St-Michel, St-Pierre et St-Mathieu, où l'on trouve une grande étendue de terrains d'une fertilité remarquable.

Le premier colon de St-Michel fut Monsieur Pierre Lord, époux de Dame Emilie Beaumier. Originaire de St-Grégoire et frère de M. Joseph Lord, dont le nom a été mentionné précédemment M. P. Lord vivait à St-Maurice. dans le rang Ste-Marguerite, quand lui vint le désir de quitter ce lieu, pour se fixer au sein de la forêt et contribuer à former une paroisse. Son projet fut mis sans retard à exécution Il choisit pour lieu de sa résidence les bords de la petite rivière aux *Tourtes*, à l'intersection de la ligne du *cordon* de St-Michel avec celle du *cordon* des *Grès*, nommé plus tard rang St-Pierre, avec l'agrément de Monseigneur L. F. Laflèche, en souvenir de cet homme de bien, qui a rendu des services importants à ses concitoyens.

Après avoir préparé à la hâte un logement temporaire, M. Lord se met à construire un moulin à scie, pour offrir des avantages aux nouveaux colons. et favoriser l'établissement de ceux qui viendront se grouper autour de lui.

M. Lord était un homme de talents, doué de précieuses qualités de l'esprit et du cœur. Pour suppléer à la faible instruction puisée dans les écoles élémentaires, M. Lord employait ses rares moments de repos à lire des ouvrages utiles et propres à satisfaire son goût très prononcé pour l'étude. Aussi ses connaissances étaient-elles étendues et variées. Son jugement solide, servi par une mémoire très heureuse, lui permettait de profiter abondamment de ses lectures. Sa voix douce, enctueuse, une grande

facilité d'élocution, rendaient sa conversation intéressante et instructive.

Bon père de famille, citoyen intègre, il a donné l'exemple d'une vie sans reproche, passée dans le service de Dieu, dépensée largement pour le bien de ses enfants et l'avantage de ses paroissiens.

M. Lord avait appris le plain-chant et chantait régulièrement au chœur de l'église paroissiale. Il suffisait de voir son attitude humble, respectueuse dans la maison de Dieu, d'entendre sa voix douce, qui sortait sans effort de sa poitrine, pour dire avec conviction : voilà un chrétien qui chante uniquement pour glorifier le Seigneur.

M. P. Lord a terminé sa carrière bien remplie sur le champ de ses labeurs et de ses fatigues. Parvenu à une heureuse vieillesse, après une maladie relativement courte, fortifié par la réception des derniers sacrements, M. Lord expirait doucement au sein de sa famille en pleurs, dans le cours de Mai 1887.

Peu de temps après M. P. Lord, MM. Frs. Desilets et A. Loranger, avec leur famille respective, quittaient la paroisse de St-Maurice pour se fixer au rang St-Michel. MM. Clovis Hébert et Gédéon Hébert, deux frères venant aussi de St-Maurice, pleins de courage et de force, ont réussi, par leur travail persévérant, à se créer dans la nouvelle paroisse, au rang ci-haut désigné, de beaux et grands établissements.

A l'époque des premiers défrichements, est venu se placer sur le *cordon* St-Michel, dans la partie nord-est, et tout près du rang St Louis, un étranger dont le nom mérite de figurer avec honneur dans la rédaction de ces notes. M. Denis Gill, d'origine irlandaise, venu d'au-delà des mers, à été regardé comme un bienfaiteur par les nouveaux colons, tout particulièrement par ceux du rang St-Louis. M. Gill fut résident au Mont-Carmel durant quelques années. Ayant des capitaux à sa disposition, il construisit sur la petite rivière à la *Rouille*, près de la rivière *Cachée*, un moulin à scie, actuellement la propriété de Messieurs Veilleux.

Bon, affable, généreux, M. Gill a fourni de l'emploi, donné du travail à plusieurs des nouveaux colons, qui ont pû, en gagnant le pain pour leurs familles, faire certaines épargnes et les employer à pousser plus activement le défrichement de leurs terres. Doué d'une belle intelligence, possédant des connaissances étendues en histoire naturelle, spécialement en botanique, en médecine même, M. Gill a pu, en maintes occasions, fournir aux défricheurs des renseignements précieux, des conseils très utiles dans les situations diverses où ils se trouvaient tous. Il a quitté le Mont-Carmel et s'est dirigé vers la Province d'Ontario, pour se fixer à Ottawa. Son départ a causé de vifs regrets au sein des familles, qui ont gardé de ce brave homme un bon et durable souvenir.

Plus tard, dans le cours de Mai 1885, M. Michel

Forest, junior, époux de Dame Azilda Buisson, fut, dans ce moulin construit par M. Gill, victime d'un accident fatal qui occasionna sa mort. Étant un jour tout occupé à un travail absorbant, sans le remarquer, il s'approcha trop d'une large et longue courroie, qui le saisit et l'emporta avec une vitesse extrême pour le précipiter sur de grosses poulies. La violence du choc lui broya les membres et lui fit perdre instantanément l'usage de ses sens. M. Alphonse Veilleux, son cousin et son associé, vola à son secours.

A la suggestion du Révd M. P. A. Milot, alors vicaire, appelé pour administrer les derniers sacrements à l'infortuné M. Forest, un paroissien fut immédiatement envoyé aux Trois-Rivières pour réclamer les soins de M. le Dr. L. P. Normand, qui s'efforça de remettre à leur place tous les os rompus.

Malgré sa robuste constitution et sa force peu ordinaire, après deux jours de souffrances et d'agonie, M. Forest rendait le dernier soupir au milieu de sa famille éplorée.

Sa mort, arrivée dans des circonstances si tragiques, a causé une douloureuse émotion aux paroissiens qui avaient beaucoup d'estime pour le défunt, dont les qualités étaient reconnues et appréciées de toutes les personnes qui avaient eu des relations avec lui.

---

## RANG ST-MATHIEU

Messieurs F. X. Langlois et Naz. Langlois, deux frères, se sont fixés, le premier à l'extrémité ouest du rang St Mathieu, et le second sur le cordon des *Grès*, nommé plus tard, en 1894, rang St-Pierre. Comme ils avaient tous deux peu de ressources pécuniaires pour construire un logement au milieu de la forêt et faire les premiers défrichements, ils ont connu et goûté à satiété les épreuves, les ennuis et les privations quotidiennes des défricheurs. ✓

M. F. X. Langlois a abandonné sa terre pour aller aux Etats-Unis, où il travaille dans les manufactures américaines.

M. N. Langlois, aujourd'hui un peu avancé en âge, demeure encore, avec son fils Joseph, sur sa propriété presque totalement défrichée. Il vit en paix et attend avec confiance la récompense promise par Dieu au bon et fidèle serviteur.

Deux autres braves colons qui se sont placés en pleine forêt, pour faire des défrichements, sont MM. Zéphirin Buisson et Zérique Brunelle. Ils ont subi, sans se plaindre, les nombreuses épreuves inhérentes à leur condition de pionniers. M. Buisson étant chasseur, avait l'occasion, dans ses voyages, de dissiper les ennuis de diverses manières et de changer *le mal de place*, comme on le dit en style familier.

M. Brunelle, au contraire, s'est condamné à une réclusion complète. Durant les absences de son ami, il était seul à l'ouvrage, sous le regard de Dieu

et de son ange gardien qui l'encourageait dans ses labeurs, le consolait dans ses épreuves et ses ennuis. Pour prendre le repos de la nuit, M. Brunelle se retirait dans un modeste et pauvre réduit donnant accès aux vents et à la pluie. Là, sur un lit fait de branches de sapins, et qui n'était certainement pas moelleux, M. Brunelle appelait de ses désirs un sommeil qui refusait souvent de se rendre à son invitation pressante. Plus d'une fois, durant les nuits d'été, il a dû entendre, à petite distance de son logement, le sourd grognement des ours et les cris des autres bêtes sauvages.

M. Brunelle, toujours d'un grand calme et parfaitement maître de lui-même, écartait facilement toute crainte, dans cette profonde solitude, où plus d'une personne eut éprouvé une certaine frayeur, à la tombée de la nuit.

Par son travail énergique et constant, M. Brunelle a pu défricher sa propriété composée de riche terre argileuse, qui lui donne chaque année une belle moisson et le dédommage amplement de ses longs et durs labeurs, des sueurs abondantes qu'il a versées durant de longs jours, pour mener son travail à bonne fin.

L'auteur de ces lignes se souvient d'avoir fait une visite à M. Brunelle, quand il occupait son humble petit *chantier*. Le brave colon n'avait pu encore construire une grange. La récolte de grain était accumulée sous un abri temporaire fixé entre de gros arbres.

Le visiteur et M. le curé de la paroisse arrivèrent à cet endroit après l'heure de midi, par un beau jour d'automne. L'air était très calme, le ciel pur et sans nuages. Leur attention est soudainement attirée par de petits cris animés, venant de la cime des arbres qui protégeaient la récolte. Ils reconnaissent aussitôt la voix perçante de plusieurs écureuils qui vont et viennent avec agilité, montent précipitamment dans les arbres, en descendent avec la même vitesse. Ils paraissent tous joyeux de cette abondance de grain entassé sous les grands arbres. Ils se félicitent sans doute d'avoir une si belle occasion de préparer facilement, pour la saison rigoureuse qui approche, une surabondance de nourriture. Pour manifester leur satisfaction et leur joie, ils *parlent bien haut*, et veulent, à leur manière, redire la complaisance et l'extrême générosité du bon M. Brunelle, qui leur permet de prendre largement sur la récolte de l'année le grain qui leur est nécessaire pour passer la saison des frimas et des tempêtes.

Après avoir conversé avec M. Brunelle, les deux visiteurs le quittent remplis d'admiration, sans se lasser de faire l'éloge du vaillant et énergique d'fricheur.

#### RANGS ST-JEAN-BAPTISTE ET ST-LÉON.

Les deux petits rangs St-Jean-Baptiste et St-Léon, situés dans la partie nord du territoire, entre la rivière St-Maurice, à l'ouest, et la grande ligne de la Seigneurie du Cap de la Madeleine, au nord-est,

ont été occupés et colonisés plus tard, c'est-à-dire depuis 1880, environ, par les pionniers qui sont devenus les paroissiens de St-Théophile du Lac.

---

### RAPIDES PROGRÈS DE LA COLONISATION.

Le Mont-Carmel était devenu le point de mire d'un grand nombre de cultivateurs. Chaque jour, les premiers colons voyaient avec une grande satisfaction des jeunes gens robustes et courageux, venir de différentes paroisses pour se grouper autour d'eux. Les paroisses de St-Grégoire, de Bécancourt, de St-Maurice, de Champlain, fournirent un fort contingent de colonisateurs.

Des paroisses de St-Bazile, de St-Raymond, de Ste-Catherine et autres, arrivèrent plusieurs bonnes et braves familles, pleines de courage et d'ardeur pour défricher des terres. A leur tête étaient les familles Thellend, Drolet, Gauvin, Paquette, Morand, Robitaille et autres, qui élevaient rapidement le chiffre de la population.

---

## ERECTION CANONIQUE; ERECTION CIVILE DE LA PAROISSE.

La demeure de M. Calixte Landry, au rang St-Félix, où la mission était, en 1857, donnée par le Révd M. Duheault, curé de St-Maurice, ne pouvait fournir un local assez spacieux pour recevoir les fidèles et leur permettre d'assister commodément aux offices religieux.

Les rapides progrès de la colonisation et l'arrivée de nouvelles familles engagèrent les colons à faire, sous la direction de Messire Duheault, les démarches nécessaires pour travailler à l'organisation d'une paroisse. Dans ce but, les intéressés présentèrent durant l'année 1858, à Monseigneur Thomas Cooke, premier évêque des Trois-Rivières, une requête dans laquelle ils priaient Sa Grandeur d'émettre un décret, afin d'ériger canoniquement la nouvelle paroisse.

Dans sa sollicitude pastorale, se rendant avec empressement aux désirs des fidèles. Monseigneur formula, le 30 décembre de la même année, le décret humblement sollicité, par lequel la paroisse était érigée canoniquement, sous le vocable de Notre-Dame du Mont-Carmel, avec les bornes qu'elle possède aujourd'hui, moins la partie nord, dans les environs de la rivière St-Maurice, annexée depuis à cette paroisse, et donnée ensuite, pour une partie, à la nouvelle paroisse de St-Théophile du Lac.

Peu après, la paroisse fut érigée civilement le 16

Mars 1859. par une proclamation de Son Excellence Sir Edmund Head, alors gouverneur du Canada.

Le 17 septembre 1859, le Très Révd Charles-Olivier Caron, Vicaire-Général et chapelain des Dames Ursulines des Trois-Rivières, député par Monseigneur Thomas Cooke, se rendit sur les lieux pour examiner et choisir l'endroit le plus avantageux, afin d'y bâtir la première église ou chapelle. Après avoir visité le sommet de la montagne, qui offre un site charmant, M. le Grand Vicaire, considérant la grande difficulté, pour les paroissiens, de faire parvenir l'eau à ce degré d'altitude, descendit de suite sur le versant ouest, et fixa l'emplacement de la chapelle sur les numéros 63 et 64, à l'endroit aujourd'hui occupé par l'angle sud du jardin actuel du curé.

Le terrain choisi pour y construire la chapelle et les dépendances, d'une étendue de 8 arpents en superficie, fut donné par deux citoyens de la localité : Messieurs Benjamin Faucher et Pierre Girard, dont la bienveillance et la générosité, en cette occasion, ont certainement attiré sur eux les faveurs célestes. Ces généreux donateurs ont ensuite quitté la paroisse pour émigrer aux États-Unis, où ils sont décédés peu d'années après leur départ.

Le choix du terrain fait par M. le Grand Vicaire ne rencontra pas tout d'abord l'approbation de tous les intéressés. Les sentiments étaient divers et les opinions bien partagées.

Les fidèles de St-Félix voulaient faire construire

la chapelle dans leur rang. Ceux de St-Louis donnaient leurs raisons pour obtenir la construction de l'édifice religieux sur le versant nord de la montagne, près du petit lac, qui devait, sans *plainte* et sans *regret*, fournir d'une manière économique tout l'eau nécessaire à la population.

Après plusieurs petites discussions soutenues de part et d'autre avec animation et chaleur, tous les paroissiens, poussés par le sentiment du devoir, imposèrent silence à leurs opinions personnelles et se soumirent à la décision de l'autorité épiscopale, représentée dans la personne de M. le Grand Vicaire Chs Ol. Caron.

Pendant les travaux ne furent pas immédiatement exécutés. La divergence d'opinions entre les paroissiens doit-elle compter pour quelque chose dans ce retard, qui a pu être préjudiciable au bien des âmes ? Nous n'osons le croire et l'affirmer.

---

## PREMIÈRE CHAPELLE, 1862.

### CONSTRUCTION ET BÉNÉDICTION.

Le contrat pour la construction de la chapelle fut donné à M. David Beaudet, menuisier de la paroisse de St-Maurice

Dans le cours de l'automne de 1861, et durant l'hiver suivant, les matériaux furent préparés et

transportés sur le lieu choisi et désigné par M. le Grand Vicaire Chs Ol. Caron.

Au printemps, sous la surveillance et la direction du Révd M. Duheault, curé de St-Maurice, les travaux furent commencés et poussés activement, suivant les désirs bien légitimes des paroissiens. Des souscriptions volontaires avaient été faites dans toute la paroisse, afin de réaliser une somme d'argent suffisante pour les besoins du moment, et de mener ainsi à bonne fin une entreprise chère à tous les cœurs des intrépides pionniers du Carmel.

Le progrès des travaux causait un sensible plaisir aux fidèles qui hâtaient, par des vœux ardents, le moment fortuné où ils auraient enfin un édifice religieux, dans lequel ils pourraient se réunir plus commodément pour assister aux saints mystères, prier et entendre la prédication du Saint Evangile.

Le jour béni, objet de désirs sincères et empressés, va bientôt luire. M. le curé annonce un jour, avec satisfaction, au prône de la messe paroissiale, l'heureuse nouvelle qui provoque une douce émotion dans l'âme de ses auditeurs.

La touchante cérémonie est fixée au neuvième jour de Novembre, fête de la dédicace de la basilique de St-Sauveur.

Au jour marqué, le Révd M. Duheault suspend ses occupations à St-Maurice, se rend avec joie à Notre-Dame du Mont-Carmel, pour bénir la chapelle

et la consacrer au culte divin d'une manière imposante et solennelle. Les paroissiens arrivent de côté et d'autre avec empressement, le sourire sur les lèvres, la joie dans le cœur, s'estimant heureux de prendre part à cette fête mémorable pour eux tous.

Le calme de l'atmosphère, la douceur de la température, les flots de lumière versés sur tous les points de l'horizon par un soleil brillant qui poursuit sa course dans un ciel sans nuages, favorisent singulièrement les religieux paroissiens qui se rendent à la fête.

La bénédiction terminée, M. le curé monte au saint autel pour offrir le divin sacrifice, au milieu de nombreux fidèles qui prient avec une grande ferveur, faisant monter vers le Ciel l'expression sincère de leur plus vive gratitude. L'allocution pathétique prononcée par le célébrant, visiblement ému, fit sur les auditeurs une douce et profonde impression.

Durant le saint sacrifice, huit chantres unirent leurs voix sympathiques et puissantes, pour rehausser l'éclat de cette joyeuse fête. Le chœur de chant était dirigé par M. Pierre Bedard. Instituteur, résidant aux Forges Radnor, et devenu plus tard paroissien et premier chanteur de N.-D. du Mont-Carmel. Messieurs Jean Forest, Etienne Forest, Michel Forest, Louis Forest et autres chantres, prêtèrent leur concours pour la circonstance.

A l'occasion de cette cérémonie religieuse, M. Antoine Lizotte, des Forges de l'Îlet, offrit le pain bénit et fit une collecte pour subvenir aux besoins de la nouvelle paroisse.

Après cette belle et touchante cérémonie, les paroissiens se séparèrent grandement dédommagés de leurs sacrifices, consolés et fortement encouragés pour répondre aux épreuves de l'avenir.

De ce moment à l'année 1870, la desserte fut régulièrement donnée, le dimanche, deux fois par mois, dans cette première chapelle, par Messieurs les curés de St-Maurice ou par leurs vicaires. Les curés qui se sont succédés, durant ce laps de temps, sont les Révd MM. Duheault et J. O. Prince ; et les vicaires, les Révds MM. O. Belcourt, J. Bte Marcotte, J. Bte Leclair et J. Théophile S. de Carufel.

---

## UN JOUR DE DOULEUR ET DE DEUIL (1862)

Le neuf Juin de l'année 1862 est une date qui rappelle le souvenir d'un évènement douloureux pour la jeune paroisse de N.-D. du Mont-Carmel. Les travaux nécessaires, pour préparer les terrains à recevoir le grain de semence, ne sont pas encore terminés, et la saison est déjà avancée. Chaque colon profite de tous les instants et poursuit son dur travail avec courage et persévérance. Pour nettoyer un morceau de *terre neuve* et le rendre propre à une

culture facile, le feu est un agent puissant et énergique pour faire disparaître le bois inutile et enrichir le sol, en même temps. Cependant, il n'est pas sans offrir parfois de sérieux inconvénients, et même de grands dangers pour la demeure du cultivateur, dont la vie est aussi menacée, en certaines occasions. Quand le sol a été desséché durant plusieurs jours par les rayons ardents du soleil et les vents chauds, l'élément destructeur devient incontrôlable, et produit souvent des conflagrations dont les effets sont désastreux.

L'année dont nous parlons a été témoin d'un malheur de ce genre. Son souvenir lugubre est demeuré vivace dans la mémoire des personnes qui ont vu cette catastrophe. Elles ne peuvent en parler encore aujourd'hui, sans éprouver une douloureuse émotion.

Le matin du jour auquel on a déjà fait allusion, le soleil s'est montré brillant à l'horizon, poursuivant sa course dans un ciel sans nuages, mais un peu voilé, de côté et d'autre, par une légère fumée qui s'échappe du sol. Bientôt le vent s'élève et attise les feux cachés sous la cendre, en une foule d'endroits. Les flammes apparaissent et s'étendent avec rapidité dans les forêts et dans les lieux défrichés. Le vent, soufflant encore avec plus de violence, active davantage les flammes qui ondulent comme des vagues furieuses, et forment bientôt une mer de feu.

Dans le rang St-Félix spécialement, où la terre

noire est très abondante, le feu fait rage et soulève avec les flammes, dans toutes les directions, une épaisse fumée qui envahit l'espace, voile l'astre du jour et donne à toute la nature un aspect sinistre, propre à inspirer la frayeur aux personnes les moins timides.

Dans une maison du rang St-Félix, quatre personnes adultes. M. Charles Martin, son épouse, Dame Adeline Richard, Mme Léandre Lizotte, une jeune fille du nom de Hermine Laroche, et deux petits enfants, voient avec une vive inquiétude les ravages causés autour de l'édifice par cette immense conflagration.

Le danger devenant d'une minute à l'autre plus menaçant, les personnes enfermées dans la maison sont forcées de chercher leur salut dans la fuite, à travers une fumée suffocante, et marcher au milieu des flammes. Suivant toute probabilité, il n'y a pas d'autre moyen d'échapper à une mort certaine et terrifiante. Sans balancer davantage, les infortunés captifs quittent leur retraite et se trouvent, dans leur fuite précipitée, involontairement séparés les uns des autres. M. Martin, portant un petit garçon dans ses bras, cherche un refuge dans un fossé, sous un pont, où il est protégé contre les ardeurs du feu, et parvient ensuite à s'éloigner des flammes.

Mme Lizotte et la jeune fille tombent toutes deux dans le fossé, et sont horriblement brûlées.

Mme Martin sort de sa demeure avec la croix

de tempérance, tenant dans ses bras un enfant âgé seulement d'un mois, et prend une direction différente, sans trop savoir où elle va. évidemment. A quelques pas de la maison, elle perd sa croix chérie, qui tombe sur un terrain couvert de côpeaux, envahi par les flammes dévorantes. Sans s'arrêter là, elle fait un suprême effort et réussit à marcher encore vers le sud, enlaçant de ses deux bras, pressant énergiquement sur son cœur angoissé le tendre objet de son amour maternel. Mais, bientôt suffoquée par l'épaisse fumée et atteinte par l'ardeur des flammes qui l'enveloppent, elle s'incline, chancelle et tombe pour ne plus se relever, tenant toujours serré sur son cœur le pauvre petit être, son plus précieux trésor.

Durant ces moments d'angoisse, çà et là des cris de détresse et de désolation se font entendre. Les familles atterrées sortent précipitamment de leurs demeures et s'élancent sur les routes, dans la direction de la paroisse voisine. Les flammes les poursuivent avec fureur, les atteignent et consomment, malgré tous leurs efforts, une partie des objets enlevés de leurs maisons menacées d'une destruction complète.

Quand les colons du rang St-Félix, après le passage de ces torrents de flammes, peuvent circuler pour faire des recherches sur ce coin désolé de la paroisse, et porter secours aux personnes qui ont pu étrangement souffrir durant ces heures *d'agonie*, ils sont témoins, en passant sur la propriété de M. Mar-

tin, d'un spectacle plein d'horreur et propre à les faire frémir... Les corps de l'infortunée mère et de son tendre enfant sont littéralement rôtis, carbonisés... Les restes mortels des deux victimes sont recueillis avec respect et transportés dans la maison la plus voisine, épargnée par l'élément destructeur.

Il serait difficile de peindre la profonde douleur de M. C. Martin, au moment de son retour, quand il apprend toute l'étendue de son malheur.

Madame Lizotte et la jeune fille, qui ont été trouvées dans le fossé, enduraient de grandes souffrances. La jeune fille est morte par suite des blessures causées par le feu. Madame Lizotte a pu enfin se rétablir, bien lentement et très difficilement.

L'humble petite croix de bois, tombée des mains de Madame Martin, a été préservée d'une manière extraordinaire et prodigieuse des atteintes du feu. On l'a trouvée intacte sur un amas de copeaux, autour duquel les flammes avaient dévoré tout ce qui pouvait leur servir d'aliment. Elle est précieusement conservée dans la famille de la défunte, comme une relique, comme un souvenir ineffaçable de la catastrophe causée par l'immense conflagration de l'année 1862.

Le Révd M. Duheault, curé de St-Maurice, averti du désastre qui affligeait la nouvelle paroisse, se rendit avec empressement dans le rang St-Félix pour réciter les prières de l'Eglise, afin de calmer les flots de cet océan de feu, pour offrir les secours de son ministère aux blessés et porter des paroles

de consolations à toutes les personnes affligées.

La sinistre nouvelle de ce malheur, tombé d'une manière soudaine et inattendue sur la nouvelle paroisse, porta la consternation dans l'âme de tous les citoyens, qui se hâtèrent d'offrir l'expression de leurs vives et profondes sympathies à toutes les victimes de cette immense et horrible conflagration.

Pour perpétuer la mémoire de ce lugubre événement, une croix a été plantée sur le terrain, à l'endroit précis où Madame Martin a rendu le dernier soupir. On la voit encore aujourd'hui à petite distance du chemin, environnée d'une clôture qui la protège et soustrait le sol aux piétinements des animaux des champs.

---

## PREMIÈRES CLOCHES DE LA PAROISSE

---

### PETITE CLOCHE.

La première chapelle, une fois construite, attendait une cloche pour annoncer aux fidèles l'heure des offices

Les ressources des paroissiens ne leur permettaient guère de faire l'acquisition d'une belle et grosse cloche. Eu égard aux circonstances, ils étaient disposés à se contenter de peu.

À l'embouchure de la rivière *Cachée*, sur un

moulin à scie appartenant à M. Hall, une petite cloche d'acier annonçait chaque jour aux employés les différentes heures de travail. Éprouvée par le feu d'un incendie, elle était détériorée et devenue d'une bien médiocre valeur. Le son qu'elle rendait, on le comprend, n'était pas très agréable.

Sur demande des paroissiens, elle leur fut sans doute très volontiers donnée par le propriétaire. Elle n'a pas eu l'honneur d'être placée sur la chapelle. Quand arrivait le moment des offices religieux, un paroissien la prenait dans ses mains, et, en l'agitant avec force, il faisait rire les fidèles qui comprenaient néanmoins le signal donné, et se préparaient à entrer dans le lieu saint.

Après une carrière peu brillante, elle fut forcée de prendre sa retraite, cédant la place à la seconde cloche. Elle gisait sur le perron du presbytère, oubliée de tout le monde, quand les fidèles de la mission de St-Théophile exprimèrent le désir de la placer près de la gare, pour annoncer les offices religieux. Elle leur fut immédiatement cédée en *pur don*. Sa carrière s'est terminée à St-Théophile d'une manière soudaine et tout à fait *tragique*.

Un jour, quelques jeunes gens voulant enrichir le son de leur petite cloche dont la voix défectueuse ne donne pas satisfaction, décident de lui faire subir l'action du feu, pour la plonger ensuite dans l'eau froide.

Tout est préparé pour cette opération impres-

sionnante et risquée. Le feu est allumé, le bois pétillante, et bientôt le brasier devient ardent. Les intéressés soulèvent la cloche et la tiennent au-dessus des flammes, pour lui communiquer une forte chaleur : puis faisant cercle autour du bassin rempli d'eau, ils la font descendre lentement et avec anxiété dans ce bain étrange pour elle, qui la *saisit* et la fait éclater en morceaux.

On comprend la surprise et le chagrin de ces jeunes gens, qui voulaient obtenir un tout autre résultat. Evidemment la trempée était trop *sèche* et trop forte, suivant l'expression reçue parmi les habiles forgerons.

---

## SECONDE CLOCHE.

La seconde cloche a été bien supérieure à la première et mieux appréciée par les paroissiens. Elle fut achetée durant l'année 1865, et bénite à St-Maurice, dans le cours de l'automne, par les soins du Révd M. J. O. Prince, curé, qui venait de succéder à Messire Duheault, nommé curé de St-Stanislas.

La bénédiction fut faite par le très Révd Chs Ol. Caron, V. G. qui a aussi prononcé avec éloquence l'allocution de circonstance.

Le Révd M. Duheault et M. le notaire Flavien

Lottinville, assistèrent à la cérémonie comme parrains ; et les marraines furent Madame Joseph Frigon, de St-Maurice et Mademoiselle Séraphine Beaudry, des Trois-Rivières

De nombreux fidèles assistèrent à cette bénédiction, qui était un événement important pour les paroissiens de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Cette belle cloche anglaise, d'un poids et d'un volume convenables, d'un son agréable à l'oreille, a rempli durant plusieurs années sa religieuse mission, jetant ses notes joyeuses à tous les échos de la montagne. Elle a quitté plus tard le clocher du Carmel, à l'arrivée des trois dernières cloches, pour aller prendre possession de celui de St-Albert de Warwick, où elle chante encore chaque jour la gloire de Dieu, et invite fréquemment à la prière les âmes chrétiennes et ferventes.

Tableau qui pourra intéresser les paroissiens :

LES TROIS ÉVÊQUES DU DIOCÈSE.

Mgr Thomas Cooke, de 1852 à 1870.

Mgr Ls. Frs. Richer-Lafèche de 1870 à 1898.

Mgr Frs. X. Cloutier, de 1898.

CURÉS DE ST-MAURICE qui ont desservi N.-D. du Mont-Carmel :

Révd M. Joseph Bailey de 1850 à 1855.

“ “ Amable Charest de 1855 à 1857.

“ “ G. E. S. L. Jacques-Duheault, de 1857 à 1865.

“ “ Jean-Octave Prince, de 1865 à 1870.

VICAIRES DE ST-MAURICE qui ont exercé le saint ministère à N.-D. du Mont-Carmel :

- Révd M. François Onésime Belcourt, de 1862 à 1863.  
“ “ Jean-Baptiste Marcotte, de 1864 à 1865.  
“ “ Jean-Baptiste Leclair, de 1865 à 1868.  
“ “ Jos. Théophile S. de Carufel de 1869 à 1870.

CURÉS DE N.-D. DU MONT-CARMEL

- Révd M. J. Théophile S. de Carufel, de 1870 à 1875.  
“ “ Méd. Victor S. de Carufel, de 1875 à 1876.  
“ “ J Théophile S. de Carufel, de 1876 à 1882.  
“ “ L. Adolphe Dupuis, de 1882 à 1885.  
“ “ David Ovide S. de Carufel, de 1885 à 1899.  
“ “ Noé Villeneuve, de 1899.

VICAIRES DE N.-D. DU MONT-CARMEL.

- Révd M. Victor S. de Carufel, de 1874 à 1875.  
“ “ Jean-Baptiste Grenier, de 1876 à 1880.  
“ “ Frs. X. Epiphane Dussault, de 1880 à 1882.  
“ “ G. Félix Beaudet, de 1882 à 1884.  
“ “ J. M. Arsène Béliveau, en 1885.  
“ “ Michel Èx Janelle, de 1885 à 1886  
“ “ Alexandre Beauchesne, de 1886 à 1888.  
“ “ P. Adélar. Milot, de 1888 à 1889.  
“ “ Nérée Desilets en 1889.  
“ “ J. Auguste Gouin en 1889.  
“ “ Ed. Ernest Béland, de 1889 à 1890.  
“ “ Noé Villeneuve, de 1890 à 1893.  
“ “ Charles Ol. S. de Carufel, de 1893 à 1895.  
“ “ J. H. Arthur Béland, de 1895 à 1899.

## CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE.

---

1863 - 1870.

La chapelle construite par M. David Beaudet n'avait pas les dimensions voulues et ordonnées par Mgr Ths. Cooke, sa longueur étant seulement de 40 pieds, et sa largeur de 30 pieds. On y joignit plus tard une petite annexe de 20 pieds de longueur sur 20 pieds de largeur.

Cette chapelle devint bientôt trop petite pour contenir les paroissiens, dont le nombre augmentait rapidement chaque jour.

Dès l'année 1867, il fallut songer à construire un édifice plus vaste pour la célébration des offices religieux. Dans ce but, la paroisse prit la détermination de recourir une seconde fois à l'autorité ecclésiastique. Une requête fut donc préparée et soumise à l'approbation de l'Evêque diocésain. Mgr T. Cooke, par un décret signé le 27 Mars 1867, ordonna la construction de l'église actuelle.

Messieurs Narcisse Genest dit Labarre, Michel Forest, Alexandre Marchand et Adélarde Meunier, furent nommés syndics, pour mettre à exécution le décret formulé par Mgr Cooke. (À l'exception de M. A. Meunier, qui demeure aujourd'hui aux États-Unis, les autres syndics sont décédés depuis quelques années.)

L'année suivante, les syndics ci-haut nommés firent préparer une répartition légale qui fut homologuée le 2 Octobre 1868.

Le contrat pour la construction de l'église fut donné par le Révd M. J. O. l'ince et les syndics à M. Calixte Therrien, architecte, de la paroisse de Ste-Monique, comté de Nicolet.

Sous les soins et la direction de M. le contracteur, les travaux furent commencés au mois d'Août 1869, sans être faits avec activité. Au mois de Décembre de la même année, cependant, ils furent poussés avec plus de vigueur et de régularité. M. Therrien quitta le lieu de sa résidence et vint se fixer à N.-D. du Mont-Carmel.

Durant l'hiver, il fit préparer les portes, les châssis et autres objets nécessaires à la construction de l'édifice religieux.

Aux premiers beaux jours du printemps de 1870, les travaux furent repris avec une nouvelle ardeur et poussés très activement.

Un incident fâcheux vint tout à coup arrêter leurs rapides progrès. Dans le cours du mois de Juin, soudainement atteint par les fièvres, après une maladie de courte durée, M. Therrien fut sans merci moissonné par la mort et enlevé à l'affection de sa famille chérie, plongée dans un deuil profond par ce coup terrible et inattendu.

Après ce lugubre évènement, Messieurs les syndics proposèrent à Madame Therrien de résilier le

contrat passé entre eux et son mari, lui offrant généreusement pour indemnité la somme de \$300 00. L'arrangement fut immédiatement accepté par Mme Therrien.

Alors M. le Grand Vicaire Chs. Ol. Caron, administrateur du diocèse, chargea le Révd M. Théophile S. de Carufel, vicaire de Messire J O. Prince, de surveiller l'exécution des travaux de l'église, qui furent repris sans retard, activement continués et menés à bonne fin, avec la grâce de Dieu.

Sans être terminée, l'église se trouvait néanmoins dans un état convenable pour recevoir les paroissiens et leur permettre d'assister sans fatigue à l'office divin.

---

### BÉNÉDICTION DE L'ÉGLISE.

Le diocèse des Trois-Rivières subit une grande épreuve durant l'année 1870. Son premier pasteur, Mgr Thomas Cooke, de sainte mémoire, parvenu à un âge avancé, rendait, le 30 Avril, le dernier soupir, dans son Evêché.

Mgr L F. Laffèche, son coadjuteur, parti l'automne précédent pour assister au Concile Œcuménique du Vatican, n'était pas encore revenu de Rome.

Par suite de la mort de Mgr Cooke, Mgr La-

flèche devenait Evêque des Trois-Rivières. Depuis son départ pour la Ville Eternelle. M. le Grand Vicairé Chs Ol. Caron administrait le diocèse.

Les paroissiens de N.-D. du Mont-Carmel, apprenant l'heureux retour de Mgr Lafèche, entretenaient l'espoir d'une visite de la part de Sa Grandeur, à l'occasion de la dédicace de leur église. Ils ne furent pas déçus dans leur attente.

Le dix-huitième jour du mois d'Août fut la date fixée pour la cérémonie religieuse, attendue avec ardeur par tous les paroissiens.

Le Révd M. Prince et son jeune vicaire rivalisèrent de zèle pour préparer une belle et joyeuse fête. Leurs efforts furent couronnés d'un beau succès.

Au jour déterminé, Mgr Lafèche fit la bénédiction de ce nouveau temple, au milieu d'une nombreuse assistance.

Sur l'invitation cordiale de M. le curé de St-Maurice, plusieurs prêtres des alentours s'étaient empressés de se rendre à Notre-Dame du Mont-Carmel, pour faire une couronne d'honneur à Mgr Lafèche, le nouvel Evêque des Trois-Rivières, rehausser par leur présence l'éclat de la fête, et offrir leur large part d'encouragement aux bons et religieux paroissiens du Mont-Carmel, qui ont fait de généreux sacrifices pour élever un temple à la gloire de Dieu.

Un ciel serein et la douce température du mois d'Août, ont favorisé la célébration de cette belle et joyeuse fête.

Après la bénédiction de l'église, Mgr Lafèche fit une très éloquente instruction, durant laquelle il tint sous le charme de sa parole sympathique ses nombreux auditeurs, venus de tous les points de la paroisse et des lieux voisins.

Les heureux fidèles quittèrent la maison de Dieu, le cœur rempli d'une joie vive, d'un amour reconnaissant pour toutes les faveurs célestes dont le Seigneur les comblait.

Le souvenir de ce jour fortuné ne s'est point effacé de la mémoire des personnes, qui ont eu l'avantage de prendre part à cette splendide cérémonie religieuse.



## TROISIÈME PARTIE.

---

1870 a 1907.

---

### CURÉS DE N.-D. DU MONT-CARMEL

Dans le cours de l'automne de 1870, et peu de temps après la bénédiction de l'église, le Révd M. J. T. S. de Carufel, vicaire à St-Maurice, fut nommé par Mgr L. F. Lafèche curé de N.-D. du Mont-Carmel.

Le jeune curé, humble, pieux, zélé, se mit à l'œuvre avec beaucoup de courage et de bonne volonté, pour faire progresser la paroisse sous le rapport religieux et matériel. Il sut gagner l'estime et l'affection de tous les fidèles confiés à ses soins diligents. En toute occasion, les paroissiens reposaient en lui une entière confiance et lui témoignaient un grand respect. Dans leurs peines, dans leurs inquiétudes et leurs difficultés, ils recouraient avec empressement aux conseils de sa charité, et toujours ils s'éloignaient de lui consolés, éclairés, encouragés.

Son ministère, laborieux et fécond en œuvres méritoires, s'est exercé durant douze années au milieu de cette population amie, dévouée et reconnaissante.

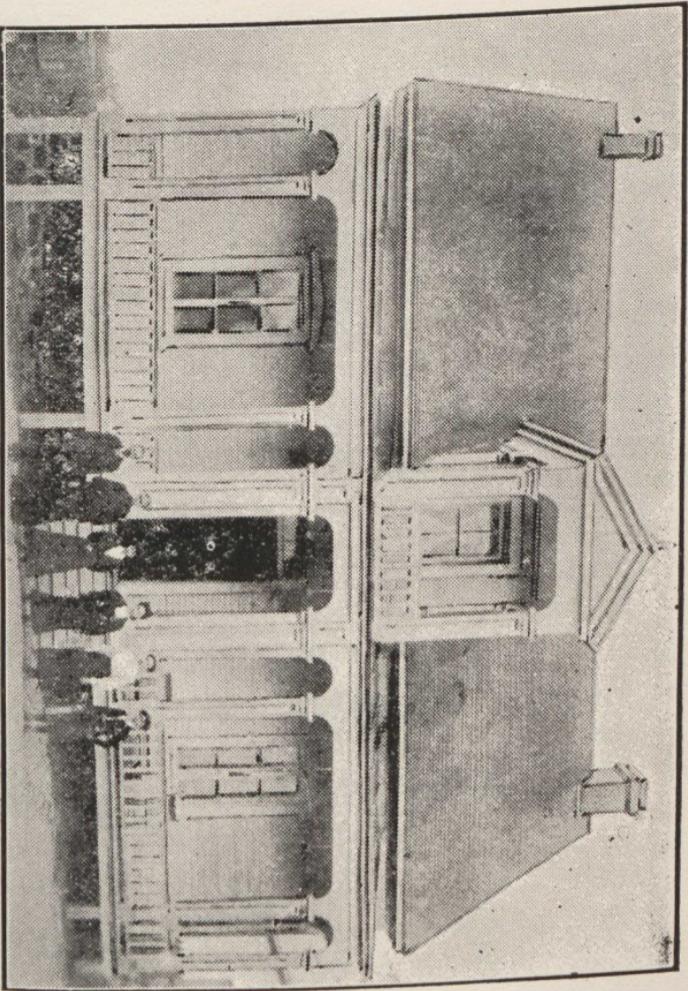
Dès son arrivée dans la paroisse, le Révd M. J. T. S. de Carufel s'occupa de déplacer la chapelle pour la convertir en presbytère, et fit construire aussi des dépendances Avec l'aide de son frère, M. Ed. S de Carufel, dont la présence et le concours bienveillant lui ont été très utiles en différentes occasions, il planta plusieurs jeunes érables, qui ont grandi et font aujourd'hui l'ornement du jardin et de l'emplacement de l'église

Comme les ressources pécuniaires étaient très restreintes, M. le curé fut plus d'une fois dans la nécessité de faire appel à la générosité des paroissiens, qui répondirent toujours à ses désirs avec beaucoup de bonne volonté et d'empressement.

Pour soutenir leur courage, dans les jours de corvées, et leur procurer de l'agrément, il payait volontiers de sa personne et se rendait avec eux dans la forêt, afin de partager leurs labeurs et leurs fatigues Cette conduite était bien de nature à stimuler l'ardeur des paroissiens, qui ne trouvaient rien de pénible à faire, étant soutenus par le regard amical et les paroles bienveillantes de leur curé.

Sous le rapport spirituel et moral, M. le curé exerçait une douce et forte influence sur les âmes qui lui étaient confiées.

Dans la maison de Dieu, sa parole éloquente était écoutée avec satisfaction et plaisir. Ses avis, ses conseils donnés du haut de la chaire sacrée, étaient invariablement bien accueillis, et produisaient tout



*Premier Presbytère de N.-D. du Mont-Carmel, construit en 1870.*

l'effet désiré du pasteur, ami sincère de son troupeau de prédilection.

---

MOMENT DE VIF CHAGRIN POUR LE  
NOUVEAU CURÉ.

---

1871.

Durant l'automne de 1871, un fait tragique et douloureux s'est passé dans le nouveau presbytère de cette paroisse. M. le curé, ayant été dans l'obligation de s'absenter, était descendu aux Trois-Rivières, et devait se rendre le même jour à St-Maurice, avant de revenir à domicile.

Durant la soirée du 19 Octobre, Mademoiselle Elodie Plouffe, sa servante, était seule gardienne de la maison, avec un tout jeune homme du nom de Langis, qui reposait dans la cuisine. Tout à coup un paroissien de St-Félix, M. Gédéon Landry, arrive en tout hâte pour chercher le curé et le conduire auprès de son frère, M. Moïse Landry, qui a besoin de recevoir les sacrements des mourants.

La ménagère, qui occupait une chambre dans la partie supérieure du presbytère, se lève promptement pour aller répondre à celui qui frappe énergiquement à la porte. A ce moment, le courant d'air du dehors, venant par la porte entr'ouverte, a dû éteindre la lumière qu'elle portait pour diriger ses pas dans la maison.

Après avoir fait connaître l'absence du curé, elle retourne vers sa chambre. et sans le remarquer, elle s'approche trop de l'escalier qui n'est pas terminé, met le pied dans le vide et se précipite du haut en bas. Dans sa lourde chute, elle s'inflige de graves blessures. Selon toute probabilité, elle ne s'est pas évanouie immédiatement. Les traces d'une main sanglante marquées sur une petite table, tout près de l'escalier, semblent indiquer les efforts faits par l'infortunée servante pour se relever et panser ses plaies.

Sur la réponse donnée par la ménagère, M. Landry, qui n'a pu être témoin de ce douloureux et fatal accident, s'éloigne sans retard, et retourne sur ses pas à grande vitesse, pour se rendre à St-Maurice et solliciter le secours instamment réclamé par son frère, qui, d'une manière soudaine et inattendue, paraît toucher aux derniers moments de sa vie.

Cependant, avant d'aller plus loin, il veut franchir le seuil de sa demeure, pour s'informer encore de l'état du malade. Il est inutile de faire de nouvelles démarches, lui dit-on, au moment où il arrive : " le malade a rendu le dernier soupir."

Mademoiselle Plouffe a passé toute la nuit sans secours et baignant dans son sang.

Au matin suivant, M. Narcisse Brière, le serviteur du curé qui, chaque soir, après son travail terminé, retournait au sein de sa famille, s'inquiète peu d'abord de ne pas voir la servante se mettre à l'ou-

vrage à l'heure ordinaire. Il s'occupe à l'extérieur du presbytère, avant de chercher à se rendre compte de ce retard. Mais ensuite, à une heure qui n'est plus matinale, il commence à entretenir des craintes en ne voyant point apparaître la ménagère. Accompagné du jeune Langis, il se décide enfin à pénétrer dans les divers appartements de la maison, pour faire des recherches. Il se rend bientôt compte du malheur qui vient d'arriver. Il est frappé de stupeur à la vue de Mademoiselle Plouffe étendue sans mouvement au pied de l'escalier. Dans sa surprise et sa frayeur, il s'élance aussitôt hors du presbytère et court annoncer la terrifiante nouvelle aux voisins, qui viennent aussitôt avec lui, pour porter secours à l'infortunée ménagère.

M. le curé, immédiatement prévenu de ce trop triste accident, accourt de St-Maurice pour administrer l'extrême Onction à la mourante.

Après plusieurs heures passées dans cet état si triste et si lamentable, sans recouvrer une lueur de connaissance, Mademoiselle Plouffe rend le dernier soupir.

La douleur du curé, à son retour, fut bien vive. Adorant les décrets impénétrables de la divine Providence, il fit acte de résignation à la sainte volonté de Dieu, et s'occupa de préparer les funérailles, qui eurent lieu le 23 Octobre, au milieu d'un grand concours de fidèles. Les paroissiens partageant de tout cœur l'affliction de leur curé, s'efforcèrent de lui donner un témoignage sincère d'affectueuse

sympathie, dans la douloureuse épreuve qui venait de l'atteindre d'une manière soudaine et si imprévue.....

---

## ACHAT D'UNE TERRE POUR LA FABRIQUE.

---

LOTÉRIE (1873)

Le Révd M. J. T. S. de Carufel, toujours attentif à promouvoir les intérêts de la paroisse, voulut profiter d'une occasion favorable pour acquérir, au nom de la Fabrique, la propriété de deux lots de terre, nord et sud, dans le rang St-Flavien, au nord-est du village, à proximité de l'église. Ces terrains formant une étendue de 120 arpents en superficie, dont une partie défrichée et l'autre couverte de belles forêts, occupés d'abord par M. Edouard Grondin, l'un des premiers colons de la montagne, étaient à ce moment possédés par M. Narcisse Brière, qui s'est noyé plus tard accidentellement dans les eaux de la rivière St Charles, à Québec.

Les ressources de la nouvelle Fabrique étant trop restreintes pour permettre l'achat de cette utile propriété, M. le curé forma le projet d'organiser une loterie, espérant par ce moyen, réussir à réaliser une somme d'argent suffisante pour faire l'acquisition de la terre mise en vente.

Mgr Laffèche, consulté sur le sujet, autorisa volontiers, avec plaisir même, le curé à travailler dans

ce sens, afin d'obtenir le but désiré. L'organisation d'une loterie n'est pas sans occasionner beaucoup de trouble, des contrariétés, de grandes fatigues, aux personnes qui se chargent d'un semblable fardeau. M. le curé réussit à vaincre les difficultés, à surmonter les obstacles, et vit enfin son entreprise couronnée d'un plein succès.

Les terrains ont été achetés, payés, et sont devenus ainsi la propriété de la Fabrique.

M. le curé a fait de suite des défrichements considérables, qui ont été continués plus tard par son frère. Ils fournissent aujourd'hui de précieux avantages à Messieurs les curés qui se succèdent dans la paroisse de N.-D. du Mont-Carmel.

---

### MALADIE DU CURÉ (1874)

Les occupations nombreuses et les grandes fatigues subies par le curé, n'étaient pas toujours en rapport avec ses forces. Son ministère laborieux et constant affaiblit graduellement sa constitution délicate.

Vers la fin de l'hiver de 1874, après les vêpres du dimanche des Rameaux, au moment où il entrait au confessionnal, le curé s'affaissa soudainement et fut transporté en toute hâte au presbytère par quelques paroissiens, qui lui prodiguèrent tous les soins possibles. La maladie qui le frappait fit sentir ses

effets durant plusieurs mois. Il fut dans l'obligation de suspendre, pour un temps, l'exercice du saint ministère.

Les premiers secours, pour la desserte de la paroisse, lui vinrent de la part des prêtres de la ville des Trois-Rivières. Après une assistance reçue de côté et d'autre, Mgr Lafliche donna pour vicaire au curé malade son frère, le Révd M. M. Victor S de Carufel, alors vicaire à St-Pierre les Becquets.

A l'automne de 1875, le curé constatant peu d'amélioration dans l'état de sa santé, offrit sa démission à Monseigneur, qui le remplaça par son frère.

Une année après ce changement, le repos donné au premier curé lui ayant apporté un renouvellement de vigueur et de force, Sa Grandeur le mit de nouveau en possession de la cure du Mont-Carmel, et nomma le Révd M. M. Victor S. de Carufel à la cure de St-Angèle de Laval, devenue vacante par la démission d'un troisième frère, le Révd D Ovide S. de Carufel, malade et obligé de prendre du repos.

Depuis cette date, Messire M. V. S. de Carufel a exercé en cette paroisse de Ste-Angèle un ministère laborieux, constant et long de plus de trente années.

En reprenant sa cure, le Révd M. J. T. S. de Carufel eut pour vicaire le Révd M. J.-Bte Grenier, jeune prêtre d'une bonne volonté et d'un zèle bien dignes d'éloges. Sa présence fut d'un grand secours pour le curé, dont les forces revenaient sensiblement mais avec une lenteur prolongée.

Messire Grenier se chargeait toujours avec bienveillance et plaisir de la partie la plus pénible du saint ministère.

Les *Fosges de l'Ilet* étaient encore en opération à cette époque ; et la mission qu'il fallait, à de courts intervalles, donner aux familles fixées près de ce centre industriel, apportait un surcroît de fatigues dans la desserte de la paroisse

Au départ de Messire Grenier, qui fut regretté des paroissiens, le Révd M. F. X. Epiphane Dussault fut nommé vicaire du Mont-Carmel.

A la fin de son cours d'études, Messire Dussault était allé à Rome s'enrôler dans l'armée pontificale et offrir sa vie pour la défense des droits imprescriptibles du Souverain Pontife, et des saintes libertés de l'Eglise.

D'une excellente santé, d'un caractère énergique, il a été, lui aussi, en mesure de porter au curé un secours précieux et efficace pour procurer le rétablissement de sa santé, sérieusement ébranlée par les labeurs des années précédentes.

Le Révd M. F. X. E Dussault, depuis quelques années malade et obligé de suspendre l'exercice du saint ministère, est décédé à l'hôpital St-Joseph, des Trois-Rivières, dans le cours du mois de Mai 1906.

---

## TRAVAUX A L'INTERIEUR DE L'EGLISE

1875-1876.

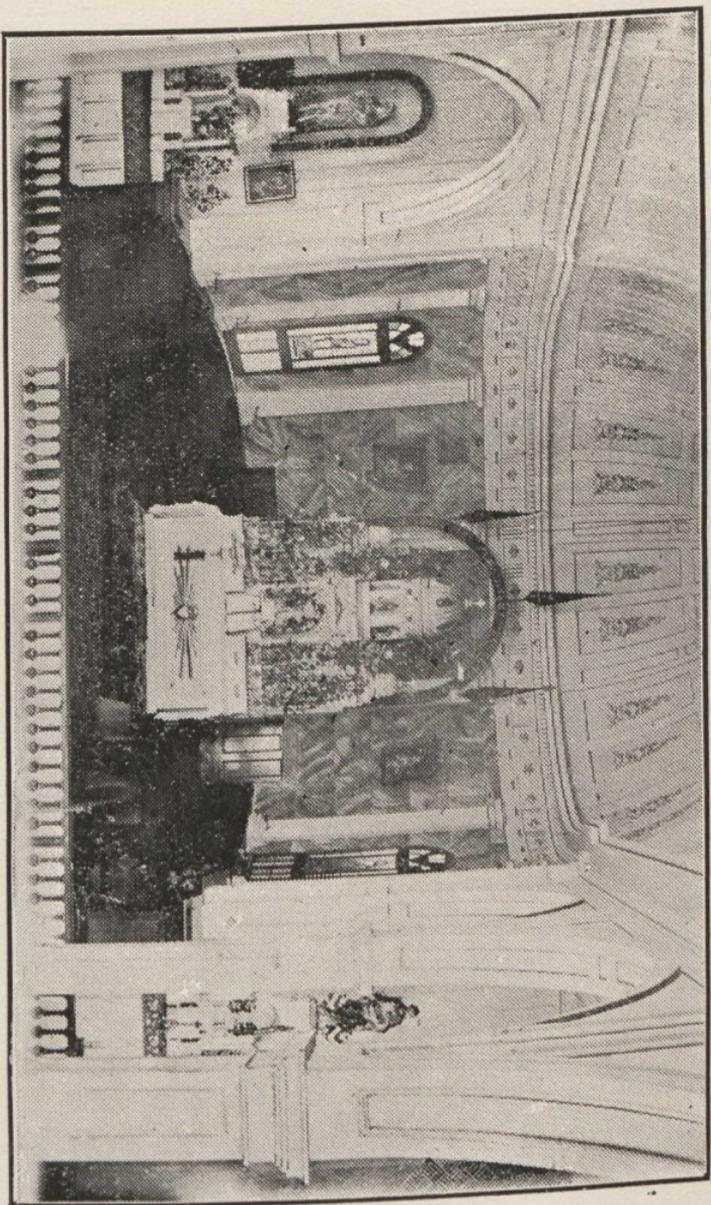
Sous l'administration du Révd M. J. T. S. de Carufel et sous celle de son frère, le Révd M. M. V. de Carufel, qui fut vicaire et ensuite curé, les travaux de l'intérieur de l'église furent exécutés durant les années 1875 et 1876, par M. Napoléon Milette, architecte de la paroisse d'Yamachiche, qui avait préparé les plans. M. Milette, d'un caractère doux, conciliant, d'une affabilité remarquable, était habile dans son art.

La somme reçue, pour cette entreprise, était bien modique et peu rémunératrice pour le contracteur. Néanmoins, M. Milette a procédé à l'exécution de ces travaux avec beaucoup de soin, d'exactitude, et à la grande satisfaction de tous les paroissiens.

Rigoureusement parlant, l'église était terminée : cependant son élégante voûte à plein cintre attendait encore ses ornements. M. Milette reviendra plus tard achever son œuvre par divers autres travaux d'ornementation, qui seront mentionnés en temps opportun.

On peut se faire une idée du contentement, du bonheur des paroissiens entrant, après la disparition des échafauds, dans leur blanche église inondée de lumière. Dans leur jubilation, leur vive allégresse, ils bénissent le Ciel de l'heureux succès de toutes leurs entreprises.

Les deux prêtres qui travaillent de concert au



Intérieur de l'église de N. D. du Mont-Carmel, fait en 1875-1876.

salut de leurs âmes, les prient instamment à ce propos de faire monter sans cesse vers Dieu l'hymne de la reconnaissance.

---

### ANNÉES D'ÉPREUVES (De 1875 à 1895.)

Durant une période d'environ 20 années, la paroisse, à différents intervalles, a été visitée par les insectes nuisibles, qui ont causé parfois de grands dommages dans les champs

Quand la végétation, activée par les chauds rayons d'un soleil printannier, couvrait la campagne d'un agréable tapis de verdure, des multitudes de sauterelles et de chenilles apparaissaient dans les prairies et les champs de grain. Les ravages causés par ces insectes étaient prompts et immenses. En peu de jours, même en quelques heures, une terre précédemment couverte d'une riche végétation, devenait dénudée et aride

Les chenilles s'attaquaient tout d'abord spécialement aux pois, dont elles mangeaient la tige, près de la racine, et les faisaient périr.

Les sauterelles dévoraient indistinctement le foin et le grain. Elles se nourrissaient d'abord des jeunes tiges, et continuaient sans relâche leur travail de destruction sur les plantes jusque là échappées à l'action de leurs dents meurtrières

Les sauterelles paraissaient ne pas aimer la

rosée bienfaisante des nuits d'été, qui rafraîchit les plantes et stimule la végétation. Pour se soustraire à ce fâcheux inconvénient, vers le déclin du jour, elles quittaient les champs de grain ou de foin pour se fixer sur les clôtures, dont elles couvraient littéralement les perches et les pieux.

Les paroissiens, considérant avec douleur les dégâts considérables faits par ces ennemis cruels de leurs moissons, ne furent pas lents à solliciter des prières publiques, afin d'éloigner ces fléaux de leurs champs.

Ces petits insectes, si peu redoutables, pris isolément, et si faciles à écraser sous les pieds, deviennent cependant terribles comme une armée, quand ils rassemblent leurs nombreux *escadrons*. En agissant de la sorte, les pieux paroissiens se rendaient aux invitations de l'Esprit Saint disant au second livre des Paralipomènes : " Quand Je commanderai aux sauterelles de ravager la terre, si mon peuple se convertit et fait pénitence de sa mauvaise vie, Je l'exaucerai du haut du Ciel, et Je lui pardonnerai ses péchés."

Avec l'autorisation de Mgr Laflèche, les paroissiens, sous la direction de leurs curés, firent plusieurs fois de longues prières et des processions dans la partie ouest des rangs St-Louis, St-Flavien, St-Félix, plus spécialement ravagés par les insectes. De nombreux fidèles suivaient longtemps la croix de procession, la tête découverte, exposés aux rayons brûlants du soleil, priant avec une foi vive et une

grande ferveur, tout en acceptant avec résignation ces épreuves venant de la main de Dieu

Le Seigneur a prêté une oreille attentive aux supplications des paroissiens, qui lui demandaient de ne pas les traiter selon la rigueur de sa stricte justice, mais de les accueillir dans son infinie miséricorde, et de les exaucer, selon sa divine promesse. Les nombreuses prières, les longues processions et les jeûnes rigoureux ont touché le cœur de Dieu. Les armées de chenilles et de sauterelles sont disparues de la paroisse, au grand contentement de la population.

Envoyées par le Souverain Maître vers d'autres régions, elles exécutent encore ses ordres et accomplissent ses divines volontés

L'été dernier, cependant, elles sont sorties de leurs retraites pour visiter de nouveau les champs de N.-D. du Mont-Carmel. Les paroissiens ont encore levé vers le Ciel des mains suppliantes, en conjurant le Seigneur de les éloigner de leurs propriétés et de les faire disparaître à jamais.

---

### BÉNÉDICTION DE TROIS CLOCHES. (1878.)

Le Révd M. J. T. S. de Carnfel, dont le zèle pour la maison de Dieu ne se refroidissait pas avec les années, voulut, pour travailler au couronnement des œuvres paroissiales, faire l'achat d'un carillon de trois cloches. Son projet fut bien goûté des pa-

roissiens. qui lui donnèrent leur complète adhésion.

La compagnie américaine Jones, de la ville de Troy, vendit, pour la somme de \$433.27, trois belles cloches, dont le poids relatif est comme suit : la grosse 627 livres ; la seconde 410 livres ; la petite 316 livres.

Tous les préparatifs furent faits avec soin pour la bénédiction solennelle, qui eut lieu durant l'automne de 1878

Il nous est très agréable de reproduire ici le rapport de la fête fait dans le temps par le *Journal des Trois-Rivières* du 26 Septembre :

“ Le 12 courant était un jour de fête pour les braves paroissiens du Mont-Carmel. L'imposante cérémonie qui faisait l'objet de cette fête est du nombre de celles qui font époque, surtout dans les jeunes paroisses.

“ La voix des cloches nouvelles y accuse le progrès moral et matériel et, en invitant à chaque heure de la journée le colon à unir la prière au travail, elle a le double effet d'adoucir les fatigues et de resserrer plus étroitement les liens intimes de la famille paroissiale.

“ La jolie église de N.-D. du Mont-Carmel avait été ornée avec un goût exquis pour la circonstance. La blanche voûte et les murs étaient artistement décorés de feuilles d'érables et de courants de verdure ; l'autel était chargé de fleurs ainsi que l'es-

trade élevée au milieu du chœur, et sur laquelle étaient placées les trois magnifiques cloches qui devaient être bénites. Des drapeaux flottaient au clocher, sur le presbytère et dans les environs. En avant du portique de l'église s'élevait un magnifique arc de triomphe, sur lequel on lisait l'inscription : *Soyez les bienvenus.*

“ A 9½ heures, les parrains et les marraines des nouvelles cloches faisaient leur entrée dans l'église, et le temple se remplissait d'une foule immense. La cérémonie commença par l'office divin, à la suite duquel le Très Révd C. O. Caron, V. G., prononça un éloquent sermon de circonstance. La bénédiction des cloches eut lieu ensuite et fut suivie des offrandes généreuses des parrains, des marraines et de la foule.

“ Après la cérémonie, il y eut un grand dîner offert par le curé et ses paroissiens aux parrains, aux marraines et aux Messieurs du Clergé ; de charmants discours de circonstances furent prononcés par le Très Révd Caron, V.-G., le Révd M. Prince, curé de St-Maurice et l'hon J. J. Ross, de Ste-Anne. La fête se termina par une excursion à la montagne, sur le versant de laquelle l'église est si agréablement située. De cet endroit élevé, l'œil embrasse toute la vallée du St-Laurcnt et les immenses forêts à travers lesquelles les braves colons de St-Maurice et Mont Carmel ont fait surgir deux des plus belles paroisses du Diocèse.

“ Après avoir admiré à loisir cet intéressant

spectacle, les visiteurs prirent congé du digne curé de Mont-Carmel et s'en retournèrent, emportant les plus heureux souvenirs de la journée.

“ De toutes les nouvelles paroisses du Diocèse, Mont-Carmel est peut-être celle qui s'est développée le plus rapidement.

“ En 1858, M. le Grand Vicairé C. O. Caron fixait l'emplacement de la première chapelle, qui était terminée et livrée au culte peu de temps après. Quelques années plus tard, en 1867, cette chapelle était déjà trop petite pour les besoins de la paroisse, et Sa Grandeur Mgr Laffêche invitait les habitants de la localité à construire un temple plus vaste. Trois ans après, une magnifique église remplaçait l'ancienne chapelle.

“ L'intérieur de cette église fut terminé en 1876, et la cérémonie dont nous venons de parler est comme le couronnement des laborieux efforts du digne curé de la paroisse, le Révd Messire de Caru-fel, et de ses dévoués paroissiens.

“ La population du Mont-Carmel a été particulièrement heureuse de voir présider au couronnement des travaux qu'elle s'est imposés pour le culte, le même dignitaire ecclésiastique, le T. Révd C. O. Caron, qui, il y a à peine vingt ans, venait planter la croix sous les arbres séculaires qui ombrageaient l'endroit où s'élèvent aujourd'hui l'église et le village de Mont-Carmel.

“ Nous pouvons dire, en terminant, que le pro-

grès rapide de cette paroisse est dû à la moralité de sa population, aux sentiments de soumission et de respect à l'autorité religieuse, et à l'esprit d'union et de concorde qui a toujours existé parmi ses membres.

“ Voici les noms des parrains et des marraines qui ont assisté à la bénédiction des cloches : Révd J. O. Prince et Dame Jos Lord ; Révd A. Legris et Dame Jos. de Niverville ; Révd O. S. de Carafel et Dame Alp. Blondin ; Révd M. V. S. de Carafel et Dame Onés. Landry ; Révd J. B. Grenier et Dame F. X. Bellefeuille ; Hon J. J. Ross et Dame Dr P. Grenier ; H. Montplaisir, M. P. et Delle E. Montplaisir ; N. D. St. Cyr, M. P. P. et Dame Ed. Lacroix ; F. L. Desaulniers, M. P. P. et sa Dame ; Elisée Panneton, Ecr., avocat et sa Dame ; Ephrem Dufresne, Ecr., avocat et sa Dame ; M. J. Hogan et Dame Luc Ducharme ; Hil Legendre, Ecr., arpenteur et Dame Jos. Gagnon ; Honorat Lacerte et sa Dame ; Phi. Jourdain et Dame A. Ricard ; Ls. Bergeron et Dame Jos. Godin ; Ol. Trudel et Dame Edm. Gervais ; Pierre Nault et Dame Jos. Desilets ; Ls E. Levasseur et Dame Michel Forest ; Frs. Loranger et Dame Alex. Blanchet ; Jos. Lemarier et Dame Michel Landry ; Jos. McCraw et Dame J. B. Forest ; Isid. Lemire et Dame Hil. Caron ; Frs. Fortin et Dame H. Clément ; David Martin et sa Dame ; Thos. Rochefort et sa Dame ; H. Lorauger et sa Dame ; Georges Lemire et Delle Vict. Bergeron ; Louis Forest et Dame Léopold Landry ; David Rheault et sa Dame ; Esdras Levasseur et Dame Elisée Levasseur :

A. Grondin et Dame F. X. Descoteaux ; Rémi Morin et Dame Sam. Paquet ; Et. Leblanc et sa Dame ; Ls. Dussault et Dame Jos. Cossette ; Jos. Béland et Dame P. Gauthier ; Th. Levasseur et Delle Marie Boisvert ; Amédée Doucet et Delle Eug. Veilleux.

“ L’offrande des parrains et marraines a donné une somme presque suffisante pour payer les cloches.

“ MM. Philippe Grenier, Hector Marchand, Ben. Dumoulin, n’ayant pu assister à la cérémonie, ont envoyé leur offrande.”

Depuis ce jour mémorable de la bénédiction, les cloches n’ont cessé chaque jour de résonner pour rendre gloire à Dieu. Le matin, dès l’aube, elles annoncent le grand mystère de l’Incarnation du Verbe, invitent les fidèles à la prière, à l’action de grâces, en jetant leurs ondes sonores à tous les échos de la montagne et des vallées voisines. Dans les jours de fête, elles unissent leurs notes joyeuses au chant pieux et animé des fidèles ; dans les jours de tristesse et de deuil, elles font entendre le glas plaintif et funèbre, pleurant avec les paroissiens plongés dans la douleur. Toujours et sans relâche elles accomplissent leur utile et glorieuse mission, avec une constance et une fidélité parfaites.

---

## ACHAT D'UN HARMONIUM (1880.)

Au berceau de la paroisse, les instruments de musique étaient bien rares dans les campagnes éloignées des centres. On en voyait quelques uns dans les grandes églises paroissiales.

La petite paroisse du Carmel ne jouissait pas de ce précieux avantage. Néanmoins les chœurs du chœur, très dévoués, dont quelques uns possédaient de bien bonnes voix, travaillaient de concert et avec beaucoup de zèle, à glorifier Dieu durant l'office divin. A leur tête était M. Pierre Bedard, chantre remarquable, dont la voix sonore, douce, très agréable, s'est fait entendre durant de longues années, dans l'église de N.-D. du Mont-Carmel.

Le Révd M. J. T. S. de Carufel désirait beaucoup faire l'achat d'un instrument pour soutenir le chœur par l'accompagnement, reposer la voix des chœurs, donner aux fêtes religieuses plus d'éclat et de solennité. Le projet communiqué à la paroisse rencontra l'approbation générale

L'achat d'un harmonium étant décidé, M. le curé fit immédiatement les démarches nécessaires pour mettre son projet à exécution.

Afin d'être certain de faire un bon choix, il eut la prudence et la précaution de s'adjoindre un juge très compétent dans la personne de M. J. O. Hardy-Chatillon, professeur de musique au Séminaire de Nicolet.

Peu de semaines après cette décision, un bel

instrument, d'une excellente qualité, vendu par M. Pratte, de Montréal, du prix de \$300.00 était installé dans l'église du Carmel. Tous les paroissiens étaient dans l'allégresse et se félicitaient de cette importante acquisition.

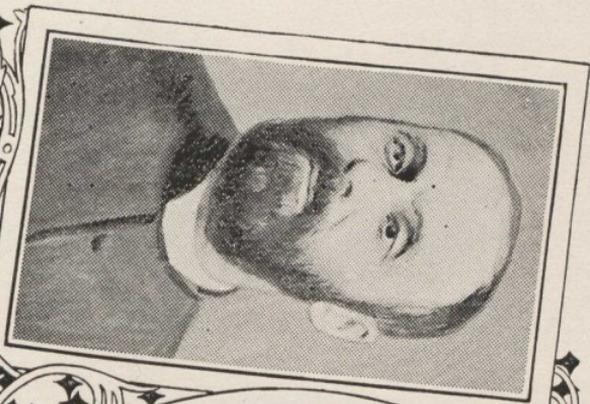
L'harmonium a fidèlement rempli sa mission dans l'église durant plusieurs années. Au moment de l'achat de l'orgue, il fut donné par la Fabrique à la nouvelle paroisse de St-Théophile du Lac, très heureuse d'accepter ce précieux don fait avec générosité par une paroisse sœur.

Le Révd D. O. S. de Carafel, curé, le Révd M. Arthur Bélard, vicaire, Messieurs les marguilliers J. Bre Boisclair et Georges Morand, M. Médard Marchand, sont allés avec joie le présenter au Révd M. Pierre Boulay, curé de St-Théophile, à la fin de l'année 1897.

---

### TENTATIVE DE COLONISATION DANS LA RIVIÈRE MÉKINAC, (1880.)

Au mois de Septembre 1880, des paroissiens de St-Maurice et du Mont-Carmel, encouragés par leurs dévotés curés, décidèrent de faire un essai de colonisation dans la vallée du St Maurice, sur les bords de la rivière Mékinac, dont l'embouchure se trouve à environ 5 lieues des Grandes Piles. Tous les préparatifs du voyage furent faits promptement et avec beaucoup d'entrain.



Révd J. T. S. de Carufel,

Premier et troisième curé.



Révd D. O. S. de Carufel,

Cinquième curé.



Révd M. V. S. de Carufel,

Deuxième curé.

FRERES DE L'INSTRUCTION CHRETIENNE  
248 RUE ST-PAUL  
TROIS-RIVIERES

Les nouveaux colons partaient avec l'intention bien arrêtée de choisir un endroit favorable pour la construction prochaine d'une chapelle. Ils devaient prendre des lots de terre et se mettre à l'œuvre, sans le moindre retard, pour inaugurer les défrichements et travailler avec ardeur à la fondation d'une paroisse. Dans cet espoir et ce but, ils emportaient des provisions pour plusieurs jours, des outils et tous les objets nécessaires à l'exécution de leurs travaux.

Le Révd M. J. T. S. de Carufel et le Révd M. J. B. Grenier, son vicaire, n'hésitèrent pas à s'imposer les fatigues d'un pénible voyage pour encourager les colons, les soutenir dans les épreuves diverses inhérentes à une semblable entreprise. M. le curé avait eu le soin de préparer une chapelle portative pour célébrer les saints mystères au milieu de la forêt. Durant son absence, le Révd M. D. O. S. de Carufel, son frère, était chargé de la desserte de la paroisse du Mont-Carmel.

Au jour marqué pour le départ, tous les défricheurs sont sur pied de grand matin et quittent leur paroisse avec gaieté, pour se rendre aux Piles où tous doivent se trouver à un moment déterminé, afin de poursuivre leur route sans délai, sous la direction des deux prêtres qui veulent bien les accompagner et les guider.

Le trajet des Piles à la rivière Mékinac devait se faire dans un grand chaland, dont la charge était nécessairement très lourde. Le Révd M. J. B. Gre-

nier possédait un bon cheval, tranquille et capable, en marchant sur le rivage, de traîner le vaisseau portant les colons et leurs effets.

Ce voyage, il faut le dire sans détour, ne fut pas des plus heureux, et le succès désiré n'a pas été obtenu.

La première épreuve, pour les membres de l'*excursion*, a été une pluie abondante, qui a rendu le premier trajet sur l'eau, long et fatigant, ennuyeux au point d'ébranler le courage de plus d'un colon. Vers le déclin du jour, les vents ont dissipé les nuages, et les navigateurs *de long cours* sont arrivés le soir, par un temps favorable à l'embouchure de la rivière Mékinac, où ils ont passé la nuit, appelant de leurs vœux un sommeil bienfaisant, propre à calmer leurs fatigues, en réparant leurs forces pour de nouveaux labeurs.

Le lendemain matin, il fallait poursuivre la route et pénétrer dans la profondeur des forêts. Les *excursionnistes* se partagent en deux groupes. M. le curé, M. Narcisse Brière, M. Onésime Landry et d'autres pionniers se décident à suivre, dans une barge, le cours sinueux de la petite rivière, qui n'est pas très attrayante, avec ces bruyants rapides, ses nombreuses et longues pointes.

Le Révd M. J. B. Grenier, M. Onésime Bedard et d'autres jeunes gens, s'engagèrent dans les épaisses forêts, conduisant le cheval, qui devra puissamment aider dans les premiers travaux de défrichements.

Les difficultés à vaincre, les obstacles à surmonter se présentent à chaque instant. Il faut franchir de profonds ravins, gravir de hautes montagnes, au prix de sueurs abondantes et de fatigues exténuantes. Cependant, le courage, l'énergie, la force du Révd. M. Grenier et de ses compagnons de peine sont à la hauteur de toutes les difficultés, qu'ils réussissent enfin à vaincre.

Après bien des marches lentes et difficiles, les équipes parviennent à se réunir sur les bords de la rivière. On se met à l'œuvre pour explorer la forêt en différents sens

La terre, examinée avec soin, est certainement de belle et bonne qualité. Cependant la vallée étroite, très resserrée entre les montagnes, paraît ne pas offrir une surface assez étendue pour permettre la formation d'une paroisse. Les témoignages des colons, qui ont examiné les lieux, étant donnés et entendus de tous, le projet d'établir une colonie dans cette petite vallée, est abandonné pour le moment. Les paroissiens déçus dans leurs espérances, quittent à regret ces lieux et reviennent avec tristesse au sein de leurs familles.

M. Joseph Gagnon, de St-Maurice, entretient cependant encore le désir et la volonté de travailler à cet endroit. Il a choisi le terrain dont il veut faire l'acquisition, et se prépare à commencer sans retard les travaux de défrichements.

Sa constance et son ardeur attirent de nouveau l'attention d'un certain nombre de paroissiens de

St-Maurice et du Mont-Carmel, qui vont bientôt se grouper autour de l'intrépide défricheur. Par leurs laborieux efforts, ils se sont tous appliqués, avec un grand courage, à défricher leurs terres, à former des établissements qui ont préparé la fondation de la jeune paroisse de St-Joseph de la Mékinac.

---

#### MISSION DU LAC A LA TORTUE. (1880-1882.)

La construction du chemin de fer des Piles a eu l'effet d'attirer de côté et d'autre des familles, qui se sont fixées sur différents points de la ligne. M. G. B. Hall, possesseur du canton Radnor, fit construire à plusieurs endroits, le long de ce chemin, des moulins à scie, pour l'exploitation du bois de commerce. Une de ces scieries fut placée sur les bords du Lac à la Tortue.

Plusieurs chefs de famille trouvaient de l'emploi dans cette partie de la paroisse, où le bois de corde était aussi coupé en grandes quantités.

Le chemin de fer était livré au trafic, et la Compagnie venait de nommer chef de gare, au Lac, en 1880, M. Joseph Brunelle, qui a passé plusieurs années à remplir cet office, avec une urbanité et une bienveillance toutes particulières pour tous les passagers, les voyageurs, qui ont eu recours à lui dans leurs différents besoins.

Les familles qui demeuraient au Lac, se trou-

vaient à une distance de 4 lieues de l'église de N.-D. du Mont-Carmel. De plus, les routes et les *cordons* n'étaient pas ouverts dans cette direction. Les âmes de ces paroissiens éloignés étaient chères au curé, comme toutes les autres confiées à sa sollicitude pastorale. Aussi voulut-il, sans délai, leur porter les secours religieux.

Le premier acte de son ministère au Lac fut d'entendre les confessions des petits enfants, qui n'avaient pas fait leur première communion.

Pendant l'année 1880, ci-haut désignée, durant un jour de la belle saison, le Révd M. J. T. S. de Carufel et le Révd M. E. Dussault, son vicaire, descendaient du Mont-Carmel à St-Maurice et prenaient passage à bord du train des Piles, pour se rendre au Lac à la Tortue. M. le curé donna une longue instruction aux petits enfants groupés autour de lui, pour les préparer à recevoir le sacrement de pénitence, puis il entendit leurs confessions dans la gare du chemin de fer, pour le moment convertie en chapelle. Après avoir accompli cet acte consolant de son ministère de pasteur, M. le curé, bénissant, au nom de Dieu, les familles consolées et réjouies de sa visite, revenait à domicile par la même voie détournée.

De nouvelles familles venant se joindre aux premières, sur les bords du lac, M. le curé eut bientôt la consolation d'inaugurer une desserte régulière, qui a été continuée par ses successeurs, le

Révd M. L. E. A. Dupuis, le Révd M. D. O. S. de Carufel, ou leurs vicaires.

Le saint sacrifice de la messe a été célébré pour la première fois, par le Révd M. J. T. S. de Carufel, à la mission du Lac, dans la gare du chemin de fer, durant le mois de Janvier 1882, le jour de la fête du Saint Nom de Jésus. Ce fut pour M. le curé et pour les fidèles un jour de douce joie et de véritable bonheur.

Les dates, marquées par de tels événements, sont de celles qui ne s'effacent jamais de la mémoire des personnes qui en ont été les heureux témoins,

Cette petite mission du Lac s'est développée rapidement.

En 1888, Mgr Laffèche, revenant d'une visite pastorale dans la région du St-Maurice, en passant au Lac, donna à la mission le nom de St-Théophile, en souvenir du Révd M. J. Théophile S. de Carufel, qui, le premier, a exercé le saint ministère à cet endroit.

Depuis l'établissement des grandes manufactures à Grand'Mère, St-Théophile, qui a marché rapidement dans la voie d'un véritable progrès, est certainement devenue aujourd'hui une belle paroisse. Sa prospérité s'accroît chaque jour davantage, et l'avenir se présente pour elle sous des auspices tout à fait favorables et encourageants.

---

DÉPART DU RÉVD M. J. T. S. DE CARUFEL, (1882)

---

SA MORT (1884.)

L'année 1882, qui avait procuré des consolations au pasteur de N.-D. du Mont-Carmel, lui réservait aussi des épreuves et des chagrins.

Un ministère fructueux, de plusieurs années, l'avait fortement attaché à sa paroisse. Les liens d'une douce et tendre affection, formés entre le pasteur et ses ouailles, étaient devenus quasi indissolubles.

Pourtant, l'heure de la séparation devait bientôt sonner. Dans les décrets divins, le serviteur humble et soumis était appelé à cultiver une autre portion du vaste champ du Père de famille.

Un jour, l'autorité diocésaine fait entendre sa voix et indique au laborieux cultivateur la paroisse de Ste-Anne de la Pérade, comme théâtre de ses opérations pour l'avenir.

Mgr Lafliche fait connaître ses désirs et engage le curé à se préparer au départ, sous un court délai. Cette détermination de Sa Grandeur surprend douloureusement le curé, qui désire ardemment poursuivre et terminer sa carrière sacerdotale au milieu de cette chère population, qu'il a instruite, dirigée, édifiée. Toutes les représentations respectueuses et filiales faites à Monseigneur, dans le but de se main-

tenir au Mont-Carmel, où il a goûté la paix et le bonheur, ne sont pas suffisantes pour changer la décision de l'autorité religieuse.

Habitué à reconnaître la volonté de Dieu dans la voix de son évêque, le curé ne balance plus, et se détermine à faire l'immense sacrifice qui lui est demandé

Au moment fixé par l'autorité épiscopale, le courageux et obéissant prêtre s'arrache avec effort à l'affection de ses bons et religieux paroissiens, plongés eux-mêmes dans un profond chagrin, il impose silence à son cœur angoissé, refoule ses sanglots au fond de sa poitrine, et part sans délai pour accomplir sa nouvelle mission.

A Ste-Anne de la Pérade, il se trouve chargé d'un ministère très laborieux, qui lui impose de nombreuses et grandes fatigues. Malgré l'assistance généreuse et efficace de son dévoué vicaire, le Révd M. Prudent Proulx, ses forces décroissent sensiblement, au point de faire craindre pour lui, avant longtemps, un dénouement fatal, spécialement vers la fin de la seconde année de ses labeurs dans la paroisse de Ste-Anne. La maladie s'accroît avec beaucoup de rigueur dans le cours de l'automne de 1884. Pour l'enrayer dans sa marche rapide et désastreuse, M. le curé se rend à l'Hôtel-Dieu, de Montréal, où il suit un traitement, durant un mois. Il retourne ensuite à Ste-Anne, sans constater d'amélioration dans l'état de sa santé. L'affaiblissement devient d'un jour à l'autre plus prononcé, plus in-

quiétant. Dans cette situation critique et très alarmante, le dévoué curé fait un grand effort pour assister à la bénédiction de trois belles cloches anglaises, achetées dans le cours de l'été précédent. Après cette cérémonie religieuse, il est forcé à la réclusion complète, à un repos absolu.

L'épuisement complet des forces du malade devient un signe évident de l'arrivée prochaine de la redoutable mort. Sans se laisser abattre par la crainte des jugements de Dieu qui s'apprêtent, le pieux malade fait acte de résignation à la volonté divine, offre son sacrifice à Dieu, règle avec soin ses affaires temporelles, reçoit les sacrements des mourants avec une foi vive, une espérance ferme, un amour ardent pour le Dieu qu'il a aimé et servi avec fidélité. Il s'efforce de sanctifier, par une prière fervente, les derniers moments de sa vie, qui sont accompagnés de grandes souffrances.

Le soir de la joyeuse fête de Noël, un peu après minuit, c'est-à-dire, aux premiers instants du vingt-sixième jour de Décembre, fête du glorieux martyr St-Etienne, ce bon prêtre, âgé seulement de 44 ans, qui a dépensé sa vie entière pour glorifier Dieu et sauver des âmes, tourne avec confiance ses regards vers le Ciel, de ses lèvres défaillantes prononce sa suprême prière : " O ! mon Jésus miséricorde," rend doucement le dernier soupir et s'endort dans la paix du Seigneur.

Après un premier service funèbre, chanté dans l'église de Ste-Anne par le Révd M. L. E. A. Dupuis

curé de N.-D. du Mont-Carmel, en présence de Mgr L. F. Laffèche, qui fit en termes émus une première oraison funèbre, le corps du défunt fut transporté à Ste-Angèle de Laval, où, après un second service chanté le dernier jour de Décembre, et une oraison funèbre prononcée par le Très Révd. Ol. Caron. V.-G., il fut inhumé sous le sanctuaire, au milieu d'un grand concours de prêtres et de pieux fidèles, venus avec empressement de différents points du diocèse, heureux de rendre au regretté défunt ce témoignage éclatant de haute estime, de sincère et durable affection.

Là, à l'ombre des murs de la belle et chère église de Ste-Angèle, sous la garde de son frère bien aimé, il dort son dernier sommeil, attendant, dans une espérance pleine d'immortalité, le grand réveil de la fin des temps.....

---

LE RÉVD M. L. E. A. DUPUIS, CURÉ DE N.-D.  
DU MONT-CARMEL. (1882.)

---

SON DÉPART POUR <sup>ST</sup>-STANISLAS. (1885.)  
SA MORT, (1893.)

Le Révd M. L. E. A. Dupuis fut nommé à la cure de N.-D. du Mont-Carmel durant l'automne de 1882. Il a dû, lui au-si, être douloureusement affecté en quittant sa chère paroisse de Ste-Anne de la Pérade, où il avait passé plusieurs années dans de grands



REVD N. VILLENEUVE, sixième curé.



REVD L. E. A. DUPUIS, quatrième curé.

travaux, qui exigeaient de sa part une énergie et une force toutes particulières.

Il avait vieilli dans l'exercice d'un ministère très onéreux et constant. La puissance des liens nombreux, qui l'attachaient à sa paroisse de prédilection, était proportionnée aux grands labeurs et aux multiples sacrifices faits par le pasteur, durant les longues années de son administration.

Les paroissiens du Mont-Carmel reçurent leur nouveau curé avec beaucoup de bienveillance, de respect, de cordialité. Par leurs attentions délicates, leur soumission, leur application à l'accomplissement de leurs différents devoirs, ils ont grandement allégé le fardeau du pasteur, et contribué largement à le consoler dans ses peines et ses ennuis.

Dès le moment de son arrivée dans la paroisse, l'affection vouée par les fidèles à leur premier curé, s'est portée sans effort et spontanément sur la personne de son successeur, qui put facilement gagner les sympathies et l'estime des paroissiens.

Durant son séjour peu prolongé au milieu de cette paisible population, le pasteur a joui d'une douce tranquillité, d'une paix parfaite.

Sous sa courte administration, ont été achetés les beaux châssis en couleurs, avec élégants tableaux, qui ornent l'église du Carmel.

Au printemps de 1885, le Révd M. Dupuis fut transféré à la cure de St-Stanislas, dont le pasteur,

le Révd M. I. Guillemette. était décédé durant l'hiver précédent.

A St-Stanislas, comme à Ste-Anne et au Mont-Carmel. M. le curé voulut s'appliquer à un très laborieux ministère, spécialement à une grande et constante prédication. Ses forces ne purent, comme autrefois, répondre à ses ardents et légitimes désirs. Sa robuste et extraordinaire constitution était fortement ébranlée. Le courageux et intrépide pasteur s'aperçut de cette diminution considérable de forces. et fut contraint d'en tenir compte dans l'exercice du saint ministère.

Bientôt la maladie qu'il n'avait, pour ainsi dire, jamais connue. vint l'attaquer soudainement, le frapper avec rigueur et persistance

Le valeureux combattant, qui n'avait jamais déposé les armes. ne voulut pas se laisser dominer et vaincre sans une lutte opiniâtre. Il opposa une résistance énergique à l'importune maladie, qui cependant fit son œuvre de destruction. M. le curé fut bientôt forcé de se mettre au repos, et peu après de prendre le lit.

Son état empirant d'un moment à l'autre, un confrère venu pour lui faire visite, lui donna la sainte communion en viatique. Il venait de recevoir l'Extrême-Onction quand, dans un moment de faiblesse extrême, arrivée d'une manière tout à fait inattendue, le Révd M. Dupuis rendit le dernier soupir, le quatrième jour de Juillet de l'année 1893.

Selon les désirs exprimés par ses dernières volontés, ses restes mortels ont été transportés de St-Stanislas à Ste-Anne, où ils furent inhumés dans les caveaux de l'église, vaste comme une cathédrale, construite à grands frais, sous la direction du Révd M. Dupuis, qui s'était imposé de longues et extrêmes fatigues, pour conduire son entreprise à bonne fin.

Le zélé et généreux pasteur repose dans cette terre chérie, très fréquemment foulée de ses pieds, durant sa longue et fructueuse carrière.

Environné d'une phalange de paroissiens, qu'il a instruits, dirigés, assistés dans leurs derniers moments, il attend, avec une espérance qui ne sera pas confondue, le jour des grandes manifestations et des jugements de Dieu.

---

LE RÉVD M. D. O. S. DE CARUFEL NOMMÉ  
CURÉ DE N.-D DU MONT-CARMEL. (1885)

Le successeur de Messire L. E. A. Dupuis, à N.-D. du Mont Carmel, fut le Révd M. D. O. S. de Carufel, qui arriva dans la paroisse vers le milieu du mois de Mai.

D'une complexion délicate, d'une santé débile, le nouveau curé n'était pas en mesure de se livrer à de grands travaux, dans l'ordre temporel ou spirituel. Cependant, durant près de quinze années d'administration, il a pu satisfaire aux exigences de

la situation et répondre convenablement aux besoins de la paroisse, dans l'accomplissement de ses devoirs quotidiens.

Il a toujours été puissamment soutenu, dans l'exercice du saint ministère, par des confrères dévoués, qui lui furent plusieurs fois envoyés comme vicaires. Outre leur participation au ministère paroissial, Messieurs les vicaires aidaient aussi à la desserte de la mission de St-Théophile, demeurée encore huit années sous la direction du curé de N.-D. du Mont-Carmel. Les soins assidus donnés à cette intéressante mission nécessitaient la présence de deux prêtres dans la paroisse.

Comme ses prédécesseurs, le nouveau curé a reçu un accueil favorable et encourageant de la part des paroissiens qui, en maintes occasions, lui ont donné des témoignages de sympathie, d'estime et d'attachement.

Plusieurs causes et raisons particulières ont contribué à unir le pasteur au troupeau par des liens nombreux, doux et forts. Quand, après un séjour de 14 années et plus au Carmel, le curé devra rompre ses relations intimes avec les bons et dociles paroissiens, son cœur d'ami et de prêtre sera péniblement affecté. Le sacrifice, devenu pour lui très douloureux, laissera dans son âme des traces profondes et indélébiles. (\*)

---

(\*) Parmi les divers travaux exécutés dans la paroisse, depuis l'année 1885 à l'année 1899, les uns, simplement nommés ici, sont l'agrandissement fait, à deux reprises, des bâtiments nécessaires pour conserver le

GRANDE RETRAITE DE 1888.

---

LE REVD PÈRE FRÉDÉRIC DE GHYVELLE, O. S. F.

La première grande retraite donnée dans la paroisse, a été prêchée par le Révd Père Frédéric, qui s'occupait alors activement de propager la dévotion à N.-D. du Très Saint Rosaire, dans le sanctuaire vénéré du Cap de la Madeleine. En cela, il unissait ses efforts à ceux de M. le Graud Vicaire Luc Désilets, curé du Cap, prêtre fervent, tout brûlant de l'amour de Dieu, et animé d'un zèle inextinguible pour le salut des âmes.

A ce travail absorbant, le bon Père ajoutait celui de la prédication dans différentes paroisses du diocèse.

Sur une invitation cordiale faite par le curé de N.-D. du Mont-Carmel, le Révd Père se rendit avec une aimable bieuveillance aux désirs exprimés, et s'engagea à présider les exercices spirituels d'une retraite. Les exercices de cette grande retraite s'ouvrirent le 10 Août, et se terminèrent le 17, par le chant du *Te Deum*. Ils furent suivis pendant une

---

souffrage et abriter les animaux ; la construction d'un hangar, en 1887, pour recevoir le bois de corde de la Fabrique, avec un compartiment pour y placer un corbillard ; des réparations à l'intérieur et à l'extérieur du presbytère ; un vaste hangar construit en 1895, pour recevoir le bois, le grain et les voitures du curé, l'ancien devant être employé à d'autres fins. Les autres travaux seront mentionnés, avec certains détails dans le cours de ce petit ouvrage.

semaine par les fidèles, avec une assiduité et une piété remarquables.

Nombreuses furent les instructions données par le Révd. Père, et, à chacune d'elles, les paroissiens remplissaient l'église, toujours avides d'entendre la parole évangélique, qu'ils écoutaient constamment avec une attention soutenue et un recueillement parfait.

À l'occasion de cette retraite, les multiples faveurs célestes répandues sur la paroisse ont produit des fruits abondants de sanctification et de salut. Dans ses instructions, l'humble fils de St François s'est appliqué à attirer les âmes, pour les conduire à Dieu, non pas précisément par la crainte des châtimens, mais plutôt par une confiance filiale, en leur parlant tout spécialement des infinies miséricordes du Seigneur et de son amour incommensurable pour tous les hommes.

Cette belle et touchante retraite a laissé un souvenir ineffaçable dans la mémoire de tous les paroissiens du Carmel. Le vertueux Père a goûté de douces jouissances dans l'accomplissement de son ministère de réconciliation et de paix. Les merveilleux effets de la grâce, dont il a été le témoin privilégié et l'instrument béni, ont causé de vives émotions dans son âme sacerdotale. L'hymne de la reconnaissance s'est élevé spontanément de son cœur ému, attendri ; et ses lèvres, toujours avides de prières, ont chanté avec ardeur la munificence et la

gloire du divin Rémunérateur, du Dieu d'infinie bonté, Auteur de tous les biens.

Depuis son départ de la paroisse du Cap, le Révd Père Frédéric, connu, estimé et vénéré des Canadiens-Français, poursuit avec activité son laborieux apostolat dans un grand nombre de paroisses de la Province de Québec. (\*)

---

### LE RÉVD PÈRE FRÉDÉRIC VISITE LA MISSION DU LAC.

À la fin des exercices de la retraite ci-haut désignée, M le curé voulut procurer aux fidèles de la mission de St-Théophile l'avantage de voir et d'entendre le bon Père Frédéric. Dans ce but, il le conduisit au Lac, par une belle journée, en le faisant passer par les chutes de Shawinigan, afin de lui permettre d'admirer les beautés grandioses de ces merveilleuses cataractes.

La visite du Père Frédéric causa une grande joie aux fidèles de la mission, qui, à raison de la grande distance entre l'église et le Lac, n'avaient pu suivre les exercices de la retraite. Ils vinrent en grand nombre, durant la soirée, pour entendre une

---

(\*) Après la retraite, et avant de quitter la paroisse, le Père Frédéric a fait don d'un petit tableau précieux, représentant la statue couronnée de N.-D. du Très Saint Rosaire, installée dans l'église des Religieux du Mont-Carmel, en l'Acadie. Il est constamment exposé aux regards des fidèles sur le devant de l'autel de Marie Immaculée.

instruction, se confesser ensuite et se préparer à faire, le lendemain, la sainte communion.

M. Joseph Brunelle était alors chef de gare au Lac à la Tortue.

Les fidèles n'avaient pas les ressources suffisantes pour construire une chapelle, et tous les exercices religieux étaient faits dans la gare même. On comprend tout ce qu'il y avait en cela d'incommodé et d'inquiétant. Un train spécial pouvait arriver d'une manière soudaine, durant la sainte messe, et causer bien du désagrément. Pour prévenir tout inconvénient, le lundi matin, le saint sacrifice était célébré de bonne heure, et les fidèles retournaient contents à leurs occupations.

Les actionnaires de la Compagnie n'avaient pas accordé l'autorisation de célébrer l'office divin dans la gare du chemin de fer ; et M. J. Brunelle se trouvait chargé de toute la responsabilité aux yeux des autorités. Il se tenait bien calme, disant : " le Bon Dieu doit être Maître ici. Avant de sortir l'autel et les ornements, pour les placer ailleurs, j'attendrai des ordres bien formels de la part de la Compagnie."

Les différents employés, qui passaient au Lac, voyaient l'autel, l'examinaient même en présence de M. Brunelle, sans lui faire entendre un mot de reproche.

Pour chaque office de la mission, tout était à refaire. Il fallait mettre l'autel dans une salle

d'attente, préparer la parure de la chapelle temporaire, etc., etc. Tout le travail et toute la fatigue étaient à la charge de M. Brunelle, dont la bonté, la patience et le dévouement ne se lassaient point. M. Brunelle était pour toutes les familles de la mission un ami, un conseiller, un consolateur, un bienfaiteur. Il visitait souvent les fidèles dans leurs maladies, pour leur donner des soins charitables, les consoler dans leurs peines, leur prodiguant dans les épreuves, des témoignages sincères de touchante sympathie, les assistant même de ses deniers, en différentes occasions, avec un désintéressement et une générosité bien dignes d'éloges.

À l'occasion de l'agréable visite du Révd Père Frédéric à la mission, un petit incident comique a eu lieu dans la gare, le soir, avant les confessions. Il peut bien être exposé ici sans déplaire au lecteur. Une seule grille portative était mise à la disposition du prêtre chargé de faire la mission ; et le Père l'avait bien remarqué. S'approchant alors du curé il lui fit connaître son désir et son intention de ne pas entendre les confessions sans avoir une grille près de lui. Il ne devait pas en être privé

Le curé avait prévenu ses désirs en priant deux ou trois jeunes gens de la mission de vouloir bien en préparer une promptement. Le temps était court, et il fallait se hâter pour faire le travail nécessaire. Les menuisiers de la circonstance s'empressent d'assembler les morceaux de bois qui leur tombent sous la main, sans les polir et les ajuster avec soin. L'ou-

vrage terminé, l'un d'entre eux se rend dans la salle d'attente, où M. le curé et M. Brunelle sont occupés à préparer l'autel. Il porte dans ses bras et présente à leurs regards une construction *majeure*, avec des dimensions d'environ deux pieds et demi en hauteur et en largeur, composée de gros morceaux de bois croisés, laissant entre eux des espaces *formidables*, en un mot, une grille *monumentale*, pouvant, au besoin, remplacer, sur les bords du St-Laurent, ces constructions qui servent, durant le jour, à diriger la course des vaisseaux.

A la vue de cette espèce *d'immeuble*, les personnes présentes sentent le fou rire s'emparer d'elles. Durant plusieurs minutes, elles rient à en verser des larmes.

Le paroissien qui s'était dévoué pour opérer le transport de la fameuse grille, ne s'est pas laissé déconcerter. Il a de bon cœur partagé le plaisir de tous les témoins de cette agréable petite scène. La gigantesque grille a été employée seulement en cette occasion. Après les exercices de la mission, elle fut reléguée à l'écart, comme un vieux meuble démodé, et peu après impitoyablement vouée aux flammes.

Le lendemain, après le dernier office, par une belle matinée, le Révd Père, M. le curé et plusieurs paroissiens visitèrent le Lac, sur un petit bateau à vapeur employé pour faire le transport du minerai de fer extrait du fond du Lac. M. Short, l'ingénieur,

a eu la bienveillance de préparer cette petite excursion.

Les exercices de la mission étant terminés, le Révd Père Frédéric et M. le curé prirent congé des heureux fidèles, tous réjouis de cette agréable, fructueuse visite, et retournèrent paisiblement à l'église de N.-D. du Mont-Carmel.

---

### COMPLÉMENT DES TRAVAUX À L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE. (1889.)

En 1875 et 1876, lors des travaux faits à l'intérieur de l'église, pour la terminer, à raison de la modicité des ressources de la Fabrique, on décida de ne pas donner, pour le moment, le dernier fini à toutes les parties de l'édifice sacré. L'ornementation de la voûte fut remise à un temps indéterminé.

Durant l'année 1889, les finances de la Fabrique étant dans un état prospère, M. le curé, désireux d'embellir davantage la Maison de Dieu, proposa aux paroissiens de mettre le complément aux travaux de l'église faits en 1875 et 1876. Ce projet fut bien goûté des fidèles, et approuvé de tout cœur par Mgr Lafliche.

Les paroissiens voulurent, sans exiger de soumissions, confier cette dernière œuvre à M. Napoléon Milette, architecte, d'Yamachiche, qui avait si bien

exécuté les premiers travaux. L'entente entre M. Millette et les fabriciens était très facile ; et le marché fut bientôt conclu. Sans entrer dans tous les détails de la spécification, il est bon de marquer ici quelques uns des principaux ouvrages mentionnés dans le contrat. Le grand autel devait être terminé par la confection d'un dôme, comme couronnement, avec des petites niches pour recevoir des statues. Plusieurs pièces de sculpture, distribuées sur les gradins, devaient donner à l'ensemble un agréable coup d'œil.

M. Millette s'engageait aussi à poser plusieurs ornements dans la corniche et les panneaux du sanctuaire, et de grandes rosaces, fixées en ligne droite, au milieu de la voûte. De plus, dans la spécification, étaient encore mentionnés : un autel en l'honneur de St-Joseph ; le parachèvement de l'autel de la Ste-Vierge ; un second jubé au-dessus du premier et de même grandeur ; le déplacement des deux châssis en couleurs du portail, destinés à orner le chœur. M. le contracteur devait aussi donner deux couches de peinture dans la voûte et la sacristie ; imiter les murs de l'église ; dorer les ornements des autels, de la voûte, avec un certain nombre de moulures de différentes dimensions.

Pour l'exécution de ces divers travaux d'ornementation dans l'église, la somme de \$1998.31 fut payée à M. Millette. Dans cette circonstance, comme dans les précédentes entreprises, il sut mériter les éloges et les remerciements sincères du curé et des

paroissiens, qui l'avaient en grande estime. M. Milette était le type du parfait gentilhomme, du citoyen intègre, du chrétien sincère et pratiquant.

Ces travaux furent probablement les derniers exécutés par cet habile architecte. A cette époque, il était déjà atteint d'une maladie qui devait le conduire promptement aux portes du tombeau. La toux qui l'incommodait alors, fut rebelle à tous les soins pris pour la faire disparaître. La consommation, maladie cruelle et incurable, se déclara bientôt d'une manière évidente.

Après quelques mois de souffrances, M. Nap. Milette, encore à la fleur de l'âge, fortifié par la réception des derniers sacrements, expirait doucement à Yamachie, au sein de sa jeune famille plongée dans une profonde douleur. Il a certainement été un de ces bons et fidèles serviteurs dont parle le Saint Évangile. En conséquence, le Seigneur a dû déjà le mettre en possession des éternelles récompenses.

---

### BÉNÉDICTION D'UN CHEMIN DE CROIX DANS L'ÉGLISE. (1889.)

Les décorations de l'église étant terminées, il convenait de remplacer les premiers tableaux du Chemin de la Croix, donnés par le Révd M. Chs.

Garceau, ancien curé du Cap de la Madeleine, par d'autres plus grands et un peu plus riches.

Avec l'agrément de Mgr Laffèche, M. le curé fit l'acquisition de tableaux bien convenables, achetés de M. Ed. S de Carufel, libraire des Trois-Rivières, et qui furent payés \$90.00.

Le Révd l'ère Frédéric, qui devait faire solennellement l'installation de ce Chemin de la Croix, à raison de certaines circonstances incontrôlables, fut dans l'impossibilité de se rendre à l'invitation qui lui avait été faite par M. le curé. Sa présence à N.-D. du Mont-Carmel, en cette occasion, aurait rappelé le doux souvenir de la grande retraite prêchée par ce bon Père, et réjoui le cœur de tous les paroissiens.

Autorisé par Monseigneur Laffèche, M. le curé, assisté du Révd M. Ernest Béliand, son vicaire, fit, le 3 Novembre 1889, la bénédiction solennelle et l'installation des tableaux du Chemin de la Croix, à l'issue de la grand'messe du dimanche, au milieu d'un grand nombre de paroissiens.

Egalement en vertu d'une autorisation spéciale de Sa Grandeur, le curé bénit et installa dans la sacristie, le 14 Février 1890, les tableaux de l'ancien Chemin de la Croix.

---

## DOMMAGES DANS L'ÉGLISE CAUSÉS PAR LA Foudre. (1890.)

L'église du Carmel, avec sa décoration de 1889, ses différentes pièces de sculpture, ses belles rosaces distribuées dans la voûte, ses peintures fraîches et ses éclatantes dorures, était devenue encore plus chère aux paroissiens. Ils venaient avec un plaisir nouveau prier dans ce sanctuaire construit et orné au prix de grands sacrifices. Ils se sentaient heureux d'avoir élevé à la gloire de Dieu ce temple, modeste, il est vrai, mais cependant convenable et beau dans sa simplicité. Cette jouissance bien légitime, de la part des paroissiens, faillit être de courte durée. Un accident fâcheux survenu dans le cours du mois de Juillet 1890, pouvait bien occasionner la destruction complète de cette église, si chère au cœur des paroissiens.

Le treize de Juillet, M. le curé s'était rendu à la mission de St-Théophile, pour y célébrer le saint sacrifice de la messe, le lendemain, et porter la sainte communion à une jeune femme gravement malade.

Durant la nuit suivante, de violents orages éclatent dans différentes directions ; ils sont accompagnés de formidables coups de tonnerre, précédés de multiples et éblouissants éclairs, propres à inspirer la crainte aux personnes les moins timides. Un de ces redoutables orages vient s'abattre sur la montagne et le village. La pluie tombe par torrents ; des éclairs nombreux sillonnent et déchirent les nues en

tous sens ; la foudre éclate fréquemment, et ses sourds grondements sont bruyamment répétés par les échos de la montagne. Mais soudain un coup de tonnerre encore plus effroyable se fait entendre, et en même temps une très vive lumière enveloppe le clocher de l'église, qui est atteint par la foudre.

Le Révd M. Noë Villeneuve, alors vicaire, qui reposait dans une chambre située à la partie supérieure du presbytère, et à une distance d'environ 60 pieds de l'église, fut à portée de bien voir cette étincelante lumière et d'entendre l'horrible fracas produit par le tonnerre.

Le fluide électrique, tombant sur le paratonnerre, le quitte aussitôt pour pénétrer dans la souche du clocher, fait voler en éclats les angles des poteaux et des liens. De là, il parcourt la nef de l'église dans toute sa longueur, détruisant l'or sur plusieurs grandes moulures et le détériorant sur d'autres. Il frappe aussi et fait sauter un large morceau de la couverture qu'il projette et disperse au loin vers le presbytère.

Après ces nombreux dégâts, le fluide descend sur les planchers, trace partout son passage, et arrache par-ci par-là des fragments de bois, en revenant vers le portail de l'église, d'où il sort en effleurant le seuil de la porte du sud-ouest. Dans sa course *foudroyante*, il fend, dans toute sa longueur, un madrier du perron, et se précipite dans le sol, où il disparaît, trouvant enfin un élément capable de l'arrêter et de paralyser sa fureur.

A n'en pas douter, cette décharge électrique était assez puissante pour incendier l'église, tous les édifices voisins, et produire un désastre dans la paroisse.

En cette circonstance, il faut le reconnaître et l'admettre, une protection toute spéciale a été accordée à la paroisse. Notre-Dame du Mont-Carmel, qui veille incessamment sur ses protégés et ses enfants, dans sa tendresse maternelle, les a, sans aucun doute, à ce moment préservés d'une catastrophe. — Gloire à Marie Immaculée, la patronne chérie de la paroisse du Mont-Carmel.

A son retour de la mission, M. le curé voit avec chagrin les dommages causés par la foudre à l'église, qui lui est chère à plus d'un titre. Il se console cependant, et, dans toute l'effusion de son âme, il remercie Dieu d'avoir préservé d'une destruction complète ce temple saint et vénéré.

Le jour même de l'accident, M. le curé s'est rendu aux Trois-Rivières, pour faire connaître aux agents de la Compagnie d'Assurance les dommages causés à l'église, et pour solliciter des secours en argent, afin de les réparer sans retard.

Après des explications reçues, des examens faits l'agent de la Compagnie, M. Speers, offrit comme dédommagement la somme de \$300.00, qui fut acceptée par le curé, au nom de la paroisse.

Les dégâts faits dans la couverture de l'église furent immédiatement réparés. Les réparations des

dominages causés à l'intérieur du temple furent remises à l'année suivante, à raison d'autres travaux considérables et plus urgents, dont il sera fait mention à la suite de cet article.

---

### COUVERTURE DE L'ÉGLISE EN TÔLE GALVANISÉE. (1890.)

La couverture de l'église faite en bardeaux, comptait vingt années d'existence, et commençait à se détériorer un peu. Durant les grandes tempêtes de l'hiver, les vents violents poussaient avec force la neige sous la couverture et la faisaient même pénétrer à l'intérieur sur la voûte. Après le travail de décorations exécuté dans l'église, pour conserver les peintures dans toute leur fraîcheur et leur beauté, il fallait enlever cette neige avec beaucoup de soin. Autrement, le dimanche matin, la chaleur du poêle se condensant sous la voûte, faisait facilement fondre cette neige qui, réduite en eau, aurait pu altérer l'éclat des peintures et des dorures. Ce travail était long et fatigant, surtout quant il fallait l'exécuter avant la grand'messe.

Messieurs les marguilliers, priés de donner leur avis sur ce point, décidèrent de couvrir l'église et la sacristie en tôle galvanisée. Les formalités étant prises, l'autorisation nécessaire étant accordée par Mgr Lafèche, l'entreprise fut confiée à M. Etienne

Leblanc, ancien marguillier, sans soumission préalable.

Durant les années de sa jeunesse, M. Leblanc a travaillé longtemps dans la construction des églises, et il s'occupait spécialement de la confection des couvertures en métal. Il était un habile couvreur, qui ne craignait aucunement de travailler à de grandes hauteurs sur les édifices, où il se trouvait à l'aise comme sur le sol. Après avoir discontinué ce genre de travail, il s'est livré à l'agriculture, dans le rang St-Félix, où il s'est créé un bel établissement.

Moyennant la somme de \$1,100.00, M. Leblanc s'est engagé à fournir pour la couverture de l'église une tôle de premier choix. Les liaisons, entre chaque feuille, devaient être faites à double soudure, pour leur donner plus de force et les faire résister à l'action des grands froids.

M. Leblanc a exécuté son contrat durant l'automne de 1890. L'ouvrage a été fait avec beaucoup de soin, d'une manière très consciencieuse et propre à donner entière satisfaction à tous les paroissiens.

---

## RÉPARATIONS DES DOMMAGES CAUSÉS PAR LA Foudre. (1891)

Durant l'été de 1891, la Fabrique prit la détermination de réparer les dommages causés dans l'église par la foudre, le 14 Juillet 1890. Pour ce travail, on jugea à propos de demander des soumissions, qui furent aussitôt présentées par un certain nombre de paroissiens.

Le contrat pour les réparations, fut donné à Messieurs Zéphirin et Edouard Ducharme, deux frères, qui avaient préparé la plus basse soumission. Des échafauds furent promptement élevés dans l'église, et, en peu de temps, sous les mains actives et habiles de Messieurs les contracteurs, les traces de la foudre sont disparues, et la voûte de l'église a repris son ancienne beauté.

La somme payée par la Fabrique, pour l'exécution de ces travaux, s'est élevée au montant de \$294 00.

Au moment où les ouvriers descendaient les pièces d'échafauds, un lourd morceau de bois est tombé sur l'un des deux anges en plâtre, placés sur le bout des stalles du chœur et l'a *impitoyablement* mis en pièces.

Ces anges ont été remplacés par deux belles petites statues qui représentent St-François d'Assise et St-Antoine de Padoue, deux illustres enfants de l'Eglise de Dieu, dont le nom vénéré est bien cher à la piété des fidèles.

## MALADIE DU CURÉ A LA MISSION. (1892.)

L'année 1892 tenait en réserve, dans ses plis cachés, une soudaine et rude épreuve pour le faible curé de N. D du Mont-Carmel, dont la santé était toujours chancelante.

Vers le milieu du mois de Mai, un dimanche, après l'office du matin, le Révd D. O. S. de Carufel, quittait le presbytère pour se rendre à la mission de St-Théophile, où il devait, durant la semaine, donner aux enfants les instructions du cathéchisme, afin de les préparer à la première communion. Le vent soufflait du nord-est et la température était froide. Durant ce trajet de quatre lieues, le curé se sentit indisposé. Arrivé à la mission au moment des exercices du mois de Marie, il fit un effort pour assister à toutes les prières de ce jour, et le malaise ressenti le long de la route s'accrut davantage. Cependant, dans la soirée, cette indisposition lui laissa un moment de répit, pour reparaitre le lendemain, de manière à l'inquiéter. Quand il voulut se rendre à la chapelle pour célébrer les saints mystères, il éprouva un affaissement qui le força à se mettre de nouveau au lit.

Dans le cours de la journée, M. Pierre Simard, qui avait la bienveillance et la charité de recevoir le missionnaire, inquiet et alarmé au début de cette maladie, fait instance auprès du curé pour obtenir l'autorisation d'aller immédiatement au village du Mont-Carmel, afin de solliciter la présence et les

soins du Dr Joseph Venne. Le médecin averti ne diffère pas, et se rend en toute hâte auprès du curé.

Le traitement suivi et les remèdes employés paraissent n'avoir pas l'efficacité voulue et désirée, pour arrêter les progrès de la maladie, qui semble d'un jour à l'autre devenir plus opiniâtre. La faiblesse du malade devient excessive et l'épuisement complet. Dans la prévision d'une mort probable et prochaine, le curé, ayant bien conscience de son état, appelle auprès de lui M. le notaire Petrus Désilets, des Trois-Rivières, et lui fait rédiger ses dernières volontés.

Les affaires temporelles étant réglées, le malade, sans se laisser accabler par la tristesse, porte avec confiance ses regards et ses pensées vers la Patrie Céleste. Il sollicite humblement la faveur insigne de recevoir les derniers sacrements de l'église.

Le Révd M. N. Villeneuve, son vicaire, célèbre le saint sacrifice de la messe dans la petite chapelle de la mission, et se hâte de porter le saint viatique au curé, qui n'a pas la force de se lever de son lit de douleurs pour aller au devant du divin Consolateur, mais dont les facultés intellectuelles sont encore intactes.

Après la réception de la sainte communion, le curé, qui semble aux prises avec la mort, à la consolation de recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction des mains de son frère, le Révd M. V. S. de Carufel,

curé de St-Angèle de Laval, accourra avec empressement auprès du malade, pour l'assister et l'encourager dans ce moment solennel et redoutable.

Tous les secours spirituels avaient été procurés au malade, qui attendait, dans le calme de la résignation, l'accomplissement de la sainte volonté de Dieu. Le moment du plus rude combat fut durant le jour et la nuit qui ont précédé la grande fête de l'Ascension de Notre Seigneur.

Le malade paraissait dans un état désespéré, et, durant cette nuit, qui semblait inévitablement la dernière, il demeura deux ou trois heures totalement privé de ses sens.

M. Joseph Brunelle et Melle Henriette Auger, qui lui avaient prodigué leurs soins avec un dévouement admirable, étaient encore au chevet du prêtre mourant, récitant les dernières prières, et se préparant à l'ensevelir bientôt.

Vers la fin de cette nuit engoissant, une étincelle de vie sembla se manifester sur la figure du pauvre malade, qui parut ensuite se ranimer peu à peu, au point de donner l'espoir d'un retour à la vie, plus prononcé et même certain.

En effet, après avoir frappé de grands coups, la mort, vaincue pour cette fois, lâcha sa victime qui entra bientôt en convalescence. Ces moments de pénible épreuve pour le curé ont été accompagnés de grandes consolations. Des témoignages sincères d'une touchante sympathie lui sont venus de la part

des paroissiens, des familles de la mission et d'un certain nombre de confrères, qui ont pu le visiter durant ces jours de maladie.

Le Révd M. N. Villeneuve, chargé seul de la desserte de la paroisse et de la mission, a déployé un grand zèle et beaucoup d'activité, pour répondre à tous les besoins des fidèles.

Le rétablissement du curé s'effectua graduellement et d'une manière continue. Après quatre semaines de réclusion et d'attente, le curé voit arriver le moment où il aura l'avantage de retourner au foyer. Dès l'aube du jour désigné, tout est préparé pour le voyage.

Afin de permettre au malade de faire le trajet sans fatigue, la Compagnie Industrielle de Grand-Mère, par la bienveillante entremise du gérant M. John Forman, met gratuitement à sa disposition une grande voiture trainée par deux bous chevaux. M. Esdras Bourque est choisi pour conduire promptement le curé à domicile.

Depuis le jour où le curé a quitté le presbytère, pour se rendre à la mission, un changement total et réjouissant s'est opéré dans la nature. Les arbres, qui étaient alors dénudés comme des squelettes, se sont depuis couverts de feuilles abondantes et vigoureuses. Les champs et les bords des chemins sont ornés d'une riche verdure, de fleurs variées et odoriférantes ; les petits oiseaux chantent à l'envi, de tous côtés, dans les bois ; les ruisseaux font entendre

à l'unisson leurs constants et énergiques murmures, pour chanter, comme les oiseaux et les autres êtres créés, les louanges et publier la gloire du Dieu Créateur et Souverain Maître de l'univers.

L'astre du jour pénètre d'une vive lumière une atmosphère très calme, qui laisse voir de petits et légers nuages, dont l'effet est propre à diminuer la chaleur, en donnant une température délicieuse. Les bruits divers et les chants variés, très agréables à entendre, ont un charme particulier pour l'oreille, à l'époque de l'année où tout dans la nature reçoit une surabondance de vie.

Cette résurrection générale de la nature est bien propre à impressionner vivement et à réjouir le cœur du curé, qui fait monter avec ardeur de ses lèvres vers le Ciel l'hymne de l'amour et de la reconnaissance.

Le retour s'opère d'une manière facile, agréable, très heureuse, et le curé revoit avec bonheur sa chère église et son humble petit village. Les fidèles le saluent avec une joie bien sincère, et confient aux trois cloches de l'église le soin d'annoncer l'heureuse arrivée du curé à tous les membres de la grande famille paroissiale.

Sur l'invitation de Melle Corinne Béliveau, leur pieuse et digne Institutrice, les petits enfants de l'école arrivent immédiatement nombreux et contents, venant se grouper autour de leur pasteur pour recevoir une bénédiction spéciale et remercier

avec lui le Ciel de l'avoir ramené vivant au milieu de son troupeau chéri. (\*)

---

### SALLE DU CERCLE AGRICOLE. (1894.)

Depuis environ un demi-siècle, les progrès de la cause agricole ont été rapides et très marqués, dans la Province de Québec. Le gouvernement a compris l'importance de répandre parmi les cultivateurs le goût des cultures améliorées, et de stimuler leur zèle, en ce sens, par des moyens variés.

Des hommes de talents, déjà bons agronomes, comme MM. E. Barnard et autres, ont été envoyés en Europe, pour se livrer à des études spéciales, afin de faire bénéficier ensuite les cultivateurs de leur science agricole et de leurs différentes observations.

Des conférenciers habiles et bien renseignés ont parcouru les campagnes, pour exposer devant les populations les méthodes d'agriculture les plus avantageuses, les plus payantes, engageant avec chaleur et instance les cultivateurs à entrer résolument dans la voie du progrès agricole ouverte devant eux.

Les cultivateurs ont écouté attentivement les

---

(\*) A l'automne de 1893, le Révd M. Pierre Boulay fut nommé desservant de la mission de St-Théophile, et curé, en 1894, après l'érection de la paroisse.

paroles de ces hommes dévoués à leurs véritables intérêts.

Des associations se sont formées dans les paroisses, sous les noms de "Cercles Agricoles," dans le but de donner un encouragement puissant et efficace à tous les membres de ces associations, qui, d'après les règlements faits par la Législature, sont tenus de se réunir régulièrement un certain nombre de fois, chaque année, pour traiter différents sujets sur l'agriculture.

La fidélité à observer les prescriptions de la loi donne droit à un secours en argent, pour aider les membres à faire l'achat de graines de plantes fourragères, etc., etc.

Afin d'encourager davantage les membres du Cercle Agricole établi en cette paroisse, M. le curé eut la pensée de leur procurer une salle commode et agréable pour leurs réunions. Ses vues furent approuvées par Mgr Laffèche, qui alloua pour cet objet, sur l'argent de la Fabrique, une somme de \$200 00.

La partie supérieure du hangar destiné à recevoir le bois de corde et le corbillard, fut promptement transformée en une belle et grande salle, bien éclairée, et ornée de plusieurs inscriptions rappelant la noblesse de la profession des cultivateurs, ses avantages précieux pour toute la Société. A l'extrémité de la salle, entre les deux mots : " Religion et Patrie," la croix, l'épée et la charrue, trois signes

symboliques bien chers à tous les Canadiens-Français, et qui rappellent en quelque sorte toute leur histoire, sont liées ensemble et fixées près du siège des directeurs, au centre de toutes les inscriptions, sous les regards de tous les membres du Cercle Agricole. leur parlant sans cesse et éloquemment de la foi vive de leurs religieux ancêtres, de leur bravoure sur les champs de bataille, de leur générosité à verser leur sang pour le salut de la patrie, de leur travail énergique, persévérant, pour s'emparer du sol et lui faire produire de riches et abondantes moissons.

La croix a été préparée par M. Etienne Leblanc, la charme confectionnée par M. Pierre Bedard, et l'épée faite par M. le curé de la paroisse.

Plusieurs réunions des membres du Cercle Agricole eurent lieu dans cette salle, où ils se trouvaient bien à l'aise. Cependant, les conditions à remplir pour avoir part à l'octroi du gouvernement, leur paraissant un peu onéreuses, les membres du Cercle Agricole laissèrent leur zèle se ralentir graduellement ; et vint plus tard un moment où l'Association fut dissoute.

La salle, néanmoins, ne manqua pas d'être encore très utile en différentes circonstances. Chaque année, elle présente un avantage tout particulier en offrant un local très convenable pour les petits enfants, qui y reçoivent les instructions du catéchisme,

et se préparent à l'action si importante de leur première communion. (\*)

---

## RETRAITE DE 1895.

---

LES RÉVÉD. P. P. DOZOIS ET LEWIS, O. M. I.

La seconde grande retraite, donnée dans la paroisse, eut lieu durant le mois de Novembre 1895. A cette époque de l'année, la nature s'attriste, le ciel s'assombrit et l'air devient froid. Les arbres se dépouillent de leurs feuilles, qui, emportées par les vents, tombent ensuite sur le sol, où elles se décomposent graduellement et se confondent bientôt avec la terre qui les reçoit et les flétrit.

Tout nous parle des tristesses de la vie, de la fin prochaine de toutes choses, des exigences rigoureuses de l'inévitable mort.

L'image frappante de cette redoutable messagère de Dieu, qui se présente partout dans la nature, à cette époque de l'année, est propre à faire pénétrer dans l'âme de pénibles, mais sérieuses et salutaires réflexions.

La méditation des fins dernières. si nécessaire

(\*) Dans le cours de l'hiver dernier, les paroissiens ont fait des démarches qui ont été fructueuses, et ils ont réussi à former une nouvelle Association du Cercle Agricole.

au chrétien, pour éviter le mal et pratiquer la vertu, devient alors plus facile, plus efficace et plus riche en fruits de sanctification et de salut.

Les Révds Pères Dozois et Lewis, Oblats de Marie Immaculée, qui ont accepté l'invitation de donner des instructions à N-D. du Mont-Carmel, durant une retraite de huit jours, à raison de leur laborieux ministère dans différentes paroisses, ont été dans l'obligation d'adopter l'incommode et triste mois de Novembre, pour le temps de ces exercices spirituels.

Au jour déterminé, M. le curé voulut se rendre aux Trois-Rivières, pour souhaiter la bienvenue aux Révd Pères et les accompagner dans le voyage. A peine sortis de la ville, ils furent assaillis par une véritable tempête de neige, bien propre à les faire souffrir le long de la route. La froide température fut défavorable spécialement au curé, qui demeura indisposé durant une partie de la retraite.

Les généreux Missionnaires se mirent à l'œuvre avec un zèle et une ardeur apostoliques. Leurs instructions éloqu coastes et solides étaient bien goûtées. Les paroissiens venaient en foule à tous les exercices et manifestaient d'une manière non équivoque leurs désirs ardents de bien profiter de ces jours de grâces exceptionnelles accordées par le Seigneur, dans sa divine libéralité.

Les Pères directeurs de la retraite et M. le curé étaient grandement consolés, amplement dédommagés de leurs labeurs, de leurs longues fatigues, par

cet empressement des paroissiens à répondre chaque jour fidèlement à leurs recommandations, à leurs invitations amicales, chaleureuses et pressantes. La retraite commencée le dimanche matin, 10 de Novembre, devait se terminer le 17, dimanche de la semaine suivante. Les nombreux exercices d'une semaine ne parurent pas longs, et les heures passèrent très rapidement.

Dans la jouissance d'une douce paix, d'un véritable bonheur, les paroissiens s'unissaient aux zélés Missiounaires et à leur curé pour faire monter vers le Ciel les accents de leur plus vive et plus sincère gratitude.

Le dernier jour tenait en réserve un événement d'agréable souvenir.

Durant la semaine de la retraite, les Révds Pères avaient exprimé un désir et fait aux paroissiens une invitation qui fut accueillie avec joie, acceptée avec empressement. Pour commémorer d'une manière touchante ces jours à jamais bénis, ils leur proposèrent d'abattre dans la forêt deux beaux grands arbres et de les apporter immédiatement devant l'église, pour les convertir en une croix monumentale de 40 pieds de hauteur et de 10 pouces d'épaisseur. Ce travail qui exigeait du temps, fut fait par les paroissiens avec une grande satisfaction, beaucoup de célérité

La veille de la clôture de la retraite, la grande et imposante croix était triomphalement transportée

au sommet de la montagne, sur le terrain de la Fabrique, où elle devait, le lendemain, recevoir la bénédiction solennelle de l'Église par l'organe de son ministre avec la charge de remplir une mission spéciale à l'égard de la paroisse.

Le samedi, le Père Dozois quittait la paroisse pour se rendre à St-Théophile, où il devait inaugurer des exercices spirituels, et le Père Lewis demeurait seul dans la paroisse pour terminer la retraite.

Le lendemain, l'office divin fut célébré avec une grande pompe. Après le chant du *Te Deum* et la bénédiction du Saint Sacrement, la foule qui a rempli l'église, se forme en procession et se dirige, avec beaucoup d'ordre et de recueillement, sur le sommet de la montagne, où la grande croix a été déposée le jour précédent. Les enfants de chœur et les chantres marchent gravement en tête de la procession, s'efforçant de glorifier Dieu par des hymnes et de pieux cantiques, qui alternent avec les douces et inimitables prières de l'oraison dominicale et de la salutation angélique. L'ascension de la montagne, par la population entière de la paroisse et par plusieurs paroissiens de St-Maurice, offre un spectacle tout à fait beau et impressionnant. Ces nombreux fidèles de tout âge, marchent avec ordre, dans l'attitude d'un profond respect et d'un recueillement admirable, faisant monter sans interruption leurs prières vers le Ciel, comme un encens d'agréable odeur. Ils rappellent sans effort le souvenir de ces foules immenses qui couraient sur les pas du doux

Sauveur, et gravissaient avec Lui les montagnes pour entendre les paroles de consolation et de salut qui tombaient de ses lèvres divines.

Arrivée sur le sommet de la montagne, la foule des fidèles fait cercle autour de la grande croix et du Révd Père Lewis. La température, d'ordinaire si inclémente à cette époque de l'année, est dans le moment d'une douceur exceptionnelle. L'air très calme permet d'entendre à distance le doux murmure de la prière, le pieux chant des cantiques et la voix sonore du prédicateur.

Les nuages qui voilent un peu l'azur du ciel, laissent cependant arriver à la terre une abondante lumière, propre à réjouir encore des cœurs qui déjà débordent de joie et de bonheur.

A cet endroit élevé, le point de vue est superbe. Les formes douces et arrondies de la montagne permettent à l'œil de contempler vers l'orient et l'occident un immense horizon. D'un seul regard, le spectateur embrasse toute la vallée du St-Laurent, au nord et au sud. Seules les hautes montagnes des Cantons de l'Est forment les dernières lignes de ce gigantesque tableau.

A la vue de cette nature grandiose, en présence de cette grande foule de croyants sincères, de pieux fidèles réunis sur cette montagne, autour de la grande croix ornée des insignes de la Passion de Notre Seigneur, le prédicateur distingué, sous le coup d'une vive émotion, prononce une très élo-

quente allocution, qui remue profondément tous les cœurs.

L'exposé lucide et onctueux des mystères de la Passion de Jésus touche vivement ses dévôts auditeurs, et fait couler de leurs yeux attendris d'abondantes larmes de componction, d'amour et de reconnaissance pour le Dieu Sauveur, dont la divine charité est incompréhensible et sans limites.

Après l'instruction, le Révérend Père chante à haute voix les prières de l'Église, pour faire la bénédiction de la croix, qui est immédiatement élevée dans les airs aux regards des spectateurs remplis de pieuses émotions et ravis de joie.

La grande cérémonie religieuse terminée, la foule silencieuse et toujours recueillie quitte le sommet de la montagne et se retire à pas lents, semblant s'éloigner à regret de ce lieu devenu bien cher à la piété des fidèles.

Cette croix splendide, qui étend ses grands bras au-dessus de la paroisse pour la protéger et la défendre, devra désormais perpétuer, dans la mémoire des paroissiens de Notre-Dame du Mont Carmel, le souvenir précieux de la grande retraite de 1895.

---

CHEMIN DE LA CROIX SUR LA MONTAGNE.  
(1896.)

La grande croix commémorative de la belle et fructueuse retraite de l'année 1895, tournée vers le St-Laurent, était aperçue de loin dans la vaste plaine. Les paroissiens la regardaient toujours avec un plaisir nouveau.

Durant la belle saison, vers le déclin du jour, le curé voyait avec satisfaction des personnes gravir la montagne, pour aller répandre d'abondantes prières auprès de ce glorieux instrument de notre salut. Il forma dès lors le projet d'ériger en ce lieu les stations du Chemin de la Croix, afin d'y attirer davantage les paroissiens. Son sincère et ardent désir, communiqué aux fidèles, fut unanimement bien accueilli et approuvé.

Des souscriptions volontaires furent faites sans retard pour acheter des tableaux, et réunir sur place tous les matériaux nécessaires pour enclore le terrain autour de la croix. Dans cette enceinte furent plantés des poteaux, orués de différentes pièces de bois découpé, destinés à supporter les tableaux enfermés dans des cadres bien ajustés. Par ce procédé, les images pouvaient durer longtemps sans subir d'altération notable.

Ces divers travaux furent exécutés durant les mois de Mai et Juin, mais non sans peine et sans obstacles. Les puissances des ténèbres étaient-elles furieuses de voir ériger un Chemin de Croix sur la

montagne ? On serait porté à le croire. Les éléments paraissaient se liguer pour mettre obstacle à l'exécution du projet. Les pluies étaient très rares et les vents brûlants. La terre desséchée était facilement soulevée et mise en mouvement par les courants d'air. Des bourrasques, à peu près quotidiennes, soulevaient des tourbillons de poussière, qui importunaient beaucoup les paroissiens occupés à cet ouvrage, salissaient les peintures fraîches, ébranlaient même la croix

M. Etienne Leblanc, travaillant un jour à envelopper la croix de feuilles de fer-blanc, fut forcé d'interrompre l'ouvrage pour reposer ses bras lassés et calmer l'irritation de ses yeux larmoyants. La furieuse bourrasque, qui emportait des nuages de sable, fit rage et se continua durant toute une après-midi.

Les travaux furent complétés pour le temps de la visite pastorale, qui eut lieu durant le mois de Juillet. Mgr Laffèche, avec une bienveillance toute paternelle, voulut faire, pendant cette visite, la bénédiction solennelle du Chemin de la Croix, et fixa le jour de cette cérémonie religieuse. Mais, au moment déterminé, les vents soufflaient encore avec force, et il fallut leur donner le temps de se calmer.

Monseigneur se rendit sur la montagne, accompagné du curé, de MM. J. A. Béland, vicaire ; E. Béland, Vice-Chancelier, O. Baribault, vicaire à St-Maurice, et d'un grand nombre de paroissiens, accourus avec empressement de tous les points de la pa-

roisse, pour prendre part à cette pieuse démonstration.

Après une belle et touchante allocution, dont il avait le secret, Monseigneur bénit solennellement les tableaux et les croix, leur appliquant les indulgences accordées par les Souverains Pontifes.

Cette imposante cérémonie religieuse du 10 Juillet 1896. laissa dans l'âme de toutes les personnes présentes de douces et salutaires impressions.

Les exercices pieux et consolants du Chemin de la Croix ont été, depuis ce moment, faits sur la montagne, avec une dévotion toute particulière, par de nombreux fidèles

En 1897, un dimanche après la grand'messe sur l'invitation de M. le curé, les paroissiens se rendirent processionnellement au pied de la grande croix, en chantant des psaumes, pour solliciter du Ciel des grâces spéciales.

Les prières avaient pour but d'écarter les nuées de sauterelles qui ravageaient les campagnes. Les supplications des fidèles furent exaucées, et, depuis ce jour au moment présent, elles n'ont plus causé de dommages aux moissons, si ce n'est dans le cours de l'été dernier et cette année.

Les travaux exécutés pour l'érection du Chemin de la Croix ont occasionné une dépense de \$80.00. Une partie de cette somme a été formée par des souscriptions volontaires, et l'autre fut fournie par

la Fabrique, avec l'agrément et l'autorisation de Sa Grandeur Mgr L. F. Laffèche.

La grande croix s'est conservée seulement durant environ 10 années. L'humidité du sol la fit détériorer à sa base, et un jour, pendant l'hiver, elle fut renversée par un fort vent du nord-ouest et jetée en morceaux dans la côte de la montagne.

A la prochaine retraite, les paroissiens, sans aucun doute, s'entendront encore et s'associeront pour la remplacer par une autre aussi belle et aussi imposante.

---

### TRENTIÈME ANNIVERSAIRE D'ORDINATION.

7 OCTOBRE 1896.

Le Révd M. D. O. S de Carufel avait réussi à faire passer inaperçu le 25ième anniversaire de son ordination sacerdotale, qui lui fut conférée dans l'église de l'Immaculée Conception des Trois-Rivières, le 7 du mois d'Octobre 1866, par Mgr Thomas Cooke, assisté de MM. les Grands Vicaires Chs. Ol. Caron et Thomas Caron.

En 1896, M. le curé se trouvant un jour au milieu de plusieurs confrères réunis à l'occasion d'une conférence ecclésiastique, eut l'imprudence de dire : " le 7 d'Octobre prochain, je compterai 30 années de sacerdoce " A cette parole proférée sans défiance et sans crainte, les prêtres répondirent immédiatement,

et sur un ton qui pouvait facilement faire croire à une simple plaisanterie : " A cette date, nous irons vous faire visite " Le curé ne crut pas *la menace* bien sérieuse. Mais le Révd M. Arthur Béland, son vicaire, entendant la conversation, prit aussitôt note des paroles proférées et se mit à l'œuvre pour préparer une réception aux confrères bienveillants, qui se proposaient de visiter, sous peu de jours, Notre-Dame du Mont-Carmel :

Le curé, apprenant ensuite qu'une démonstration devait avoir lieu dans la paroisse, le 7 d'Octobre suivant, pria avec instance M. le vicaire d'arrêter tous les procédés, d'interrompre toutes les démarches. " Il est trop tard, " répond son ami, " toutes les invitations sont faites... "

Le curé n'avait aucun espoir d'éviter la catastrophe, et il devait se préparer à la subir sous un court délai.

Les paroissiens, de leur côté, entrant de très bon gré dans les vues de M. le vicaire, se mirent à l'œuvre avec ardeur pour assurer le succès d'une manifestation paroissiale très sympathique, dans le but d'honorer le sacerdoce catholique dans la personne de leur curé.

La veille du jour fixé pour la démonstration, des confrères arrivaient de différents points du Comté de Champlain et de la ville des Trois-Rivières. Durant la soirée, les maisons du village furent illuminées.

Plusieurs paroissiens venus avec des armes à feu, tinrent longtemps en éveil, par de nombreuses décharges, les multiples échos de la montagne, qui répétaient fidèlement toutes les détonations.

Le lendemain, la température d'automne n'était pas favorable à la joyeuse fête préparée les jours précédents. Le soleil voilé d'épais nuages, donnait à la terre une lumière bien *mesurée*. La pluie même vint se mettre de la partie pour nuire au succès de la manifestation religieuse. Les paroissiens, cependant, ne se laissèrent pas intimider, et vinrent en grand nombre à l'office divin.

La messe fut chantée par le curé, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre. Le chœur de l'orgue était puissant. Les membres de la fanfare de St-Narcisse rehaussaient l'éclat de la fête par leur concours bienveillant et précieux.

Le sermon de circonstance fut prononcé par le Révd M. Charles Beaudet, enfant de la paroisse et professeur au Séminaire des Trois-Rivières. Le prédicateur est demeuré à la hauteur de sa réputation : il fut très éloquent et très heureux dans les développements qu'il fit sur les sublimes grandeurs et les redoutables devoirs du sacerdoce catholique. Son instruction a vivement impressionné tout l'auditoire, qu'il tenait irrésistiblement sous le charme de sa parole sympathique et entraînante. (\*)

---

(\*) Le Révd M. Charles Beaudet, devenu curé de la ville des Trois-Rivières, dont les heureuses aptitudes et les talents si remarquables semblaient promettre un avenir brillant et très utile au diocèse des

Après l'offrande du saint sacrifice, en présence de la foule des fidèles qui remplissait l'église, et des prêtres réunis dans le sanctuaire, deux adresses furent présentées au curé, l'une par M. Philippe Lord maire de la paroisse, et l'autre par le Révd M. Pierre Boulay, curé de St-Théophile, accompagné de plusieurs de ses paroissiens.

L'auteur de cette brochure est contristé de ne pouvoir ici reproduire l'instruction si remarquable du Révd M. C. Beudet, et le discours éloquent du Révd M. P. Boulay. D'une voix sonore et vibrante d'émotions, M. le curé de St-Théophile exprime en termes choisis les relations amicales qui ont existé entre le Révd M. D. O. S. de Carufel et les fidèles de la mission de St-Théophile. Il retrace d'une manière touchante, d'un côté, la sollicitude du pasteur, son attention à veiller sur son troupeau, à le nourrir du pain de la divine parole et des sacrements; de l'autre, la soumission respectueuse des ouailles, leur docilité constante à suivre la direction du prêtre chargé du soin de leurs âmes. Il rappelle et signale les liens indissolubles d'une douce et inaltérable charité, qui se sont formés, durant huit années de rapports intimes et paternels, entre le curé de Notre-

---

Trois-Rivières, est mort d'une manière soudaine et inattendue, dans un voyage fait à l'extrémité ouest d'Ontario pour visiter sa famille fixée à la "Pointe aux Roches." depuis plusieurs années. Saisi très promptement par la maladie, il expirait à la fleur de l'âge, le 17 Juillet 1902. La mort de ce digne prêtre a provoqué de vifs regrets, et causé un grand deuil dans toute l'étendue du diocèse des Trois-Rivières.

Dame du Mont-Carmel et les citoyens de St-Théophile du Lac.

Au nom de ses paroissiens, qui partagent ses sentiments, et dont il se fait l'écho fidèle, avec un cadeau précieux, il présente au héros de la fête l'expression sincère d'une vive gratitude, accompagnée de souhaits ardents de longue et heureuse vie, de bonheur véritable et parfait.

Suivent l'adresse des paroissiens du Mont-Carmel et la réponse de M. le curé.

MONSIEUR LE CURÉ. — La moisson est terminée. Chacun enferme dans ses greniers le fruit de la semence, pour ces grâces, nous célébrons le Seigneur, nous louons ses bienfaits. Mais il est un autre ordre de biens plus précieux encore.

“ Une main paternelle en a déposé la semence, elle la cultive avec soin. elle lui verse une douce rosée, elle lui envoie des rayons vivifiants. Et pour ces dons et pour cette sollicitude, nous n'avons pu encore vous dire un simple merci.

“ Nous accourons donc tous aujourd'hui, Pasteur bien aimé, avec des vœux, des fleurs et des guirlandes. Nous faisons du 30ième anniversaire de votre sacerdoce LA GROSSE GERBE. Tout en vous félicitant pour les riches trésors de mérites entassés pendant ces années de votre vie lévitique, nous voulons vous remercier tout particulièrement pour tout ce que vous avez fait pour nous, depuis que Dieu vous confia le soin de nos âmes.

“ Lorsque vous êtes venu vers nous, vous étiez désiré, nous saluions en vous le frère du fondateur de cette paroisse, nous sentions que désormais nous avions deux pères, l'un au Ciel, qui nous aimait, qui nous bénissait encore, et l'autre dans notre digne curé, notre soutien, notre Providence. Onze années se sont écoulées depuis ce jour heureux, onze années pendant lesquelles vous nous avez aidés, assistés, secourus, en prodiguant vos forces, en dépensant votre santé.

“ L'épreuve, cette envoyée de Dieu, est venue vous visiter, et toute votre paroisse souffre avec vous. Si Dieu entend nos vœux réunis, s'il exauce notre ardente prière, il vous accordera de longues années encore embellies de santé et de bonheur, pendant lesquelles vous verrez toujours vos enfants du Mont-Carmel ne former qu'un cœur et qu'une âme pour bénir vos bontés et vous prier de nous garder toujours votre paternelle affection.

“ Il nous eut été bien doux en une circonstance aussi solennelle de vous faire un don en rapport avec vos bienfaits ; malgré notre bonne volonté, nous ne pouvons vous offrir qu'un modeste cadeau ; veuillez l'agréer comme preuve de notre sincère reconnaissance.

“ PHILIPPE LORD,

“ Au nom des paroissiens de N.-D. du Mont-Carmel.

“ 7 Octobre 1896.”

L'auteur de cet opuscule n'a pu se procurer le texte de la réponse à cette belle et éloquente adresse.

Il veut bien essayer d'en reproduire ici quelques unes des principales pensées :

“ Monsieur le curé ne peut dissimuler l'émotion qui le saisit et le domine, en voyant deux paroisses sœurs, réunies dans une commune pensée, pour honorer en sa personne le sacerdoce catholique. Il est vivement touché des attentions délicates de plusieurs confrères, venus de différents points du diocèse, pour lui faire une couronne d'honneur, donner par leur présence, de l'éclat à cette manifestation spontanée et sympathique.

“ Quelques-uns d'entre eux sont des anciens dans le sacerdoce, vénérables par leurs cheveux blancs, leurs œuvres nombreuses et leurs grandes vertus. Il est particulièrement heureux de les voir assemblés dans le saint temple, en cette circonstance solennelle, s'associant à tous les paroissiens, pour faire monter, avec ardeur, vers le Ciel l'hymne de l'amour et de la reconnaissance.

“ Cette date mémorable du trentième anniversaire d'une vie lévitique, déjà relativement longue, employée au service des autels, fait revivre tout un passé, qui se présente avec ses joies, ses faveurs célestes, ses consolations, ses lourdes responsabilités, ses épreuves et ses chagrins.

“ A la pensée des sublimes grandeurs du sacerdoce, de ses obligations redoutables et multiples, M. le curé ne peut se rassurer relativement à la manière dont il a rempli sa carrière sacerdotale ; au contraire, ses réflexions le portent à craindre, à trem-

bler, dans la prévision des jugements de Dieu, qui sont formidables et terrifiants pour les ministres du sanctuaire.

“ Durant ces années qui sont disparues avec une rapidité étonnante, M. le curé a exercé les fonctions du saint ministère sur différents points du diocèse, et dans différentes conditions.

“ Depuis onze années révolues, une partie privilégiée du champ du Père de famille lui est échue en partage. La paroisse de N.-D du Mont-Carmel, qui déjà lui était chère à plus d'un titre, est confiée à sa garde, à sa direction à sa sollicitude pastorale.

“ Durant huit années aussi la mission de St-Théophile du Lac a été placée sous ses soins. Les relations intimes et constantes entretenues avec les pieux fidèles de ces deux paroisses, ont formé de doux liens de charité, qui se fortifient encore chaque jour. A tous M. le curé a voué une affection tendre, sincère et durable.

“ Il éprouve aujourd'hui une douce satisfaction à rendre un éclatant témoignage à cette religieuse population qui, en toute occasion, manifeste hautement sa foi vive, son amour pour Dieu, son application constante à ses devoirs, son attachement à ses pasteurs, sa docilité, sa soumission à leur paternelle et prudente direction.

“ Cette cordiale entente des paroissiens avec leur curé, lui remet en mémoire une parole de la

Sainte Écriture, qu'il répète très volontiers et avec effusion de cœur ; " Qu'il est bon et agréable pour des frères d'habiter ensemble."

" La paix du Seigneur règne d'une manière permanente et inaltérable dans une grande famille paroissiale, quand tous les membres qui en font partie s'appliquent sous le regard de Dieu, et dans une louable émulation, à s'édifier mutuellement par de bons exemples et la pratique constante des vertus chrétiennes, qui donnent à chacun le contentement du cœur et le bonheur véritable.

L'affectueuse sympathie des fidèles des deux paroisses, pour le pasteur chargé du soin de leurs âmes, se traduit en ce moment par des témoignages tangibles, manifestation spontanée, énergique de cœurs aimants et sincèrement dévoués.

" Ces cadeaux précieux sont offerts et présentés dans des circonstances particulières, exceptionnelles, qui imposent au curé la douce et facile obligation de les accepter.

" M. le curé, s'adressant une dernière fois aux confrères qui l'entourent et à la foule des fidèles qui remplit l'église, offre à tous l'expression bien sincère de ses sentiments de vive et profonde gratitude."

La cérémonie terminée, un splendide banquet fut offert aux membres du clergé, à M. le Maire, à Messieurs les Marguilliers de l'Œuvre, et à Messieurs les Musiciens.

Des Dames et des Demoiselles de la paroisse servirent les tables avec une attention, une bienveillance, et un empressement bien dignes d'éloges,

Le lieu choisi pour le dîner fut la belle salle du Cercle Agricole, ornée avec goût et délicatesse pour cette circonstance mémorable.

Parmi les convives qui faisaient au curé une couronne d'honneur, on remarquait le Révd M. J. O. Prince, chanoine, curé de St-Maurice, le Révd J. B. Chrétien, curé de St-Narcisse, les Révds MM. M. V. S de Carufel, curé de Ste-Angèle de Laval, P. Boulay, curé de St-Théophile, P. Cloutier, curé de St-Etienne, Chs Beaudet, E. Deguise, A. Dusablou, tous trois de la ville des Trois-Rivières, Th. Caron, curé de St-Luc, Ph. Hébert et H. Brousseau, vicaire de Ste-Anne-de la Pérade, Ovide Baribault, vicaire de St-Maurice et A. Béland, vicaire de cette paroisse, qui a déployé beaucoup d'habileté et un zèle très actif pour l'organisation et le succès de cette fête.

A la fin du banquet, quelques-uns des anciens du sacerdoce se lèvent pour offrir au curé leurs félicitations empressées, avec leurs vœux et souhaits sincères de santé, de paix et de bonheur.

Le curé, objet de cette manifestation spontanée et sympathique, sous le coup d'une vive émotion, offre à tous ses hôtes bienveillants et amis dévoués, à tous ses chers paroissiens, l'expression des sentiments de sa plus sincère et vive gratitude, en retour des cadeaux précieux qui lui sont faits, spécialement

les paroissiens de N.-D. du Mont-Carmel et ceux de St-Théophile du Lac.

Toutes les personnes qui ont pris part à cette démonstration amicale et joyeuse, se séparent bien satisfaites, emportant dans leurs foyers un précieux et durable souvenir de la fête du 7 Octobre de l'année 1896.

---

### DÉCÈS DE CITOYENS PARTICULIÈREMENT ESTIMÉS. (1896.)

L'année 1896, qui a favorisé la paroisse de fêtes joyeuses et consolantes; lui a aussi apporté des jours d'épreuves, de chagrin et de deuil. Des citoyens jouissant tout particulièrement de l'estime des paroissiens, ont été moissonnés par la mort et enlevés promptement à l'affection de leurs familles.

Le premier d'entre eux fut M. Pierre Bedard, natif de Charlesbourg. Après son cours d'études, il embrassa la carrière de l'enseignement, et fut instituteur de mérites durant de longues années. En 1862, quand il vint des Forges Radnor, avec le Révd M. Duheault, curé de St Maurice, pour diriger le chant, à l'occasion de la bénédiction de la chapelle, il visitait probablement la montagne du Carmel pour la première fois. L'aspect des lieux a dû lui plaire, puisqu'il abandonna l'enseignement aux Forges Radnor pour venir se fixer avec sa famille

en cette paroisse, où il est demeuré jusqu'à sa mort, partageant de bon cœur les tristesses et les joies de la grande famille paroissiale.

M. P. Bedard a chanté au chœur de l'église durant environ trente années. Sur la fin de sa carrière, il souffrait d'une bronchite chronique, qui l'incommodait beaucoup. Néanmoins, avec son courage et sa forte énergie, il souffrit patiemment ce malaise constant, et conserva sans interruption la direction du plain-chant.

Sa dernière maladie fut de courte durée. Durant les premiers jours de Janvier, il quittait sa demeure pour se rendre à St-Sauveur de Québec, afin de visiter des parents. Atteint là d'une inflammation de poumons, il ne put dominer le mal qui l'étreignait, et après peu de jours de souffrances, il rendait le dernier soupir le 22 Janvier, âgé de 73 ans, muni de tous les secours religieux de la Sainte Eglise. Ses restes mortels furent transportés à N.-D. du Mont-Carmel, où eurent lieu les funérailles au milieu d'un grand concours de paroissiens.

M. Onésime Bedard, fils de M. P. Bedard, mourut peu de semaines après son père. Il était alors sacristin de la paroisse. Avant d'occuper cette charge, il avait souvent prêté son concours actif et généreux pour orner l'église à l'occasion des visites pastorales et dans d'autres circonstances solennelles. En cela, il s'entendait bien avec M. Joseph Brunelle, et tous deux étaient toujours disposés à seconder et même à prévenir les vues et les désirs des curés, pour

faire les décorations dans l'église, en rapport avec les circonstances particulières qui se présentaient. Pour ce travail long et fatigant, les magasins de MM. P. Lord, L. Ducharme, J. Cossette et M. Drolet leur étaient largement ouverts; ils y trouvaient des fleurs artificielles pour l'ornementation des autels, des pièces d'étoffes de couleurs variées pour la préparation des tentures de la voûte

M. O. Bedard, après une courte maladie, expirait le 9 de Mars, à un âge peu avancé, dans les bras de sa jeune épouse et de ses petits enfants.

Durant le même hiver, trois anciens marguilliers étaient aussi enlevés par la mort à l'estime de leurs concitoyens. Tous trois, originaires de la belle et florissante paroisse de St-Grégoire le Grand, étaient venus, à peu près dans le même temps, se fixer au Mont-Carmel. Ils ont vu la paroisse à son berceau, ont partagé généreusement les épreuves et les labeurs des premiers colons.

M. Calixte Laundry avait eu, à St-Félix, la consolation et l'honneur de voir sa maison servir de chapelle pour la desserte de la mission.

M. Michel Forest était l'aîné de six frères robustes et forts, dont les bras vigoureux ont fait un travail considérable pour promouvoir les intérêts de la colonisation

M. Joseph Lamothe, moins avancé en âge, mais plein de courage et d'énergie, marchait allègrement sur les traces de ses modèles et ses amis.

A cette époque, les jours de corvées étaient nécessaires et nombreux. Ces trois honorables citoyens ont toujours fourni sans regret leur large part de contributions, dans les différents travaux qui se sont présentés d'une année à l'autre. Leur perte a été vivement ressentie par leurs parents et leurs nombreux amis

Avant cette date fatale et depuis cette époque, la paroisse a fait d'autres pertes douloureuses, et enregistré la mort de différents citoyens, qui ont occupé et joué un rôle important, comme M. Luc Ducharme, M. David Rheault, M. Alphonse Veilleux et autres, dont la disparition a fait un vide dans les rangs des paroissiens.

Le cadre restreint de cet opuscule ne permet pas de donner des développements sur la vie et la mort de ces honnêtes citoyens, qui ont travaillé avec ardeur à promouvoir les intérêts de la paroisse, ont donné de beaux exemples de vertus chrétiennes, durant leur carrière utile, méritoire, et se sont doucement endormis dans la paix du Seigneur.

Leur souvenir, cher à plus d'un titre, sera pieusement conservé dans la mémoire des générations futures.

---

## ACHAT D'UN ORGUE (1897)

L'harmonium, pour l'accompagnement du chant dans l'église, servait au culte depuis 1830. Son fonctionnement régulier, durant dix-sept longues années, ne l'avait pas détérioré. Les sons étaient encore beaux, moellens et suaves. Néanmoins, un instrument de musique plus puissant pouvait bien avoir sa place dans l'église restaurée et embellie.

Les revenus de la Fabrique étaient suffisants pour permettre l'achat d'un orgue, sans causer d'embarras à la paroisse. M. le curé désirait faire cette acquisition, pour donner plus d'éclat aux offices religieux et plus de jouissances spirituelles à ses bons paroissiens. Son désir exprimé à MM. les Marguilliers, fut unanimement approuvé. Mgr Lafèche donna aussi volontiers l'autorisation d'acheter un orgue convenable à la grandeur de l'église.

Aussitôt M. le curé se mit en relations avec MM. Casarant, facteurs d'orgues, de St-Hyacinthe. L'échange d'un certain nombre de lettres amena facilement une entente sur le prix de l'instrument et les conditions de la vente, entre les parties intéressées.

La Fabrique s'engagea à payer la somme de \$1540.00 pour l'orgue, dont la fabrication fut immédiatement commencée et poursuivie activement.

Pour donner dans l'église tout l'espace nécessaire au nouvel instrument, il a fallu baisser la base du second jubé, et lui donner, en même temps, une

plus grande solidité. MM. Edouard Ducharme et Philippe Beaupré firent ce travail sous la direction du curé.

La confection de l'orgue fut terminée durant la seconde moitié du mois de Décembre. L'avis de MM. Casavant annonçant le jour où les différentes pièces de l'instrument arriveraient à la gare de St-Maurice, fut reçu avec un vif plaisir par la population du Mont-Carmel.

Sur l'invitation du curé, plusieurs paroissiens s'empressèrent d'aller gratuitement chercher des charges.

Quand tout le matériel fut rendu dans l'église, les ouvriers de MM. Casavant se mirent à l'œuvre avec ardeur, pour ajuster toutes les pièces de l'orgue. Nombreux étaient les visiteurs, qui regardaient l'exécution de ce travail avec intérêt et satisfaction.

M. Pierre-Claver Casavant se rendit au Mont-Carmel à temps pour accorder tous les jeux de l'orgue. La veille de la grande fête de Noël, tout le travail était fini.

Le *petit bijou* d'instrument fut inauguré à la messe de minuit par M. Casavant, qui voulut bien aussi accompagner le chant à la messe de Noël. Sous les mains habiles de M. Casavant, l'orgue remplissait le saint temple de ses suaves harmonies, et les cœurs des fidèles des plus douces jouissances.

Le Révd M. Arthur Béland, vicaire, qui donna l'instruction, profita de l'occasion pour décerner avec

délicatesse à M. Casavant des éloges sincères et bien mérités.

La fête de Noël de l'année 1897 a fait époque à N.-D. du Mont-Carmel, et comptera parmi les jours de joie et de bonheur de tous les paroissiens.

M. Casavant a quitté la paroisse, très content du bon effet de son instrument dans l'église, emportant à St-Hyacinthe un agréable souvenir de sa visite à N.-D. du Mont-Carmel.

---

#### DISPARITION ET MORT DE M. PHILIPPE BEAUPRÉ. (1897.)

Au mois d'Août de l'année 1897, un événement douloureux plongea soudainement la paroisse dans une profonde tristesse. M. Philippe Beaupré, époux de Dame Esther Bedard, vieillard âgé de 77 ans, venait de disparaître, pour ne plus revenir à sa demeure. M. Beaupré avait depuis longtemps contracté des habitudes d'ordre et de travail, qui se sont conservées même durant les dernières années de sa vie. Cultivateur soigneux, diligent, il était aussi habile menuisier. Sur la fin de sa carrière, il employait ses loisirs spécialement à son occupation favorite, celle de travailler le bois.

Ses moments de travail alternaient avec de longues heures passées dans le recueillement et la prière. Toujours bien calme et silencieux habituel-

lement, il laissait néanmoins voir alors aux membres de sa famille un affaiblissement de ses facultés mentales. Rien cependant dans sa conduite ne pouvait causer d'appréhensions à son épouse et à ses enfants, qui vivaient sans inquiétude à son égard.

Au temps de la récolte des grains, M. Beaupré voyant un jour M. François Beaupré, son fils, partir pour se rendre sur la montagne, à son travail ordinaire, fait instance auprès de lui pour obtenir la liberté de le suivre, afin de se distraire par une occupation nouvelle. Le fils se rend aux désirs de son père, et tous deux gravissant la montagne, se dirigent vers la limite nord de leur propriété.

Le fils donne à son père un petit râteau, pour lui permettre de réunir en brassées des javellies d'avoine sèche. Il lui demande s'il peut seul facilement retourner à la maison pour prendre son dîner. Sur la réponse affirmative du père, le fils s'éloigne sans crainte, pour abattre à la machine un champ de grains, dont les épis mûrs sont prêts à recevoir la faux du moissonneur.

Ce travail absorbant, qui exige une grande attention, les plis du terrain, les ondulations des côteaux ne lui permettent pas d'avoir l'œil toujours ouvert sur le vieillard, qui, d'ailleurs s'occupe bien paisiblement au lieu choisi et déterminé par son fils.

Fatigué sans doute par ce travail inusité, le bon vieillard juge à propos de quitter le champ de grain sans prévenir son fils. Au lieu de marcher vers le

sud-est, dans le sens de la longueur des terres, le vieillard affaibli, et peut-être pris de vertige, s'avance vers le nord-est, à travers les terrains enliviés et les nombreux bosquets qui se succèdent et s'étendent vers le bout de la montagne.

Cette fausse direction le conduit à l'ouverture du grand ravin qui s'élargit et se prolonge au pied du versant nord du Carmel, pour se perdre et s'effacer aux bords de la Grande Savane.

De retour à la maison, le fils est surpris, très étonné de n'y pas trouver son père, qui aurait dû le devancer dans sa marche. Alarmé de ce retard inattendu, qu'il ne peut expliquer, il retourne sans délai sur la montagne, cherche avec diligence, pour trouver le lieu où son père doit se reposer. Il fait avec effort appel sur appel, et la voix du vieillard ne répond pas à la sienne.

Dans son inquiétude et son chagrin, il revient sur ses pas, s'adresse à ses voisins, aux paroissiens du village, les priant de faire des recherches immédiates pour découvrir l'endroit où M. Beaupré a dû s'arrêter dans sa marche.

Les champs et les bois sont parcourus en différents sens, examinés avec soin, et toutes les démarches sont faites sans aucun succès. Le bon vieillard disparu avec son râteau, n'a laissé aucune trace de son passage.

Durant la soirée, M. le curé et plusieurs paroissiens continuent les recherches avec énergie et con-

rage. Toute la nuit se passe dans un travail et des fatigues qui n'obtiennent aucun résultat avantageux.

Le lendemain et les jours suivants, de nombreux paroissiens se dispersent sur tous les points de la montagne, se dirigent dans tous les sens, observent partout, étudient avec un soin minutieux tous les plis du sol, tous les angles des rochers, et quand, après des courses longues et épuisantes, ils se réunissent pour s'entendre et changer de direction, invariablement la même expression, empreinte de tristesse, sort de toutes les bouches : "Nous ne l'avons pas trouvé." Toute la semaine s'est passée ainsi dans des tentatives, des courses incessantes et infructueuses.

Le dimanche suivant, après la sainte messe, le Révd M. D. O. S. de Carufel supplie les paroissiens d'offrir à Dieu d'ardentes prières, et leur demande de tenter un nouvel effort pour chercher et trouver M. Beaupré, qui, suivant toute probabilité, a déjà cessé de vivre.

Sa famille, accablée de douleur, serait grandement consolée de pouvoir recueillir et transporter en terre sainte les restes mortels du bon et pieux vieillard, aimé de tous les paroissiens.

A l'appel de M. le curé, de nombreux paroissiens parcourent de nouveau et en tous sens, le large plateau de la montagne et une partie de la Grande Savane. Comme les jours précédents, toutes ces re-

cherches, toutes ces courses furent vaines et inutiles. Il fallut donc renoncer à toute tentative subséquente, et faire acte de résignation à la volonté divine.

Environ deux années après ce lugubre événement, un jeune homme, fils de M. Aimé Beaumier, cueillant un jour, avec son père, des bleuets dans la Grande Savane, arrive d'une manière tout à fait inattendue auprès d'un objet qui offre l'apparence d'un corps humain. Dans sa surprise et son excitation, l'enfant se dirige en grande hâte vers son père et le conduit au lieu où il a remarqué cet étrange objet.

M. A. Beaumier n'hésite pas à le croire, le cadavre qui se présente à ses regards est celui de M. Beaupré.

M. le curé, averti sans retard, se rend immédiatement auprès de Mme Beaupré, pour lui annoncer cette nouvelle de nature à la consoler dans son amer chagrin. On donne aussitôt avis à M. le Dr. L. H. Paquette, de St-Narcisse, Coroner, qui autorise M. A. Beaumier à se tenir près du corps du défunt jusqu'au moment de l'enquête.

Le lendemain, de grand matin, M. le curé, M. F. Beaupré et plusieurs paroissiens se rendent en voiture sur les bords du lac Trotochaud, pour se diriger ensuite à pied à travers la savane, vers l'endroit où est tombé M. Beaupré, distance d'environ 40 arpents du lac, à 4 ou 5 milles du lieu où il travaillait sur la montagne. Le trajet à faire dans le

*Grand Pelé*, sur un sol très mou, est lent et propre à fatiguer même les personnes qui ont l'habitude de marcher.

En voyant le cadavre, M. F. Beaupré reconnaît facilement le corps de son père, par son chapeau, ses chaussures et ses habits qui recouvrent et protègent encore une grande partie de ses ossements desséchés.

M. P. Beaupré est couché sur le dos, dans l'attitude d'un homme qui s'est placé pour se reposer et dormir. Sa tête recouverte de son chapeau, un peu soulevée et reposant sur un tronc d'arbre renversé, est tournée vers la montagne, dans la direction de l'ouest. La jambe droite est bien étendue sur le sol, et le genou de la gauche est relevé dans le sens vertical. Les bras sont régulièrement disposés chaque côté du corps ; et les os de la main droite paraissent avoir été légèrement déplacés, probablement par les pieds des hommes qui ont travaillé à cet endroit l'hiver précédent, et sont passés, sans le savoir, sur le corps du défunt enseveli sous la neige. Evidemment, cette régularité à peu près parfaite, dans la disposition des différents membres, atteste le respect avec lequel les bêtes sauvages ont traité la dépouille mortelle de M. Beaupré.

Au sein de cette vaste solitude, exténué de fatigue, épuisé de forces, privé de tout secours humain, sous le regard du Dieu qu'il a aimé et bien servi, M. Beaupré s'endort pour ne plus s'éveiller ; il rend

bientôt le dernier soupir et remet son âme à son Créateur.

Avant d'atteindre ce moment suprême, le bon vieillard a-t-il eu la pensée de parcourir la Grande Savane, pour se nourrir de fruits et ralentir un peu, par là, les impitoyables coups de la mort : La réponse à cette question demeure le secret de Dieu.

En présence des ossements arides du cher défunt, dominé par une profonde émotion qui provoque les larmes, M. le curé, au milieu de plusieurs paroissiens, récite d'une voix émue les prières liturgiques pour le repos de son âme. Ces supplications de l'Eglise empruntent aux circonstances du temps et des lieux un caractère tout particulier, et produisent un effet saisissant.

Après cette touchante cérémonie funèbre et l'enquête du Coroner, les ossements de M. Beaupré sont recueillis avec un grand soin par ses deux fils et d'autres parents, déposés dans un cercueil, et transportés avec un religieux respect dans le cimetière de cette paroisse, où le bon et aimable vieillard dort son dernier sommeil, en attendant le grand jour de la résurrection.

Sept années avant ce douloureux événement, la disparition de Joseph, petit enfant de trois ans, fils de M. François Beaupré, avait aussi causé une vive inquiétude dans la famille et dans une partie de la paroisse.

Un jour, durant le temps des semailles, le petit

garçon se trouvant avec son père sur la montagne, et dans le même champ où son grand père s'est égaré plus tard, s'éloigna de lui d'une manière soudaine et disparut. Chose singulière et étrange, au lieu de descendre vers le rang St-Flavien, il se dirigea, comme a fait plus récemment son aïeul, vers le ravin et la Grande Savane.

Son père ne le voyant plus à l'endroit où il l'avait placé, le cherche dans les environs, sans pouvoir le trouver. Le père se hâte de faire connaître son inquiétude, et des paroissiens accourent sur les lieux pour continuer les recherches, qui se font durant la soirée, se poursuivent au flambeau et inutilement durant toute la nuit.

La mère de l'enfant est dans une grande désolation. Les ombres de la nuit lui font verser d'abondantes larmes et pousser de profonds soupirs. Elle ressent toutes les angoisses de son cher petit enfant, qui mourra probablement de frayeur durant cette nuit d'une longueur désespérante pour la mère si cruellement éprouvée. Son imagination surexcitée par le chagrin, compte des périls multiples pour son fils égaré dans les sombres forêts.

Le matin suivant, peu après l'apparition du soleil printanier à la crête des montagnes de l'Est, des paroissiens qui n'ont cessé de chercher l'enfant, entendent soudainement dans le grand ravin, et sur la lisière du bois, un bruit comme le son d'une voix humaine. Ils se dirigent avec inquiétude vers l'endroit d'où part ce cri qui les fait tressaillir, et trouvent

l'enfant assis sous un massif de petits arbres, où il a passé la nuit.

Tout joyeux de les voir arriver, le petit enfant leur tend les bras avec empressement. Il fait bonne contenance et ne paraît pas avoir souffert durant ses longues heures d'épreuve et d'inquiétude. Les paroissiens qui l'entourent lui font différentes interrogations. Pour toute réponse il leur dit : " Une grande dame blanche est venue à moi hier soir, en me recommandant de ne pas pleurer. Ses paroles m'ont consolé et je me suis endormi " "A n'en pas douter, ce petit garçon a été favorisé d'une protection du Ciel toute particulière.

Les ours, sans être nombreux, se tenaient parfois, à cette époque, à l'extrémité de la montagne, et de là se dirigeaient vers l'ouest, en suivant les bords du grand ravin. Un d'entre eux pouvait bien, durant la nuit, passer près de l'enfant, le saisir et l'emporter pour le dévorer avec une féroce avidité. La paroisse aurait eu un malheur de plus à déplorer. Dieu a préservé la famille Beaupré de cette extrême douleur.

Les paroissiens, ravis d'avoir trouvé l'enfant, le prennent dans leurs bras avec une vive allégresse, le portent triomphalement, en se dirigeant à grands pas vers la maison paternelle.

Madame Beaupré, toujours inquiète, sans perdre espérance, voit arriver le joyeux cortège. Elle s'élançe au-devant de son fils, le presse sur son cœur,

le couvre de baisers multiples, et ne sait comment témoigner le bonheur qui inonde son cœur de mère, à la vue de son cher fils, rendu plein de vie à sa tendresse.

Toutes les personnes présentes partagent de tout cœur la joie et le bonheur de la famille Beaupré, rendent au Ciel d'ardentes actions de grâces, et retournent paisiblement à leurs occupations ordinaires.

---

#### ALMAVILLE, (1898.)

Le petit village d'Almaville compte peu d'années d'existence.

Quand les employés des Compagnies Industrielles de Shawinigan commencèrent, au mois de Février de l'année 1898, les travaux préparatoires aux grands établissements qui ont surgi plus tard, à l'exception de l'hôtel construit par l'Hon. juge Malhiot, il n'y avait aucun édifice sur la rive sud-est de la rivière St Maurice.

Sur la rive nord, à part les édifices du gouvernement construits pour l'utilité des hommes chargés de prendre soin des estacades, pas une seule maison n'avait encore été faite pour recevoir les travailleurs.

M. Philippe Lord, propriétaire de biens-fonds et

de moulins en cette paroisse, citoyen actif, homme d'initiative, acheta de M. Arthur Drolet, un large emplacement, sur les bords de la rivière St-Maurice, branche sud-est, un peu au-dessus de la première cascade. Il commença immédiatement à cet endroit une grande construction, pour servir de magasin et pour loger, en même temps, les hommes employés aux travaux des chutes.

Après M. P. Lord, plusieurs autres paroissiens achetèrent de M. A. Drolet des emplacements, sur lesquels ils se mirent à élever des maisons. MM. Alphonse et Joseph Veilleux choisirent un très beau site pour en construire une grande à deux étages. MM. Alexis Grondin, Didier Pothier, Joseph Ducharme, Louis Forest et autres, travaillèrent aussi activement à bâtir de bons logements.

Pour atteindre ce lieu, un beau chemin venait d'être fait par plusieurs paroissiens, qui ont exécuté les travaux gratuitement. Leurs efforts ont mené l'entreprise à bonne fin, et favorisé, par là, l'agrandissement d'Almaville, qui devra, suivant toute apparence, se développer et devenir prospère. M. A. Drolet, animé des sentiments d'une générosité bien louable, a fait don du terrain sur lequel la route a été ouverte.

Le village naissant ne portait pas encore de nom. M. P. Lord, qui s'occupait de lui en donner un, étant un jour au presbytère, demanda l'avis de son curé sur ce point. Tous deux s'entendirent promptement à ce sujet. Considérant la protection

toute spéciale de la Très Sainte Vierge sur la paroisse, depuis sa fondation, et voulant attirer tout particulièrement sur ce petit *coin de terre* le regard bienveillant de la Reine du Ciel, ils choisirent le mot "Alma" de l'hymne des vêpres, en l'unissant au mot français ville, afin de former le mot composé "Almaville," d'une prononciation facile, douce et agréable à l'oreille.

Cette appellation a été bien accueillie des paroissiens qui l'ont unanimement adoptée. Le gouvernement l'a aussi reconnue d'une manière officielle; et le Bureau de Poste du village porte le nom d'Almaville.

Ce progrès de la localité est dû à diverses causes, dont la principale est sans doute le développement extraordinaire de Shawinigan, où une ville déjà importante a surgi, en si peu de temps, au sein d'une forêt vierge. Mais la construction du chemin de fer de la vallée du St-Maurice, dont le tracé touche Almaville, devra nécessairement donner un nouvel élan à ce petit village agréablement situé à quelques cents pieds des chutes. Avant longtemps les énergiques pouvoirs d'eau de la branche sud-est seront probablement utilisés par des Compagnies manufacturières, et les travaux devront attirer là, sans retard, une importante population, qui viendra se grouper tout près du village d'Almaville, pour le faire développer et grandir rapidement. Alors les citoyens pourront avoir la faveur d'une desserte religieuse régulière.

Pour le moment, les fidèles se trouvant à une distance considérable de l'église paroissiale, ont la liberté d'aller à St-Pierre de Shawinigan, où ils assistent aux saints mystères, reçoivent les sacrements et remplissent le devoir de la communion pascale.

Après avoir travaillé énergiquement à la fondation d'Almaville, M. P. Lord est allé se fixer au nord de la rivière, au centre même de la nouvelle ville. Il n'a rien épargné pour y construire un grand hôtel, pourvu de toutes les améliorations connues de nos jours. Cet hôtel est tenu sur un très bon pied et constamment fréquenté par plusieurs agents des Compagnies industrielles, des voyageurs et des touristes distingués.

M. P. Lord et sa digne épouse, Dame Louise Rémillard, se multiplient chaque jour pour accueillir les visiteurs, répondre sans cesse, avec une exquise bienveillance, aux besoins de tous, maintenir l'ordre et la paix dans leur maison.

Le départ de M. P. Lord a été justement regretté des paroissiens. Son habileté dans les affaires municipales rendait son concours précieux aux citoyens du Mont-Carmel.

Depuis de longues années, M. Lord chantait gratuitement au chœur de l'orgue de son église. Sa voix sonore, belle et puissante, soutenait efficacement celle des autres chantres. Les paroissiens l'entendaient toujours avec plaisir.

## VOIES DE COMMUNICATIONS. (1898)

Les premiers moyens de communications entre Almaville et le lieu des travaux, à Shawinigan, n'étaient pas des plus faciles. Les ouvriers étaient dans l'obligation, matin et soir, de traverser dans des berges les deux branches de la rivière St-Maurice, séparées par la grande île, qu'il leur fallait parcourir à pied. Après les grandes fatigues d'une journée de labeur pénible, les travailleurs trouvaient un surcroît de lassitude dans le maniement des rames, dans les efforts faits pour lutter contre les ondes, les vents fréquents, et revenir à leur demeure pour le repos de la nuit.

Quand le vent du nord-est soufflait avec force, la traversée, sans être tout-à-fait périlleuse, ne manquait pas d'offrir certains dangers. Il fallait alors de la part des hommes placés dans les berges une surveillance de chaque instant, afin de n'être pas exposés à descendre dans les courants rapides des eaux des chutes. De courts instants de distraction pouvaient leur être funestes.

Le fait suivant suffit pour l'attester :

M. P. Lord arrive un jour sur les bords de la rivière, pour faire seul la traversée. Se confiant en son habilité, et se reposant sur la force de ses bras, il pousse la berge en pleine eau, sans se presser de mettre les mains sur les rames, pour résister immédiatement aux efforts des courants. Quand il regarde à ses côtés, il voit son embarcation emportée

vers les chutes avec une grande rapidité. Sans se troubler, il fait un grand effort pour revenir vers les rochers qu'il saisit, qu'il étreint, en déployant toutes les forces dont il est doué. Ainsi cramponné aux rochers qui bordent les chutes, il réussit, mais avec beaucoup de difficulté, à arrêter la berge dans sa course vers les abîmes.

M. P. Lord parvenu en lieu sûr, pouvant réfléchir et se rendre compte du danger encouru, se met à trembler de tous ses membres, étant à peine capable de faire un pas, tant il est frappé de stupeur. Le sang glacé dans ses veines reprend peu à peu sa circulation, et le mouvement régulier des membres se rétablit.

Sous le coup d'une vive émotion qui provoque ses larmes, M. Lord jette un dernier regard sur l'abîme où il a failli être englouti, remerciant Dieu de l'avoir préservé d'un malheur, et s'éloigne en toute hâte de ces lieux, promettant bien de pousser à l'avenir la prudence jusqu'aux dernières limites.

---

#### ACHAT ET TRANSPORT D'UN PETIT BATEAU A VAPEUR. (1898)

Monsieur le curé entretenait des inquiétudes constantes sur le sort des paroissiens obligés de traverser, chaque jour, la rivière St-Maurice, pour se

rendre au lieu de leur ouvrage. Plus d'une fois, le dimanche, dans la chaire sacrée, il leur donna des avis dictés par l'affection qu'il portait à tous. Il leur recommandait instamment de bien observer, en traversant la rivière, toutes les règles d'une stricte prudence, de ne jamais se laisser distraire, de toujours croire à un danger probable, et de ne point s'exposer à subir l'action énergique et parfois irrésistible des grands vents, capables de les précipiter dans les abîmes

On lui annonça, un jour, une nouvelle qui lui causa une grande satisfaction, en le rassurant pour l'avenir.

Une Compagnie venait d'être formée par un certain nombre de paroissiens, dans le but d'acheter un petit bateau à vapeur, afin d'établir une ligne de communications régulières et faciles entre Alma-ville et Shawinigan.

Les actionnaires, MM. A. et J. Veilleux, P. Lord, H. Landry, J. Ducharme et autres, réussirent à acheter de M. J. N. Godin, des Trois-Rivières, le *Marie-Louise*, un bon petit bateau à hélice, de 12 forces, pouvant faire promptement le trajet entre les deux localités. offrant ainsi un grand avantage aux ouvriers et à tous les voyageurs.

Comme il ne paraissait pas très facile de le transporter par la voie ferrée, on décida de le faire parvenir à destination, chargé sur une voiture très forte, trainée par 4 gros chevaux. On le conduisit

d'abord de la ville à l'embouchure de la rivière St-Maurice, sur la rive du Cap, où il fut sorti de l'eau et placé avec précaution sur la solide voiture. M Edouard Ross, des Trois-Rivières, est choisi pour le transporter à Alnaville.

Afin de ne pas endommager la menuiserie, on laissa dans le petit vaisseau toutes les pièces du mécanisme. Le poids du bateau était plus considérable qu'on aurait pu le croire tout d'abord.

Les 4 gros chevaux de M. Ross trainèrent la voiture assez bien sur un parcours de quelques arpents. La côte à *Rocheleau* commença à causer de la fatigue aux bêtes et aux hommes. Le long du trajet, qui fut lent, les obstacles se répétaient, et devenaient d'un jour à l'autre plus difficiles à surmonter. Il fallut constamment augmenter le nombre des chevaux.

Les essieux en bois, sous l'action de la pesanteur et de la force de traction, devenaient chauds au point de plier et de se rompre. Il fallait alors couper un nouvel essieu en bois dur, le préparer et l'ajuster sur la voiture. Ces ruptures fréquentes d'essieux occasionnaient des retards considérables. Quand une des roues, tranchant la terre du chemin, pourtant ferme et solide, s'enfonçait jusqu'au moyeu dans le sol, il était nécessaire de faire usage de grosses vis pour soulever la voiture, et se mettre de nouveau en marche.

Les hommes devinrent fatigués au point de se

laisser tomber le long de la route, pour goûter un petit instant de repos, dans les moments d'arrêt. Dans le cours de la semaine, M. le curé entendait avec peine raconter les difficultés nombreuses et les grandes fatigues éprouvées par ses paroissiens, dans une entreprise propre à les exténuer.

Pour les encourager par sa présence, il voulut bien les suivre, quand ils arrivèrent sur le territoire de la paroisse. Il était présent, et au milieu d'eux, quand ils tentèrent de franchir la grande côte sablonneuse de la rivière *Cachée*, si redoutable et d'une ascension si difficile.

Enfin, le samedi de cette semaine, durant l'après-midi, vers 4 heures, à l'angle de la route de St-Michel, une roue entra profondément dans le sol, et les hommes furent dans l'obligation de dételier leurs chevaux, au nombre de 12 à 14.

Le lendemain, après la grand'messe, M. le curé fit une invitation aux paroissiens, les engageant à se rendre immédiatement à St-Michel, afin de porter secours aux propriétaires du bateau, et tenter un grand effort pour atteindre le même jour les bords de la rivière St-Maurice. La distance qu'il fallait encore parcourir était d'environ 4 milles.

À l'appel du curé, les paroissiens se rendirent en grand nombre sur les lieux. Quatorze chevaux furent attelés pour traîner la voiture, et 150 hommes, au moyen de cables, faisaient tous leurs efforts pour multiplier la force de traction.

Enfin, le soir, on arriva sans accident à la grande côte de la rivière, dont le terrain n'était pas encore bien affermi. Cet endroit offrait un certain danger. Avec beaucoup de prudence et de précautions, le bateau fut heureusement descendu sur le rivage. Il y eut alors un soulagement général et bien prononcé dans le cœur de tous les paroissiens présents.

Toutes les difficultés étaient vaincues, et le succès désiré avec ardeur était enfin obtenu. Le petit vaisseau, *Marie-Louise*, allait bientôt descendre dans les ondes rapides du St Maurice, pour inaugurer ses courses quotidiennes, et fournir des communications faciles entre Almaville et Shawinigan.

Depuis cette époque, chaque année, fidèle à remplir sa mission, il a été *heureux* dans ses traversées, et préservé des accidents.

Le dimanche qui a suivi l'arrivée du bateau, il y eut grande réunion des paroissiens sur les bords de la rivière. M. le curé s'y rendit pour bénir solennellement le lieu où devait plus tard se développer le village d'Almaville. Avant la bénédiction, il prit la parole pour féliciter de leur courage et de leur succès les actionnaires de la Compagnie de Navigation, promoteurs d'une entreprise très utile à la paroisse et aux étrangers.

Après avoir chaleureusement engagé ses auditeurs à remercier le Ciel des progrès opérés dans la paroisse, il les pria instamment de recevoir toujours avec une vive gratitude les dons de Dieu, pour les

employer de manière à glorifier sans cesse sa divine bonté et sa munificence infinie.

La bénédiction terminée, le vapeur *Marie-Louise* fut mis à la disposition des visiteurs, pour leur permettre de faire une petite excursion aux chutes de Shawinigan. Au retour de cet agréable petit voyage, les paroissiens se séparèrent, heureux d'avoir été témoins de cette touchante cérémonie religieuse.

Depuis ce jour, les actionnaires de la Compagnie ont successivement vendu leurs parts à M. Joseph Veilleux, qui est devenu le seul propriétaire du bateau. Doué d'un caractère calme, affable, sympathique, M. Veilleux est toujours prêt à rendre service à tout le monde et en toute occasion. Il sait se faire aimer des voyageurs qui fréquentent son hôtel, ou traversent la rivière dans son bateau.

---

## PRÉPARATION A LA VISITE PASTORALE DE 1898, ET MORT DE MGR. L. F. LAFLECHE

La visite pastorale, pour l'année 1898, était commencée dans le comté de Champlain. La paroisse de N.-D. du Mont-Carmel devait être visitée durant les premiers jours de Juillet.

Les fatigues nombreuses occasionnées par le laborieux ministère qui précède toujours une visite

épiscopale, avaient causé au curé une maladie assez grave pour le forcer à un repos absolu.

Déjà plus d'une paroisse avait eu l'avantage d'entendre la parole éloquente du grand évêque des Trois-Rivières, et de recevoir sa bénédiction paternelle.

Mgr Laflèche venait de quitter la nouvelle paroisse de St-Timothée, souffrant d'une indisposition qui paraissait vouloir s'aggraver. Quand il se rendit à la paroisse de St-Narcisse, Monseigneur était, à n'en pas douter, atteint d'une maladie grave. Avec son courage et son énergie extraordinaires, l'évêque apôtre voulut continuer l'exercice d'un ministère devenu bien trop onéreux pour son auguste personne, grandement affaiblie par de vives et constantes douleurs.

Arrivé à St-Maurice, Monseigneur fit un effort suprême pour donner aux enfants le sacrement de confirmation, sans pouvoir terminer la visite. Alors, incapable de maîtriser sa douloureuse émotion, il annonce aux fidèles, en versant d'abondantes larmes, la triste nécessité où il se trouve d'interrompre sa visite pour prendre un peu de repos.

Le même jour, le curé de N.-D. du Mont-Carmel, retenu chez lui par la maladie, contristé de ne pouvoir se rendre à St-Maurice, pour offrir ses respectueux hommages à Sa Grandeur, dont il attend la visite prochaine, lui adresse une lettre, dans laquelle il donne les raisons qui le forcent à cette abstention. Monseigneur, prenant communication de cette lettre,

dit au Révd M. Téléphore Giroux, son secrétaire :  
" Répondez à M. le curé, pour lui recommander  
" d'être bien tranquille. Je suis malade comme lui.  
" Je vais me reposer aux Trois-Rivières, et je revien-  
" drai la semaine prochaine. pour continuer la vi-  
" site pastorale."

Hélas ! c'en était fait, Monseigneur ne devait plus revoir ces paroisses chères à son cœur de père, où il avait précédemment répandu à pleines mains les bénédiction du Ciel !!

Le mal l'étreignait avec violence et épuisait rapidement ses forces. Terrassé par les coups de la mort, au milieu de ses glorieux labeurs, Monseigneur quitta sans retard la paroisse de St-Maurice, pour se rendre directement à l'Hôpital St-Joseph.

En franchissant le seuil de cette maison bénie, Monseigneur prononça ces paroles empreintes d'une tristesse résignée : " Je viens ici pour mourir. "

Les Révérendes Sœurs de la Providence reçurent avec un grand empressement l'illustre malade, lui prodigèrent les soins les plus délicats et les plus assidus.

Les médecins de la ville accoururent à l'Hôpital, font tous leurs efforts pour arrêter les progrès de la maladie et conserver au diocèse une existence si précieuse

De tous les points du diocèse, des prières nombreuses s'élèvent sans cesse vers le Ciel, pour obtc-

nir la guérison de l'éminent évêque. Toutes les ressources de l'art médical sont impuissantes pour enrayer dans sa marche rapide la maladie qui conduit bientôt Monseigneur aux portes du tombeau.

Toujours calme et résigné à la volonté divine, le cher et vénéré malade donne un grand exemple d'édification à toutes les personnes qui ont l'avantage d'approcher de son lit de douleurs. Monseigneur, qui autrefois redoutait beaucoup la mort, comme il le faisait volontiers connaître, dans des conversations intimes, la regarde maintenant venir avec une parfaite sérénité d'âme. Il se prépare à la subir par la réception des derniers sacrements, qui le fortifient et soutiennent son courage dans ses derniers combats.

Avant d'entrer en agonie, l'illustre mourant a paru soutenir une lutte terrible contre les puissances des ténèbres. Satan a sans doute alors tenté un suprême effort pour arracher cette belle âme à l'amour de son Dieu. L'intrépide apôtre, qui a combattu sans relâche, durant toute sa vie, pour soutenir et défendre la cause de Dieu contre les assauts de l'enfer, sort victorieux de ce dernier et glorieux combat. Monseigneur entre ensuite dans un calme profond, qui se traduit par des paroles attestant la paix dont jouit son âme fervente ; " Quel bonheur, dit-il, d'avoir la foi en présence de la mort ! ! " Il paraît un peu préoccupé du soin de sa chère épouse mystique, l'Eglise Trifluvienne ; mais il se console bientôt de la quitter, en portant

avec confiance ses yeux mourants sur l'un de ses prêtres dévoués, qu'il semble désigner pour son successeur, dont la main ferme et habile pourra continuer l'exécution de ses grandes œuvres.

Monseigneur voit avec satisfaction et contemple le trésor de mérites acquis durant les premières années de sa vie sacerdotale, dans les lointaines et pénibles missions du Nord-Ouest, par la prédication du Saint Evangile aux tribus sauvages disséminées dans d'immenses plaines.

Ce trésor a été enrichi dans la suite par de grandes épreuves supportées avec une patience admirable, et par de nombreuses et importantes œuvres accomplies durant son long et brillant épiscopat. Le pieux vieillard tourne vers le Ciel ses regards confiants, et dans cette attitude, qui proclame l'espérance et l'amour de son grand cœur, il invite doucement son âme à quitter la vallée des larmes pour s'envoler vers le séjour des Bienheureux.

Le regretté prélat laisse la terre, pour aller recevoir sa couronne, le quatorzième jour de Juillet, âgé de 80 ans.

A son dernier soupir, il entend avec une joie ineffable le Pasteur des pasteurs lui dire dans son amour infini : " Courage ! bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur."

Le glas funèbre vient sans retard annoncer à la ville la perte immense éprouvée par le diocèse, par l'Episcopat Canadien et par le pays tout entier.

Le diocèse des Trois-Rivières s'est vu soudainement plongé dans un deuil profond par la mort de Mgr L. F. Laffèche ; et la douloureuse nouvelle de ce lugubre évènement a produit une vive et profonde sensation dans tout le Canada et dans la République Américaine.

Les journaux ont été unanimes à reconnaître les nombreux mérites et les grandes vertus de l'illustre défunt.

Les funérailles ont été célébrées au milieu d'un immense concours de fidèles. Des évêques, des prêtres, des citoyens distingués sont venus de tous les points de la Puissance et des Etats-Unis, pour rendre un éclatant hommage à la mémoire du grand et illustre Mounseigneur L. F. Laffèche, second évêque des Trois-Rivières.

---

#### MORT DU REVD M. J. O. PRINCE, CURÉ DE ST-MAURICE (1898.)

Durant la même année 1898, une autre perte, bien sensible pour la paroisse de N.-D. du Mont-Carmel, comme pour le diocèse entier, a été la mort du Révd M. J. O. Prince, curé de la paroisse de St-Maurice et chanoine titulaire de la cathédrale des Trois-Rivières.

Le décès de Messire J. O. Prince a précédé de quelques mois celui de Mgr L. F. Laffèche. M. le

curé de St-Maurice a entretenu avec les paroissiens du Mont-Carmel des relations trop intimes, trop amicales, pour dispenser de faire entendre une parole de regret, dans cet opuscule, et de verser une larme de douleur, à l'occasion de son trépas.

Depuis des années, le Révd M. Prince ressentait les atteintes de la maladie qui devait le conduire au tombeau ; mais, avec de bons soins, il réussissait toujours à enrayer le mal dans sa marche, à reprendre une nouvelle vigueur, après des moments de réclusion et de souffrances. Cependant, durant l'automne de 1897, la maladie s'annonça plus maligne, plus opiniâtre et plus irrésistible. M. le curé ne fut pas le dernier à constater les rapides progrès du mal, et il voulut dès lors, sans trouble et sans chagrin, se préparer au redoutable moment de la mort. On l'entendit plus d'une fois répéter une parole qui attestait son immense et inaltérable confiance en la miséricorde infinie du Seigneur : " A la grâce ! disait-il, à la grâce de Dieu ! "

A ses derniers moments, le démon a paru lui livrer de rudes assauts, pour l'effrayer et le jeter dans le découragement. Armé du signe auguste de la croix, dont il faisait un très fréquent usage, il a réussi à mettre en fuite les puissances des ténèbres, et demeura maître du champ de bataille.

Consolé et réjoui par cette suprême victoire, le bon et pieux curé, muni de tous les secours de la Sainte Eglise, rendit doucement son âme à Dieu, le huitième jour de Janvier, âgé de 71 a. s.

À la nouvelle de sa mort, un voile de tristesse et de deuil s'est étendu sur la paroisse de N.-D. du Mont-Carmel, comme sur celle de St-Maurice. Des membres du clergé, venus en grand nombre de divers côtés, et une foule de citoyens assistèrent à ses funérailles, qui furent très imposantes. Mgr L. F. Laffèche fit en termes émus et très sympathiques l'éloge bien mérité du regretté défunt, qu'il tenait en haute estime.

Son précieux souvenir demeurera vivace dans la mémoire de ses chers paroissiens, qui ont amèrement pleuré sa perte.

La mort du Révd M. Prince a fait un grand vide dans les rangs du clergé diocésain. Doué de talents remarquables, il s'est distingué dans toutes les positions qu'il a occupées, durant sa longue et laborieuse carrière sacerdotale. D'un caractère gai et très affable, il était estimé de ses confrères, très aimé de ses paroissiens. Sa conversation était aimable et intéressante pour tous ses auditeurs.

Durant son long séjour à St-Maurice, tout en travaillant avec un grand zèle à procurer le bonheur de ses bien-aimés paroissiens, il n'a cessé de porter une attention particulière à ceux de N.-D. du Mont-Carmel. Il aimait à les voir, leur parlant toujours avec une extrême bienveillance, s'intéressant à leurs entreprises, partageant de tout cœur leurs épreuves, leurs chagrins, comme leurs consolations et leurs joies. Aussi, sa douce mémoire demeure-t-elle

comme une précieuse et constante bénédiction sur la paroisse de N.-D. du Mont-Carmel.

---

CONSÉCRATION DE MONSEIGNEUR F. X.  
CLOUTIER. (1899.)

Après la mort de Mgr L. F. Lafèche, le siège épiscopal des Trois-Rivières est demeuré vacant pendant plusieurs mois. Durant cette période, le diocèse fut administré par le Révd M. Séverin Rheault, Vicaire Capitulaire.

L'Église Trifluvienne tenait ses regards anxieux tournés vers Rome, attendant avec ardeur la nomination d'un nouveau Pasteur. Elle ne cessait de faire monter vers le Ciel de ferventes prières, pour obtenir l'élection d'un évêque, digne successeur de Mgr L. F. Lafèche.

Après plusieurs mois d'attente, la nouvelle si importante, ardemment désirée du clergé et des fidèles, arrive enfin de la Ville Éternelle. Le Chef de l'Église s'est prononcé, après avoir réfléchi, prié et consulté. Il reconnaît pour l'Élu du Seigneur M. le chanoine F. X. Cloutier, curé de la paroisse des Trois-Rivières.

Doué de brillants talents et d'aptitudes très remarquables, M. le chanoine Cloutier, par ses occupations et l'important ministère qu'il avait rempli,

depuis plusieurs années, était bien préparé à gravir les degrés du trône épiscopal.

Mgr Lafèche, qui reposait en lui une grande confiance, l'avait, dans plusieurs circonstances difficiles, chargé de missions très délicates. Toujours il avait répondu avec empressement aux vœux et aux désirs de son Evêque, s'acquittant avec une discrétion, une prudence et une fidélité parfaites, de toutes les obligations dont il se chargeait. Il portait ainsi habituellement une partie du fardeau de l'administration, et, conjointement avec d'autres prêtres dévoués, il partageait les glorieux labeurs de Mgr L. F. Lafèche.

Comptant avec confiance sur les dispositions bienveillantes et la bonne volonté de tous les membres du clergé diocésain, M. le chanoine Cloutier se rendit aux désirs du Souverain Pontife, et accepta avec soumission le lourd fardeau de l'Episcopat.

Mgr C. A. Marois, Grand Vicaire de Mgr L. N. Bégin, Archevêque de Québec, fut député auprès de Mgr F. X. Cloutier, pour lui présenter solennellement les bulles par lesquelles le Souverain Pontife le choisissait pour succéder à Mgr L. F. Lafèche, de douce et sainte mémoire.

De grands préparatifs furent faits pour la consécration du nouvel évêque. La cérémonie imposante du sacre eut lieu le 25 Juillet, fête de l'apôtre St-Jacques. L'évêque consécrateur était Mgr L. N. Bégin, assisté de Mgr A. A. Blais, évêque de Rimous-

ki, et de Mgr M. Labrecque, évêque de Chicoutimi. Mgr E Gravel, évêque de Nicolet, invité à donner le sermon de circonstance, pronouça une belle et éloquente instruction, écoutée avec une grande attention par la foule immense qui remplissait la cathédrale.

Après cette cérémonie solennelle et imposante, Monseigneur, du haut de son trône épiscopal, a reçu les respectueux hommages des membres de son clergé, leurs félicitations empressées, leurs ardents et sincères souhaits de bonheur.

A la sympathique adresse du clergé et des fidèles, Monseigneur fit une réponse élevée, touchante, et admirée de tous les auditeurs.

En montant sur le trône épiscopal, Mgr F. X. Cloutier avait un désir ardent de marcher, durant son administration, sur les traces de son illustre prédécesseur, son père spirituel et son glorieux modèle.

Depuis le jour de sa consécration, Monseigneur s'est appliqué constamment à réaliser ses pieux désirs en tenant, pour se diriger dans toute sa conduite, ses yeux fixés sur la carrière admirable de Mgr L. F. Lafleche. Ses nobles et louables efforts ont eu pour résultat de promouvoir le progrès spirituel et même temporel, dans les différentes parties du diocèse.

Par son inspiration et sous l'action énergique de son zèle ardent, les œuvres diocésaines ont reçu un nouvel élan et pris des développements considéra-

bles. Sans fatiguer les fidèles de sa ville épiscopale, Mgr F. X. Cloutier, par son habileté et sa sagesse, a trouvé les ressources nécessaires pour agrandir, orner et enrichir la cathédrale, dont la vue est aujourd'hui réellement belle et imposante.

Monseigneur s'est énergiquement appliqué à favoriser dans son diocèse le développement de la dévotion si salutaire au Sacré Cœur de Jésus, à Notre-Dame du Saint Rosaire, et à donner aussi une nouvelle expansion à la Fraternité du Tiers-Ordre de St-François, tant recommandée par les Souverains Pontifes.

Depuis huit années révolues, jouissant de l'estime du clergé et des fidèles, le premier Pasteur de ce diocèse, dans le contentement et la paix, travaille chaque jour, avec une nouvelle ardeur, à remplir les devoirs si nombreux et si importants de sa charge pastorale. Il visite régulièrement, dirige sagement son troupeau docile et chéri, le nourrissant avec surabondance de la saine et pure doctrine. Le Pasteur ouvre devant ses ouailles les voies de la sainteté et du salut, dans lesquelles il court le premier avec ardeur, invitant les âmes qui lui sont confiées à suivre ses traces, pour les conduire toutes à l'heureux terme du repos inaltérable et de l'éternelle félicité.

---

DÉPART DU RÉVÉ M. D. O. S. DE CARUFEL  
(1899.)

Peu de semaines après le sacre de Mgr F. X. Cloutier, arrivait l'époque des changements ecclésiastiques. La santé toujours débile et chancelante de M. le curé du Mont-Carmel, l'engageait à penser sérieusement à la retraite.

En plus d'une occasion, il avait exprimé le désir d'abandonner l'exercice du saint ministère, qui devenait pour lui un peu onéreux.

A l'ouverture de la retraite ecclésiastique, Monseigneur proposa au curé de quitter sa paroisse, pour se livrer à un ministère plus en rapport avec l'état de sa santé.

Sa Grandeur lui exprima le désir de le nommer chapelain de l'Hôpital St-Joseph des Trois-Rivières, dirigé par les Révérendes Sœurs de la Providence. Cette détermination du premier Pasteur du diocèse causa une soudaine surprise au curé, qui était attaché à sa paroisse par toutes les fibres de son cœur. Ce fut pour lui un moment de vives et poignantes émotions. Néanmoins, sans hésiter, sans balancer longtemps, il se rendit aux désirs de Sa Grandeur et se prépara à un départ prochain.

Avant de quitter son poste, le curé pria instamment les paroissiens de ne faire aucune démonstration sympathique, à l'occasion de son départ, et ses recommandations furent observées à la lettre.

Le samedi matin, jour de la séparation, le ciel

était voilé d'épais nuages, qui laissent tomber une pluie abondante et froide. Le cœur gros d'émotions et rempli d'une tristesse immense, mais résignée, M. le curé sort pour la dernière fois de sa demeure, se dirige vers l'église, pour prier devant le Saint Sacrement, demander au divin Cœur de Jésus une bénédiction toute spéciale, et solliciter encore une fois devant l'autel de Marie, la protection de la Reine, du Ciel.

Ce devoir de piété accompli, il s'éloigne avec effort de ces lieux aimés, et se met seul en route pour se rendre à la ville des Trois-Rivières, où la volonté de Dieu l'appelle.

Après un séjour de quatorze années et plus à N.-D. du Mont-Carmel, la nécessité de rompre ses relations intimes avec les bons et généreux paroissiens, d'opérer une séparation définitive, fait inévitablement et étrangement souffrir son cœur d'ami et de prêtre.

Le sacrifice pénible qu'il s'impose en ce moment, pour répondre à l'appel divin, produit dans son âme des impressions douloureuses et indélébiles. Il se console, cependant, par la pensée d'avoir contribué à promouvoir les intérêts spirituels et temporels des paroissiens qu'il quitte aujourd'hui.

Tout en ménageant sa faible santé, M. le curé a pu administrer régulièrement les affaires de la paroisse, et remplir les devoirs importants du saint ministère. En pratiquant chaque jour une stricte économie, il a réussi à faire des épargnes, qui ont

été employées à l'exécution de différents travaux utiles à la paroisse.

La douleur de la séparation, pour le curé, a été immédiatement tempérée et bien adoucie par la réception bienveillante et cordiale, faite au nouveau chapelain par les Révérendes Sœurs de la Providence.

Leur communauté compte environ un demi-siècle d'existence. A son origine, bien faible et bien humble elle était comme le grain de sénévé de l'Évangile, qui a pris des proportions extraordinaires. Aujourd'hui, elle est devenue un grand arbre, dont les branches vigoureuses et chargées de fruits précieux, s'étendent jusqu'aux rivages de l'Océan Pacifique.

• Les Sœurs de la Providence font une œuvre admirable, qui attire constamment les regards du Ciel et de la terre. Dans leurs hospices et leurs hôpitaux, elles accueillent les orphelins, et leur procurent le bienfait d'une éducation éminemment chrétienne. Elles reçoivent aussi les malades, les infirmes leur prodiguant, avec une charité compatissante, des soins empressés et assidus

En dehors de leurs établissements, elles visitent sans relâche les malades, les prisonniers, les personnes affligées, offrant à tous, avec le secours de leurs nombreuses et ferventes prières, de douces paroles de consolation et d'encouragement, qui ramènent le calme dans des âmes désormais résignées et humblement soumises à la volonté divine.

Après une année d'un ministère consolant, passée à l'Hôpital St-Joseph, le Révd M. D. O. S. de Carufel fut nommé chapelain des Révérendes Sœurs du Précieux Sang, qui lui firent un accueil très bienveillant

Ces humbles et bonnes Religieuses associent la vie active à la vie contemplative. Elles se livrent chaque jour à de nombreux exercices de piété, à des travaux pénibles, à de rudes mortifications. En outre, elles interrompent leur sommeil, se lèvent au milieu de la nuit, pour visiter Notre Seigneur dans le Très Saint Sacrement, pour réciter le saint office, et s'imposer de nouvelles pratiques de pénitence, afin d'apaiser la colère divine et d'obtenir la conversion des nombreux pécheurs.

Du fond de leur cloître, elles exercent un continu et fructueux apostolat. Par leurs fréquentes et pieuses oraisons, elles puisent abondamment les faveurs célestes dans le trésor des mérites infinis du très précieux Sang de Jésus, et les répandent avec largesse sur toutes les âmes indigentes, qui recourent à leur médiation.

Le séjour du Révd M. O. S. de Carufel, au monastère du Précieux Sang, ne fut pas de longue durée. Sa santé s'affaiblissant d'avantage, en moins de deux ans il fut forcé, pour prendre un repos absolu, de quitter cet asile chéri, où il avait goûté les douceurs de la paix.

Aujourd'hui, retiré à l'Hôpital St-Joseph, dans le silence et la retraite, il a toute facilité de penser

aux *jours anciens*, de méditer les *années éternelles*, et de se préparer ainsi au moment solennel et redoutable de la mort, qui ne peut tarder beaucoup à venir.

---

NOMINATION DU RÉVD M. NOË VILLENEUVE  
A LA CURE DE N.-D. DU MONT-CARMEL  
(1899.)

Le successeur du Révd M. D. O. S. de Carnfel, à la cure de cette paroisse, fut le Révd M. Noë Villeneuve, qui était alors vicaire à la cathédrale des Trois-Rivières. Messire Villeneuve est le cinquième curé de N.-D. du Mont-Carmel.

Les quatre premiers curés sont nés dans la paroisse de St-Joseph de Maskinongé, et le cinquième à St-Justin, paroisse formée d'un démembrement de Maskinongé. On peut donc le dire, sans blesser la vérité: tous les curés de N.-D. du Mont-Carmel, jusqu'à ce jour, sont des enfants de la paroisse de Maskinongé.

Cette nomination a paru causer un plaisir sensible au nouveau curé; et les paroissiens, de leur côté, ont été très heureux de le recevoir.

Le Révd M. Villeneuve, ayant déjà précédemment exercé les fonctions de vicaire à N.-D. du Mont-Carmel, connaissait bien les paroissiens,

qui se sont félicités de l'avoir pour directeur spirituel, à l'automne de l'année 1899.

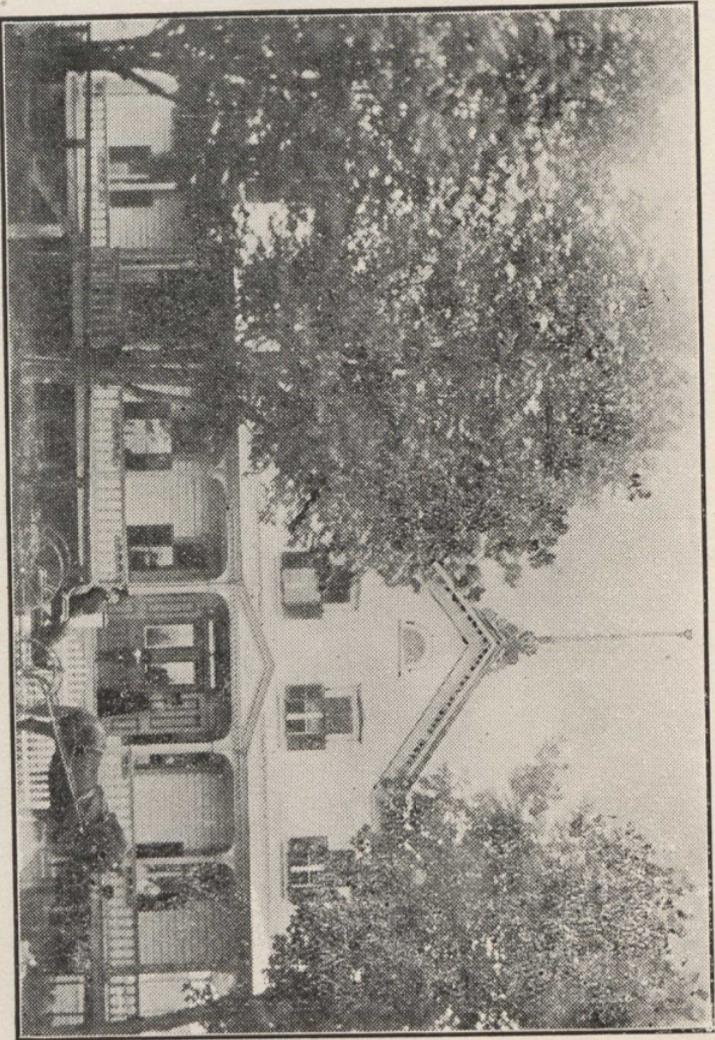
Favorisé d'une santé robuste, et n'ayant pas de mission à desservir, Messire Villeneuve a pu demeurer seul, pour répondre à tous les besoins de la paroisse. Il possède une voix d'une puissance exceptionnelle, et, à lui seul, on peut le dire sans exagération, il vaut tout un chœur.

Pour la prédication, comme pour le chant, sa voix très forte et pénétrante peut se faire entendre d'une grande foule, dans une vaste église, même au milieu du bruit, et se soutenir, sans aucune fatigue, durant des heures entières.

Dans les rangs du clergé, on voit très rarement des prêtres doués d'une force de poumons égale à celle du Révd M. Villeneuve, qui l'emploie très volontiers, en toute occasion, pour chanter les offices divins et pour annoncer la parole de Dieu. On le trouve heureux de chanter si bien, sans effort et sans fatigue.

Il peut faire de longues et éloquents instructions, prononcées avec beaucoup de chaleur, même de véhémence, sans paraître éprouver de lassitude.

Le Révd M. Villeneuve vit heureux, au sein d'une population paisible, bienveillante, pieuse, et ne paraît pas désireux de lever sa tente, pour aller la planter ailleurs. Evidemment, son désir sincère et ardent est de cultiver la même portion du champ



Second presbytère de N.-D. du Mont-Carmel, construit en 1903.

du père de famille, de nourrir, de diriger encore bien longtemps le même troupeau.

---

### CONSTRUCTION D'UN PRESBYTÈRE (1903.)

Huit années se sont écoulées, depuis l'époque de la nomination du Révd M. N. Villeneuve à la cure du Mont-Carmel. Durant cette période, divers travaux ont été exécutés dans la paroisse par la Fabrique, sous la direction de M. le curé.

Le principal ouvrage a été la construction d'un presbytère, spacieux, bien divisé, commode et fait avec beaucoup de soin.

Durant l'hiver de 1903, dans une visite faite à N.-D. du Mont-Carmel, Mgr F. X. Cloutier, après avoir examiné l'ancien presbytère, le trouva détérioré, et ordonna la construction d'un autre presbytère, sur un plan différent. Immédiatement les procédés nécessaires furent pris pour mettre à exécution les ordonnances de Sa Grandeur.

Messieurs Damien Bellemarre et Arthur Héroux, architectes d'Yamachiche, eurent le contrat pour la construction de cet édifice. Ils se mirent à l'œuvre sans retard, pour se procurer tous les matériaux nécessaires à l'exécution de cet ouvrage.

Dans le cours de l'été suivant, les travaux furent poussés avec activité et menés à bonne fin.

Le nouveau presbytère a été placé tout près des érables du jardin, la façade tournée vers la place de l'église. L'ancien n'étant plus nécessaire, à l'endroit où il avait été construit, fut déplacé et transporté à l'ouest de l'église, sur l'emplacement de l'ancienne salle publique, pour servir de résidence au sacristain, et pour la commodité des paroissiens, qui ont toute liberté de l'occuper, les dimanches et fêtes, hors le temps de l'office divin.

Outre les travaux considérables du nouveau presbytère, dont le coût a été de \$4,500.00, d'autres dépenses ont été faites pour peindre l'extérieur de l'église, l'intérieur de la sacristie, pour renouveler la toiture du clocher, faire à neuf le perron de l'église, et pour divers autres travaux de moindre importance.

À l'avenir, s'ils ne sont pas victimes de fâcheux accidents, les paroissiens de N. D du Mont-Carmel pourront voir écouler plusieurs années, avant de se trouver dans l'obligation de faire des dépenses considérables, pour l'entretien de leur église ou du presbytère.

Qu'ils vivent maintenant tranquilles et heureux dans l'accomplissement fidèle de tous leurs devoirs de chrétiens fervents, de citoyens honorables, sous la garde vigilante de leur pasteur dévoué. !!

---

## FIN TRAGIQUE DE MADEMOISELLE EVANGELINE BOISCLAIR (1905.)

Deux accidents bien déplôrables ont douloureusement affecté la paroisse, durant l'année 1905 et celle de 1906. Madame Jean-Baptiste Boisclair, née Luce Gélinas, et sa jeune fille, Evangeline, ont été victimes du premier, pendant la saison de l'hiver ; et le second malheur a frappé un jeune homme de 20 ans, dans des circonstances aussi bien tragiques, qui seront exposées brièvement, après la narration du premier accident.

Durant le mois de Décembre, Madame Boisclair et sa fille, Evangeline, avaient quitté leur demeure pour se rendre aux Trois-Rivières, et faire des achats, afin de répondre aux différents besoins de la famille. Pendant qu'elles étaient toutes deux dans un magasin, la jeune fille recommandait à sa mère de se hâter de faire les achats, afin de pouvoir quitter la ville sous le plus court délai, et retourner avant la nuit à N.-D. du Mont-Carmel.

Elles venaient de partir en voiture de leur maison de pension, et se mettaient en route pour revenir à domicile. Elles parcouraient la rue des ponts du St-Maurice, et arrivaient à l'endroit où le chemin de fer coupe à angle droit l'autre chemin. Au moment où la voiture va franchir cet espace, un engin de la Compagnie du Pacifique arrive inaperçu des bords du fleuve. Des amas de madriers et de planches, qui ont été déposés au sud-est du chemin, in-

terceptent complètement la vue, sur ce point de la voie ferrée.

Madame Boisclair et sa jeune fille aperçoivent la locomotive seulement à quelques perches du chemin.

La jeune fille, voyant le danger dont elle est menacée, cherche d'abord à retenir le cheval, qui hésite, fait divers mouvements inutiles, rendant par là le péril plus imminent. Dans son excitation et sa frayeur, Madame Boisclair dit à sa fille de lâcher les guides, pour laisser passer le cheval avant l'arrivée de l'engin. A ce moment, un choc terrible se produit ..... La locomotive frappe la voiture avec une violence extrême, et la jette en dehors de la voie .....

Le travail de la voiture, rompu par ce coup effrayant, laisse libre le cheval, qui prend la course et disparaît ..... Mademoiselle Evangeline Boisclair, assise à la droite de sa mère, est frappée la première et tuée instantanément. Ses vêtements sont lacérés, ses membres disloqués, ses chairs mises en lambeaux.

Madame Boisclair, protégée par sa chère enfant contre la violence du choc, est lancée dans la neige, à plusieurs pieds du chemin. Elle reçoit de très fortes contusions, sans cependant s'évanouir. Il lui reste assez de forces pour se relever et faire quelques pas, sans pouvoir se rendre compte de tout ce qui vient de se passer.

Des charretiers, qui se trouvent sur les lieux,

s'empressent de la placer dans une voiture, pour la conduire immédiatement dans la ville, chez M. Ls. Boisclair, son beau-frère.

Durant le trajet, Madame Boisclair, vivement impressionnée et très inquiète, demande où est sa fille, qu'elle n'a pu voir après l'accident. On lui répond : " Elle a été blessée, et on la transporte à l'Hôpital pour lui donner des soins."

Les membres broyés de l'infortunée jeune fille sont recueillis avec beaucoup de précaution, enveloppés dans les peaux saignantes de la voiture, et en toute hâte portés à l'Hôpital St-Joseph.

Dans la soirée, après l'enquête tenue par le Coroner, la déponille mortelle de Mademoiselle Evangeline Boisclair fut transportée de la ville des Trois-Rivières à N.-D. du Mont-Carmel, dans la demeure de son père, M. J. Bte Boisclair.

La foudroyante nouvelle de cet horrible accident se répandit aussitôt dans la plupart des familles, et les paroissiens se hâtent de se rendre auprès du père accablé de tristesse, pour lui dire combien ils sont affligés du malheur qui vient de tomber sur sa famille, et lui faire connaître la grande et large part qu'ils prennent de tout cœur à son immense chagrin.

Le jour des funérailles de la jeune fille, l'église était remplie de fidèles venus pour partager le deuil profond de la famille Boisclair, s'associer à elle dans une prière fervente, afin de supplier le Seigneur

d'accorder sans retard à l'âme de Mademoiselle Évangéline Boisclair un lieu de *rafraîchissement, de lumière et de paix.*

Madame Boisclair n'a pas eu la consolation de rendre les derniers devoirs à sa chère enfant, et de conduire son corps au cimetière. En arrivant dans la maison de son beau-frère, elle se sentit défaillir, et fut dans l'obligation de prendre le lit, qu'elle garda durant de longs jours.

Pendant un certain temps, elle fut dans un état très critique et propre à alarmer beaucoup ses parents. Peu à peu, cependant, ses souffrances s'apaisèrent ; ses membres prirent graduellement de la souplesse et du mouvement

Après plusieurs semaines de douleurs morales et physiques, Madame J. Bte Boisclair, en pleine convalescence, quittait la ville pour retourner à N.-D. du Mont-Carmel. Son cœur de mère éprouvait des sentiments divers, qui semblaient se combattre, et la faisaient étrangement souffrir. Elle éprouvait certainement une joie véritable d'avoir l'avantage de retourner au sein de sa famille. Mais la pensée de revoir le lieu fatal où sa jeune fille avait rencontré une mort si tragique, et celle d'arriver dans sa demeure, sans y trouver son enfant qu'elle aimait avec tendresse, lui font verser d'abondantes larmes et pousser des gémissements.

Dans cette cruelle et désolante épreuve, avec une grande sensibilité de cœur, Madame Boisclair a

aussi manifesté une grande résignation et un abandon complet aux mains de la divine Providence.

Maintenant, sa santé est rétablie suffisamment pour lui permettre de se livrer régulièrement aux soins du ménage.

Chaque jour, elle remercie Dieu de l'avoir préservée d'une mort tragique et de lui avoir rendu la santé, pour l'avantage, la consolation, le bonheur de son époux chéri et de ses enfants bien-aimés.

---

#### MORT DU JEUNE EUGÈNE PETIT. (1906)

La dernière note de cet opuscule doit, comme la précédente, être triste et lugubre. Il s'agit de relater un malheur qui a frappé une famille de cette paroisse, le 23 Juin 1906. Cet accident lamentable a porté l'affliction dans tous les rangs de la paroisse.

Un jeune homme de 20 ans, du nom de Eugène Petit, fils de M Raymond Petit et de Dame Nathalie Beaumier, travaillant au rang St-Michel, sur le chemin de fer de la vallée du St-Maurice, a trouvé une mort tragique en revenant chez son père, au rang St-Flavien, pour le repos du dimanche.

Il quittait le lieu de l'ouvrage, le samedi après-midi, et s'arrêtait au rang St-Louis, pour de courts instants. Au lieu de suivre le grand chemin, pour

revenir à domicile, il voulut descendre dans son champ semé, afin d'avoir l'occasion d'examiner son grain.

A l'extrémité inférieure de sa propriété, une belle érablière attire les regards des personnes qui passent dans la route voisine.

Au moment où le jeune homme arrive près de ce lieu, une violente bourrasque secoue, en les tordant, les grands arbres, sur la lisière de la forêt.

L'air avait été très chaud durant ce jour du 23 Juin. Vers le soir, une brise venant du nord-est, se changea bientôt en un vent impétueux qui devint, sur ce coin de terre, un véritable ouragan.

Le jeune Petit est arrivé près de l'érablière au moment où des arbres étaient déracinés et renversés par la tempête. Pendant qu'il regardait tomber les arbres, à petite distance de lui, et fuyait pour éviter le péril, il fut atteint par un érable très gros, séparé des autres, qui tombant sur lui, le couvrit dans toute sa longueur et l'écrasa.....

Il avait été question d'abattre, dans le cours du printemps, cet arbre isolé au milieu du champ. On décida de le conserver, pour protéger les animaux contre les ardeurs du soleil.

Les parents du jeune homme, ne le voyant pas revenir le soir, ne s'inquiétèrent pas tout d'abord. Une de ses sœurs, demeurant au rang St-Louis, aurait bien pu le retenir et l'engager à se reposer dans sa

demeure, pour se rendre ensuite directement à l'église, le lendemain matin

Le père du jeune homme interroge les paroissiens avant et après la sainte messe, pour avoir des renseignements relativement à son fils, qui n'a pas été vu depuis la veille. Alors une inquiétude poignante s'empare de lui, et le fait revenir promptement à sa maison, d'où il s'éloigne immédiatement pour aller à la recherche de son enfant.

Les informations reçues lui font comprendre qu'il a dû passer par les champs pour se rendre à la maison paternelle.

M. Petit monte en toute hâte vers le rang St-Louis, et arrive bientôt dans le voisinage de l'érablière. Il regarde partout avec anxiété et aperçoit un chapeau, qui a été emporté par le vent. Il le reconnaît, c'est celui de son fils. Le pressentiment d'un malheur, qui a pu frapper son enfant, serre douloureusement le cœur du père, qui tremble et fait appel à toute son énergie pour avancer encore de quelques pas. Sous le tronc d'un gros arbre renversé par la tempête, il distingue une tête humaine broyée et tournée en dehors. Il a sous les yeux la triste et terrifiante réalité : son fils a été écrasé par cet arbre, au moment où il passait en ce lieu, durant la tempête du jour précédent

Le bon père fait un effort suprême pour comprimer son immense douleur, et se dirige précipitamment vers le rang voisin, pour annoncer le lamentable accident et solliciter du secours.

Des parents et des amis viennent immédiatement sur le lieu de l'accident, mais ne peuvent dégager le corps du défunt, sans couper complètement, au moyen d'une scie, le tronc de l'arbre qu'il a broyé et le dérober aux yeux des spectateurs.

Cette opération étant terminée, tous les témoins de cette scène lugubre, frappés de stupeur, demeurent quelques instants immobiles comme des statues, avant de prendre le corps du défunt pour le transporter dans la demeure de M. Petit. Une personne est promptement envoyée auprès de la mère du jeune homme, pour lui annoncer avec beaucoup de précaution le malheur qui vient de tomber sur sa famille.

La paroisse entière a sincèrement partagé l'immense douleur de la famille Petit. Les paroissiens ont tenu à lui donner un témoignage sensible de profonde sympathie, en assistant en grand nombre aux funérailles de l'infortuné jeune homme.

---

## CONCLUSION

La douce tâche dont s'est chargé l'auteur de cet opuscule, lui semble maintenant accomplie. Suivant son désir et sa détermination, sans écrire l'histoire de la paroisse dans tous ses détails, il a recueilli avec soin de nombreuses notes. Elles ont été rédigées avec précaution, pour les fixer d'une

manière définitive, les conserver inaltérables, et les transmettre aux descendants des familles actuelles.

Sans être complètes, ces notes fournissent un moyen facile de garder le souvenir d'événements variés, précieux et chers au cœur des paroissiens. Les faits relatés dans cet opuscule acquerront d'une année à l'autre une plus grande importance.

L'auteur de ce travail croit avoir atteint son but, en cherchant à se rendre utile aux paroissiens de N.-D. du Mont-Carmel, ses amis sincères, pour qui il forme chaque jour des vœux ardents de paix véritable et de bonheur parfait.

En retour, il sollicite humblement de chacun des membres de la grande famille paroissiale une prière adressée avec ferveur à Notre-Dame du Mont-Carmel, la puissante Protectrice de tous les enfants de la Sainte Eglise, et tout particulièrement des paroissiens du Mont-Carmel, dont Elle est la Patronne chérie.

FIN.



# TABLE

## DES MATIERES CONTENUES DANS CET OPUSCULE.

---

---

Accident douloureux de 1871 .....	109
Achat d'une terre pour la Fabrique .....	112
Années d'épreuves pour la paroisse .....	117
Achat d'un harmonium .....	125
Arrivée du Révd M. M. J. T. S. de Carufel .....	107
Arrivée du Révd M. M. V. S. de Carufel .....	114
Arrivée et départ du Révd M. L. E. A. Dupuis .....	136
Arrivée du Révd D O. S. de Carufel .....	139
Achat d'un orgue .....	188
Almaville .....	199
Achat et transport d'un petit bateau à vapeur .....	204
Arrivée du Révd M. N. Villeneuve .....	225
Bénédictio de la première chapelle .....	89
Bénédictio de l'église .....	104
Bénédictio de 3 cloches .....	119
Bénédictio du Chemin de la Croix dans l'église .....	149
Bénédictio du Chemin de la Croix sur la montagne .....	171
Canards et outardes .....	35
Chasses diverses .....	31
Chute des Grès .....	23
Chutes de Shawinigan .....	24
Construction de l'église .....	102
Complément des travaux à l'intérieur de l'église .....	147
Couverture de l'église en tôle galvanisée .....	154
Consécration de Monseigneur F. X. Cloutier .....	217
Construction d'un presbytère .....	227
Divisions de cet opuscule .....	6
Départ du Révd M. J. T. S. de Carufel .....	133
Domages dans l'église causés par la foudre .....	151
Décès de paroissiens particulièrement estimés .....	184

Disparition et mort de M. P. Beaupré.....	100
Départ du Révd M. D. O. S. de Carufel.....	221
Erection canonique, érection civile.....	87
Forêts.....	30
Fusil.....	41
Fin tragique de Mlle Evangeline Boisclair.....	220
Grande Savane.....	14
Jour de douleur et de deuil.....	92
Lac Lambert.....	12
Lac Trotochaud.....	13
Montagne.....	9
Mines de fer.....	31
Maladie du premier curé, le Révd M. J. T. S. de Carufel.....	113
Mission du Lac à la Tortue.....	130
Maladie du Révd M. D. O. S. de Carufel.....	157
Mort du Révd M. J. O. Prince, chanoine.....	214
Mort de Monseigneur L. F. Lafêche.....	209
Mort accidentelle de M. Eugène Petit.....	233
Origine de la paroisse.....	7
Ours.....	30
Pièges.....	30
Perdrix.....	56
Progrès de la colonisation.....	86
Premières cloches de la paroisse.....	97
Première messe.....	73
Rivière aux Fourtes.....	16
Rivière de l'Ilet.....	18
Rivière Cachée.....	17
Rivière St-Maurice.....	19
Rapide des Forges.....	22
Rang St-Félix.....	63
Rang St-Louis.....	68
Rang St-Flavien.....	77
Rang St-Michel.....	78
Rang St-Mathieu.....	83
Rangs St-Jean-Baptiste et St-Léo.....	85
Retraite de 1888.....	141
Réparation des dommages causés par la foudre.....	156
Retraire de 1895.....	165

Site de la paroisse .....	7
Souffrances des défricheurs .....	70
Salle du Cercle Agricole ....	162
Terrains .....	29
Trappe .....	40
Tourtes .....	52
Tableau synoptique .....	100
Travaux à l'intérieur de l'église .....	116
Tentative de colonisation dans la rivière Mékinac .....	126
Trentième anniversaire d'ordination du Révd M. D. O. S. de Carufel .....	174
Visite de la Mission du Lac par le Révd Père Frédéric .....	143
Voies de communication entre Almaville et Shawinigan.....	203

FIN.